



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

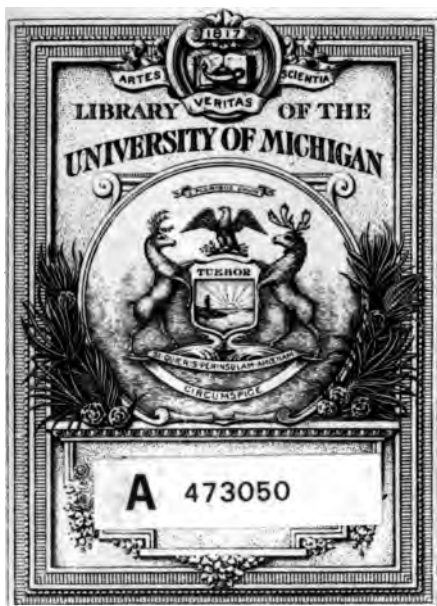
We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>







1

2

ESSAIS
SUR
LES MŒURS ET L'ESPRIT
DES NATIONS.
TOME QUATRIÈME.





Œ U V R E S
DE MONSIEUR DE V*.**

E S S A I S
S U R
LES MŒURS ET L'ESPRIT
DES N A T I O N S ;

Et sur les principaux faits de l'Histoire , depuis
Charlemagne jusqu'à Louis XIII.

NOUVELLE ÉDITION,
Conforme à l'Édition in-4° de Genève.

T O M E Q U A T R I È M E .



A N E U C H A T E L .

M. DCC. LXXIII.

D

18

193

1773

r.4

693787-070



ESSAIS

SUR

LES MŒURS ET L'ESPRIT DES NATIONS.

CHAPITRE LXXVII.

*Du Prince noir , du roi de Castille Don
Pédre le cruel , & du connétable du
Guesclin.*

LA Castille était presque aussi désolée
que la France. *Pierre ou Don Pédre* ,
qu'on nomme *le cruel* , y régnait. On
nous le représente comme un tigre altéré
de sang humain , & qui sentait de la
joie à le répandre. Un tel caractère est
H. U. Tome IV.

CH. LXXVI

A

— bien rarement dans la nature. Les hommes sanguinaires ne le font que dans la fureur de la vengeance, ou dans les vérités de cette politique atroce, qui fait croire la cruauté nécessaire ; mais personne ne répand le sang pour son plaisir.

Pierre rendu **encore mineur**, & dans des circonstances fâcheuses. Son père, *Alphonse XI*, avait eu sept bâtards de sa maîtresse *Éléonore de Gusman*. Ces sept bâtards, puissamment établis, bravaient l'autorité de *Don Pédre* ; & leur mère, encore plus puissante qu'eux, insultait à le mère du roi. La Castille était partagée entre le parti de la reine-mère & celui d'*Éléonore*. A peine le roi eut-il atteint l'âge de vingt-un ans, qu'il lui fallut soutenir contre la faction des bâtards une guerre civile. Il combattit, fut vainqueur, & accorda la mort d'*Éléonore* à la vengeance de sa mère. On peut le nommer jusques-là courageux & trop sévère. Il épouse *Blanche de Bourbon* ; & la première nouvelle qu'il apprend de sa femme quand elle est arrivée à Valladolid, c'est qu'elle est amoureuse du grand-maître de *Saint-Jacques*, l'un de ces mêmes bâtards qui lui avaient fait la guerre. Je fais que de telles intri-

n. LXXVII.

quel par des belles uels.

est.



gues sont rarement prouvées , qu'un roi sage doit plutôt les ignorer que s'en venger ; mais enfin le roi fut excusable , puisqu'il y a encore une famille en Espagne qui se vante d'être illue de ce commerce. C'est celle des *Henriquès*.

BLANCHE de Bourbon eut au moins l'imprudence d'être trop unie avec la faction des bâtards , ennemis de son mari. Faut-il après cela s'étonner que le roi la laissât dans un château , & se consolât dans d'autres amours ?

DON Pédre eut donc à la fois à combattre , & les Aragonais , & ses frères rebelles. Il fut encore vainqueur , & rendit sa victoire inhumaine. Il ne pardonna guères. Ses proches qui avaient pris parti contre lui , furent immolés à ses ressentimens. Enfin ce grand-maître de *Saint-Jacques* fut tué par ses ordres. C'est ce qui lui mérita le nom de *cruel* , tandis que *Jean* , roi de France , qui avait assassiné son connétable & quatre seigneurs de Normandie , était nommé *Jean le bon*.

DANS ces troubles , la femme de *Don Pédre* mourut. Elle avait été coupable ; il fallait bien qu'on dît qu'elle mourut empoisonnée. Mais encore une fois , on

4 MŒURS ET ESPRIT

ne doit point intenter cette action de poison sans preuve.

C'ÉTAIT sans doute l'intérêt des ennemis de *Don Pédre*, de répandre dans l'Europe qu'il avait empoisonné sa femme. *Henri de Translamare*, l'un de ces sept bâtards, qui avait d'ailleurs son frère & sa mère à venger, & sur-tout ses intérêts à soutenir, profita de la conjoncture. La France était infestée par ces brigands réunis, nommés *Malandrins*; ils faisaient tout le mal qu'*Édouard* n'avait pu faire. *Henri de Translamare* négocia avec le roi de France *Charles V*, pour délivrer la France de ces brigands, & les avoir à son service. L'Aragonais, toujours ennemi du Castillan, promit de livrer passage. *Bertrand du Guesclin*, chevalier d'une grande réputation, qui ne cherchait qu'à se signaler, engagea les *Malandrins* à le connaître pour chef, & à le suivre en Castille. On a regardé cette entreprise de *Bertrand du Guesclin*, comme une action sainte, & qu'il faisait, dit-il, pour le bien de son ame. Cette action sainte consistait à conduire des brigands au secours d'un rebelle contre un roi cruel, mais légitime.

ON fait qu'en passant près d'Avignon ,
du Guesclin manquant d'argent pour
 payer ses troupes , rançonna le pape &
 la cour. Cette extorsion était nécessaire ;
 mais je n'ose prononcer le nom qu'on
 lui donnerait , si elle n'eût pas été faite
 à la tête d'une troupe qui pouvait passer
 pour une armée.

LE bâtard *Henri* , secondé de ses
 troupes grossies dans leur marche , &
 appuyé de l'Aragon , commença par se
 faire déclarer roi dans Burgos. *Don*
Pédre , attaqué ainsi par les Français ,
 eut recours au *Prince noir* leur vain-
 queur. Ce prince était souverain de la
 Guienne ; le roi son père la lui avait cé-
 dée pour prix de ses actions héroïques.
 Il devait voir d'un œuil jaloux le succès
 des armes Françaises en-Espagne , &
 prit , par intérêt & par honneur , le parti
 le plus juste. Il marcha en Espagne avec
 ses Gascons & quelques Anglais. Bien-
 tôt , sur les bords de l'Èbre & près du
 village de Navarette , *Don Pédre* & le
Prince noir d'un côté , de l'autre *Henri*
de Transmare & *du Guesclin* , don-
 nèrent la sanglante bataille qu'on nom-
 me de Navarette. Elle fut plus glorieuse
 au *Prince noir* que celles de Créci & de
 Poitiers , parce qu'elle fut plus dispu-

CH. LXXVI

1366.

Du Guesclin
 un bâtard , l'
 une armée c
 volens cor
 tre Pierre.

6 MŒURS ET ESPRIT

1. LXXVII.

tée. Sa victoire fut complète ; il prit *Bertrand du Guesclin* & le maréchal d'*Andrehen* , qui ne se rendirent qu'à lui. *Henri de Translamare* fut obligé de fuir en Aragon , & le *Prince noir* rétablit *Don Pédre* sur le trône. Ce roi traita plusieurs rebelles avec une cruauté que les loix de tous les États autorisent du nom de justice. *Don Pédre* usait dans toute son étendue du malheureux droit de se venger. Le *Prince noir* , qui avait eu la gloire de le rétablir , eut encore celle d'arrêter le cours de ses cruautés. Il est , après *Alfred* , celui de tous les héros que l'Angleterre a le plus en vénération.

1368.

QUAND celui qui soutenait *Don Pédre* se fut retiré , & que *Bertrand du Guesclin* se fut racheté , alors le bâtard *Translamare* réveilla le parti des mécontents , & *Bertrand du Guesclin* , que le roi *Charles V* employait secrètement , leva de nouvelles troupes.

Le bâtard tue son frère , roi légitime.

TRANSTAMARE avait pour lui l'Aragon , les révoltés de Castille & les secours de la France. *Don Pédre* avait la meilleure partie des Castillans , le Portugal , & enfin les Musulmans d'Espagne : ce nouveau secours le rendit plus odieux , & le défendit mal. *Translamare*

& *du Guesclin* n'ayant plus à combattre le génie & l'ascendant du *Prince noir*, CH. LXXV vainquirent enfin *Don Pédre* auprès de Tolède. Retiré & assiégé dans un château après sa défaite, il est pris en voulant s'échapper, par un gentilhomme Français, qu'on appelait *le Bégue de Vilaines*. Conduit dans la tente de ce chevalier, le premier objet qu'il y aperçoit, est le comte de *Transtamare*. On dit que, transporté de fureur, il se jeta, quoique déarmé, sur son frère; ce qui est vrai, c'est que ce frère lui arracha la vie d'un coup de poignard.

AINSI périt *Don Pédre* à l'âge de trente-quatre ans, & avec lui s'éteignit la race de Castille. Son ennemi, son frère, son assassin, parvint à la couronne sans autre droit que celui du meurtre: c'est de lui que sont descendus les rois de Castille, qui ont régné en Espagne jusqu'à *Jeanne*, qui fit passer ce sceptre dans la maison d'*Autriche*, par son mariage avec *Philippe le beau*, père de *Charles-Quint*.



CHAPITRE LXXVIII.

De la France & de l'Angleterre du temps du roi Charles V. Comment ce prince habile dépouille les Anglais de leurs conquêtes. Son gouvernement. Le roi d'Angleterre Richard II , fils du Prince noir , détrôné.

CH.
XXVIII.

LA dextérité de *Charles V* sauvait la France du naufrage. La nécessité d'affaiblir les vainqueurs *Édouard III* & le *Prince noir* , lui tint lieu de justice. Il profita de la vieillesse du père & de la maladie du fils attaqué d'une hydropisie , dont il mourut en 1371. Il fut d'abord semer la division entre le prince souverain de Guienne & ses vassaux , éluder les traités , refuser le reste du paiement de la rançon de son père sur des prétextes plausibles , s'attacher le nouveau roi de Castille , & même ce roi de Navarre *Charles* , surnommé *le mauvais* , qui avait tant de terres en France ; susciter le nouveau roi d'Écosse , *Robert Stuart* , contre les Anglais ; re-

mettre l'ordre dans les finances , faire contribuer les peuples sans murmures , & réussir enfin , sans sortir de son cabinet , autant que le roi *Édouard* qui avait passé la mer & gagné des batailles.

CH.
LXXVIII.

QUAND il vit toutes les machines que sa politique arrangeait bien affer-
mies , il fit une de ces démarches auda-
cieuses , qui pourraient passer pour des témérités en politique , si les mesures bien prises & l'évènement ne les justifiaient. Il envoie un chevalier & un juge de Toulouse , citer le *Prince noir* à comparaître devant lui dans la cour des pairs , & à venir rendre compte de sa conduite. C'était agir en juge souverain avec le vainqueur de son père & de son grand-père , qui possédait la Guienne & les lieux circonvoisins en souveraineté absolue par le droit de conquête , & par un traité solennel. Non-
seulement on le cite comme un sujet , mais on fait rendre un arrêt du parlement , par lequel on confisque la Guienne , & tout ce qui appartient en France à la maison d'*Angleterre*. L'usage était de déclarer la guerre par un hérault d'armes , & on envoie à Londres un valet de pied faire cette cérémonie. *Édouard* n'était donc plus à craindre.

Politique d
roi Charles
V.

1369.

1370.

A ▼

CH.
XXVIII.

LA valeur & l'habileté de *Bertrand du Guesclin* ; devenu connétable de France , & sur-tout le bon ordre que *Charles V* avait mis à tout , annoblirent l'irrégularité de ces procédés , & firent voir que dans les affaires publiques , *où est le profit , là est la gloire.*

LE *Prince noir* mourant ne pouvait plus paraître en campagne. Son père ne put lui envoyer que de faibles secours. Les Anglais , auparavant victorieux dans tous les combats , furent battus par-tout. *Bertrand du Guesclin*, sans remporter de ces grandes victoires , telles que celles de Créci & de Poitiers , fit une campagne entièrement semblable à celle qui , dans les derniers temps , a fait passer le vicomte de *Turenne* pour le plus grand Général de l'Europe. Il tomba dans le Maine & dans l'Anjou sur les quartiers des troupes Anglaises , les défit toutes les unes après les autres, & prit de sa main leur Général *Grandson*. Il rangea le Poitou , la Saintonge , sous l'obéissance de la France. Les villes se rendaient , les unes par la force , les autres par l'intrigue. Les saisons combattaient encore pour *Charles V*. Une flotte formidable équipée en Angleterre , fut toujours repoussée par des vents contraires. Des trêves adroitement mé-

nagées , préparèrent encore de nouveaux succès.

CHARLES , qui , vingt ans auparavant , n'avait pas eu de quoi entretenir une garde pour sa personne , eut à la fois cinq armées & une flotte. Ses vaisseaux portèrent la guerre jusqu'en Angleterre , dont on ravagea les côtes , tandis qu'après la mort d'Édouard III , l'Angleterre ne prenait aucunes mesures pour se venger. Il ne restait aux Anglais que la ville de Bordeaux , celle de Calais , & quelques forteresses.

Ce fut alors que la France perdit *Bertrand du Guesclin*. On sait quels honneurs son roi rendit à sa mémoire. Il fut , je crois , le premier dont on fit l'oraison funèbre , & le premier qu'on enterra dans l'église destinée aux tombeaux des rois de France. Son corps fut porté avec les mêmes cérémonies que ceux des souverains. Quatre princes du sang le suivaient. Ses chevaux , selon la coutume du temps , furent présentés dans l'église à l'évêque qui officiait , & qui les bénit en leur imposant les mains. Ces détails sont peu importants ; mais ils font connaître l'esprit de chevalerie. L'attention que s'attiraient les grands chevaliers célèbres par leurs faits-d'ar-

CH.
LXXVIII
1378.
Puissance
roi Charles
V.

1380.

Cérémon
singulière.

CH.
LXXVIII.

1380.
Charles V
en empoi-
sonné.

mes, s'étendait sur les chevaux qui avaient combattu sous eux. *Charles* suivit bientôt *du Guesclin*. On le fait encore mourir d'un poison lent, qui le consuma à l'âge de quarante-quatre ans, comme s'il y avait dans la nature des alimens qui pussent donner la mort au bout d'un certain temps. Il est bien vrai qu'un poison qui n'a pu donner une mort prompte, laisse une langueur dans le corps, ainsi que toute maladie violente; mais il n'est point vrai qu'il fasse de ces effets lents que le vulgaire croit inévitables. Le véritable poison qui tua *Charles V*, était une mauvaise constitution.

1374.

PERSONNE n'ignore que la majorité des rois de France fut fixée par lui à l'âge de quatorze ans commencés, & que cette ordonnance sage, mais encore trop inutile pour prévenir les troubles, fut enregistrée dans un lit de justice en 1374. Il avait voulu déraciner l'ancien abus des guerres particulières des seigneurs, abus qui passait pour une loi de l'État. Elles furent défendues sous son règne, quand il fut le maître. Il interdit même jusqu'au port d'armes; mais c'était une de ces loix dont l'exécution était alors impossible.

ON fait monter les trésors qu'il amassa, jusqu'à la somme de dix-sept millions de livres de son temps. Il est certain qu'il avait accumulé, & que tout le fruit de son économie fut ravi & dissipé par son frère le duc d'Anjou, dans sa malheureuse expédition de Naples, dont j'ai parlé.

CH.
LXXVIII.
Trésors d
Charles V.

APRÈS la mort d'Édouard III, vainqueur de la France, & après celle de Charles V son restaurateur, on vit bien que la supériorité d'une nation ne dépend que de ceux qui la conduisent.

Le fils du Prince noir, Richard II, succéda à son grand-père Édouard III, à l'âge d'onze ans; & quelque temps après, Charles VI fut roi de France à l'âge de douze. Ces deux minorités ne furent pas heureuses; mais l'Angleterre fut d'abord la plus à plaindre.

ON a vu quel esprit de vertige & de fureur avait saisi en France les habitans de la campagne du temps du roi Jean, & comme ils vengèrent leur avilissement & leur misère sur tout ce qu'ils rencontrèrent de gentilshommes, qui en effet étaient leurs oppresseurs. La même furie saisit les Anglais. On vit renouveler la guerre que Rome eut autrefois contre les esclaves. Un couvreur

1381.
Guerre de
pauvres
entre les

CH.
LXXVIII.

de tuiles & un prêtre firent autant de mal à l'Angleterre, que les querelles des rois & des parlemens peuvent en faire. Ils rassemblent les peuples de trois provinces, & leur persuadent aisément que les riches avaient joui assez longtemps de la terre, & qu'il est temps que les pauvres se vengent. Ils les mènent droit à Londres, pillent une partie de la ville, & font couper la tête à l'archevêque de Cantorbéri & au Grand-Trésorier du royaume. Il est vrai que cette fureur finit par la mort des chefs & par la dispersion des révoltés. Mais de telles tempêtes, assez communes en Europe, font voir sous quel malheureux gouvernement on vivait alors. On était encore loin du véritable but de la politique, qui consiste à enchaîner au bien commun tous les Ordres de l'État.

On peut dire qu'alors les Anglais ne savaient pas mieux jusqu'où s'étendaient les prérogatives des rois & celles des parlemens. *Richard II*, à l'âge de dix-huit ans, voulut être despotique, & les Anglais trop libres. Bientôt il y eut une guerre civile. Presque toujours dans les autres États, les guerres civiles sont fatales aux conjurés; mais en Angleterre, elles le sont aux rois. *Richard*,

après avoir disputé dix ans son autorité contre ses sujets, fut enfin abandonné de son propre parti. Son cousin, le duc de *Lancastre*, petit-fils d'*Edouard III*, exilé depuis long-temps du royaume, y revint seulement avec trois vaisseaux. Il n'avait pas besoin d'un plus grand secours; la nation se déclara pour lui. *Richard II* demanda seulement qu'on lui laissât la vie, & une pension pour subsister.

CH.
LXXVIII

Un parlement lui fit son procès, ^{1399.} comme il l'avait fait à *Edouard II*, ^{Richard II} déposé juridiquement. Les accusations juridiquement portées contre lui, ont été conservées: un des griefs, est qu'il a emprunté de l'argent sans payer, qu'il a entretenu des espions, & qu'il avait dit qu'il était le maître des biens de ses sujets. On le condamna comme ennemi de la liberté naturelle, & comme coupable de trahison. *Richard*, enfermé dans la tour, remit au duc de *Lancastre* les marques de la royauté, avec un écrit signé de sa main, par lequel il se reconnaissait indigne de régner. Il l'était en effet, puisqu'il s'abaissait à le dire.

AINSI le même siècle vit déposer ^{Quatre fois} solennellement deux rois d'Angleterre, ^{verains jugés} *Edouard II* & *Richard II*, l'empereur ^{& condam-} *nés*.

CH.
LXXVIII.

Venceslas, & le pape *Jean XXIII*, tous quatre jugés & condamnés avec les formalités juridiques.

1400.

Le parlement d'Angleterre, ayant enfermé son roi, décerna, que, si quelqu'un entreprenait de le délivrer, dès lors *Richard II* serait digne de mort. Au premier mouvement qui se fit en sa faveur, huit scélérats allèrent assassiner le roi dans sa prison. Il défendit sa vie mieux qu'il n'avait défendu son trône. Il arracha la hache d'armes à un des meurtriers. Il en tua quatre avant de succomber. Le duc de *Lancastre* régna cependant sous le nom de *Henri IV*. L'Angleterre ne fut ni tranquille, ni en état de rien entreprendre alors contre la France ; mais son fils *Henri V* contribua à la plus grande révolution qui fût arrivée depuis *Charlemagne*.



CHAPITRE LXXIX.

Du roi de France Charles VI. De sa maladie. De la nouvelle invasion de France par Henri V , roi d'Angleterre.

UNE partie des soins que le roi Charles V avait pris pour rétablir la France, fut précisément ce qui précipita sa subversion. Ses trésors amassés furent dissipés, & les impôts qu'il avait mis, révoltèrent la nation. On remarque que ce prince dépensait pour toute sa maison quinze cents marcs d'or par an. Ses frères, régens du royaume, en dépensaient sept mille pour Charles VI, âgé de treize ans, qui, malgré cette dissipation, manquait du nécessaire. Il ne faut pas mépriser de tels détails, qui sont la source cachée de la ruine des États, comme des familles.

LOUIS d'Anjou, le même qui fut adopté par Jeanne I, reine de Naples, l'un des oncles de Charles VI, non content d'avoir ravi le trésor de son pupille, chargeait le peuple d'exac-

CH. LXXIX
Tout le fruit
de la sagesse
de Charles
perdu.

———— tions. Paris, Rouen, la plupart des vil-
 LXXIX. les se soulèvent ; les mêmes fureurs qui
 ont depuis désolé Paris du temps de la
 Fronde dans la jeunesse de *Louis XIV.*,
 parurent sous *Charles VI.* Les puni-
 tions publiques & secrètes furent aussi
 cruelles que le soulèvement avait été
 orageux. Le grand schisme des papes,
 dont j'ai parlé, augmentait encore le
 désordre. Les papes d'Avignon, recon-
 nus en France, achevaient de la piller
 par tous les artifices que l'avarice, dé-
 guisée en religion, peut inventer. On
 espérait que le roi, majeur, réparerait
 tant de maux par un gouvernement
 plus heureux.

1184. Il avait vengé en personne le comte
 de Flandres, son vassal, des Flamans
 rebelles toujours soutenus par l'Angle-
 terre. Il profita des troubles où cette île
 était plongée sous *Richard II.* On équi-
 pa même plus de douze cents vaisseaux
 pour faire une descente. Ce nombre ne
 doit pas paraître incroyable ; *S. Louis*
 en eut davantage : il est vrai que ce n'é-
 tait que des vaisseaux de transport ;
 mais la facilité avec laquelle on prépara
 cette flotte, montre qu'il y avait alors
 plus de bois de construction qu'aujour-
 d'hui, & qu'on n'était pas sans indus-

trie. La jalousie qui divisait les oncles du roi, empêcha que la flotte ne fût employée. Elle ne servit qu'à faire voir quelle ressource aurait eu la France sous un bon gouvernement, puisque, malgré les trésors que le duc d'Anjou avait emportés pour sa malheureuse expédition de Naples, ou pouvait faire de si grandes entreprises.

CH. LXXIX

ENFIN on respirait, lorsque le roi, ^{Charles VI} allant en Bretagne faire la guerre au ^{tombe en frénésie.} duc, dont il avait à se plaindre, fut attaqué d'une frénésie horrible. Cette maladie commença par des assoupissemens, suivis d'aliénation d'esprit, & enfin d'accès de fureur. Il tua quatre hommes dans son premier accès, continua de frapper tout ce qui était autour de lui, jusqu'à ce qu'épuisé de ces mouvemens convulsifs, il tomba dans une léthargie profonde.

JE ne m'étonne point que toute la ^{Cru enforcé.} France le crut empoisonné & enforcé. Nous avons été témoins dans notre siècle, tout éclairé qu'il est, de préjugés populaires aussi injustes. Son frère, le duc d'Orléans, avait épousé *Valentine de Milan*. On accusa *Valentine* de cet accident. Ce qui prouve seulement que les Français, alors fort grof-

fiens , pensaient que les Italiens en fa-
 CH LXXIX. vaient plus qu'eux.

LE soupçon redoubla quelque temps
 après dans une aventure digne de la
 rusticité de ce temps. On fit à la cour
 une mascarade , dans laquelle le roi ,
 déguisé en satyre , traînait quatre au-
 tres satyres enchaînés. Ils étaient vêtus
 d'une toile enduite de poix-résine , à la-
 quelle on avait attaché des étoupes. Le
 duc d'Orléans eut le malheur d'appro-
 cher un flambeau d'un de ces habits ,
 qui en furent enflammés en un mo-
 ment. Les quatre seigneurs furent brû-
 lés , & à peine put-on sauver la vie au
 roi par la présence d'esprit de sa tante
 la duchesse de Berri , qui l'enveloppa
 dans son manteau. Cet accident hâta une
 de ses rechûtes. On eût pû le guérir peut-
 être par des saignées , par des bains , &
 par du régime; mais on fit venir un ma-
 gicien de Montpellier. Le magicien vint.
 Le roi avait quelques relâches , qu'on
 ne manqua pas d'attribuer au pouvoir
 de la magie. Les fréquentes rechûtes
 fortifièrent bientôt le mal , qui devint
 incurable. Pour comble de malheur , le
 roi reprenait quelquefois sa raison. S'il
 eût été malade sans retour , on aurait pu
 pourvoir au gouvernement du royau-

1391.
 Un forcier de
 Languedoc
 envoyé pour
 guérir le roi.

me. Le peu de raison qui resta au roi ,
 fut plus fatal que ses accès. On n'assem-
 bla point les États. On ne régla rien. Le
 roi restait roi , & confiait son autorité
 méprisée & sa tutelle tantôt à son frère ,
 tantôt à ses oncles le duc de Bourgogne
 & le duc de Berri. C'était un surcroît
 d'infortune pour l'État , que ces princes
 eussent de puissans appanages, Paris de-
 vint nécessairement le théâtre d'une
 guerre civile , tantôt sourde , tantôt dé-
 clarée. Tout était faction ; tout, jusqu'à
 l'université, se mêlait du gouvernement.

PERSONNE n'ignore que *Jean* , duc
 de Bourgogne , fit assassiner son cousin
 le duc d'Orléans dans la rue Barbette, né.

1407.
 Duc d'Orléans assassiné.

Le roi n'était ni assez maître de son es-
 prit , ni assez puissant pour faire justice
 du coupable. Le duc de Bourgogne dai-
 gna cependant prendre des lettres d'a-
 bolition. Ensuite il vint à la cour faire
 trophée de son crime. Il assemble tout
 ce qu'il y avait de princes & de grands ;
 & en leur présence le docteur *Jean Pe-
 tit* non-seulement justifia la mort du duc
 d'Orléans , mais il établit la doctrine de
 l'homicide , qu'il fonda sur l'exemple
 de tous les assassinats dont il est parlé
 dans les livres historiques de l'écriture.
 Il osa faire un dogme de ce qui n'est

1408.
 Docteur justifie assassinat.

CH. LXXIX. écrit dans ces livres que comme un événement ; au-lieu d'apprendre aux hommes , comme on l'aurait toujours dû faire , qu'un assassinat rapporté dans l'écriture est aussi détestable que s'il se trouvait dans les histoires des Sauvages , ou dans celle du temps dont je parle. Cette doctrine fut condamnée , comme on a vu , au concile de Constance , & n'a pas moins été renouvelée depuis.

1410. C'EST vers ce temps-là que le maréchal de *Boucicaut* laissa perdre Gènes qui s'était mise sous la protection de la France. Les Français y furent massacrés comme en Sicile. L'élite de la noblesse qui avait couru se signaler en Hongrie contre *Bajazet* , l'empereur des Turcs , avait été tuée dans la bataille malheureuse que les Chrétiens perdirent. Mais ces malheurs étrangers étaient peu de chose en comparaison de ceux de l'État.

LA femme du roi , *Isabelle de Bavière* , avait un parti dans Paris ; le duc de Bourgogne avait le sien ; celui des enfans du duc d'Orléans était puissant. Le roi seul n'en avait point. Mais ce qui fait voir combien Paris était considérable , & comme il était le premier mobile du royaume , c'est que le duc de Bourgogne , qui joignait à l'État dont

Factions à Paris , ville déjà considérable.

il portait le nom , la Flandre & l'Artois, mettait toute son ambition à être le maître de Paris. Sa faction s'appelait celle des *Bourguignons* ; celle d'Orléans était nommée des *Armagnacs*, du nom du comte d'*Armagnac*, beau-père du duc d'Orléans, fils de celui qui avait été assassiné dans Paris. Celle des deux qui dominait, faisait tour-à-tour conduire au gibet, assassiner, brûler ceux de la faction contraire. Personne ne pouvait s'assurer d'un jour de vie. On se battait dans les rues, dans les églises, dans les maisons, à la campagne.

C'ÉTAIT une occasion bien favorable pour l'Angleterre de recouvrer ses patrimoines de France, & ce que les traités lui avaient donné. *Henri V*, prince rempli de prudence & de courage, négocie & arme à la fois. Il descend en Normandie avec une armée de près de cinquante mille hommes. Il prend Harfleur, & s'avance dans un pays désolé par les factions ; mais une dysenterie contagieuse fait périr les trois quarts de son armée. Cette grande invasion réunit cependant contre l'Anglais tous les partis. Le Bourguignon même, quoiqu'il traitât déjà secrètement avec le roi d'Angleterre, envoie cinq-cents

CH. LXXIX

Henri V descend en France.

1415

hommes d'armes , & quelques arbalétriers , au secours de la patrie. Toute la noblesse monte à cheval ; les communes marchent sous leurs bannières. Le connétable d'*Albert* se trouva bientôt à la tête de plus de soixante mille combattans. Ce qui était arrivé à *Édouard III* arrivait à *Henri V* ; mais la principale ressemblance fut dans la bataille d'*Azincourt* , qui fut telle que celle de *Créci*. Les Anglais la gagnèrent aussi-tôt qu'elle commença. Leurs grands arcs de la hauteur d'un homme , dont ils se servaient avec force & avec adresse , leur donnèrent d'abord la victoire. Ils n'avaient ni canons , ni fusils ; & c'est une nouvelle raison de croire qu'ils n'en avaient point eu à la bataille de *Créci*. Peut-être que ces arcs sont une arme plus formidable : j'en ai vu qui portaient plus loin que les fusils ; on peut s'en servir plus vite & plus long-temps : cependant ils sont devenus entièrement hors d'usage. On peut remarquer encore , que la gendarmerie de France combattit à pied à *Azincourt* , à *Créci* & à *Poitiers* ; elle avait été auparavant invincible à cheval. Il arriva dans cette journée une chose qui est horrible , même dans la guerre. Tandis qu'on se battait encore , quel-

1415.
Batailles per-
dus.

quelques milices de Picardie vinrent par derrière piller le camp des Anglais. CH. LXXIX.
Henri ordonna qu'on tuât tous les prisonniers qu'on avait faits. On les passa au fil de l'épée ; & , après ce carnage , on en prit encore quatorze mille , à qui on laissa la vie. Sept princes de France périrent dans cette journée avec le comte. Cinq princes furent pris ; plus de dix mille Français restèrent sur le champ de bataille.

Il semble qu'après une victoire si entière , il n'y avait plus qu'à marcher à Paris & à subjuguier un royaume divisé , épuisé , qui n'était qu'une vaste ruine. Mais ces ruines mêmes étaient un peu fortifiées. Enfin il est constant que cette bataille d'Azincourt , qui mit la France en deuil , & qui ne coûta pas trois hommes de marque aux Anglais , ne produisit aux victorieux que de la gloire. *Henri V* fut obligé de repasser en Angleterre , pour amasser de l'argent & de nouvelles troupes.

L'ESPRIT de vertige, qui troublait les Français au moins autant que leur roi , 1415.
Reine-mère
coupable, punie, & qui si
veng.
 fit ce que la défaite d'Azincourt n'avait pu faire. Deux dauphins étaient morts ; le troisième , qui fut depuis le roi *Char-*

H. U. Tom. IV.

B

CH. LXXIX. *les VII*, âgé alors de seize ans , tâchait déjà de ramasser les débris de ce grand naufrage. La reine sa mère avait arraché de son mari des lettres patentes qui lui laissaient les rênes du royaume. Elle avait à la fois la passion de s'enrichir , de gouverner , & d'avoir des amans. Ce qu'elle avait pris à l'État & à son mari , était en dépôt en plusieurs endroits , & sur-tout dans les églises. Le dauphin & les *Armagnacs* , qui déterrèrent ces trésors , s'en servirent dans le pressant besoin où l'on était. A cet affront qu'elle reçut de son fils , le roi en joignit un plus cruel. Un soir , en rentrant chez la reine , il trouva le seigneur de *Boisbourdon* qui en revenait. Il le fait prendre sur le champ. On lui donne la question , & coulé dans un sac on le jette dans la Seine. On envoie incontinent la reine prisonnière à Blois , de-là à Tours , sans qu'elle puisse voir son mari. Ce fut cet accident , & non la bataille d'Azincourt , qui mit la couronne de France sur la tête du roi d'Angleterre. La reine implore le secours du duc de Bourgogne. Ce prince saisit cette occasion d'établir son autorité sur de nouveaux désastres.

IL enlève la reine à Tours , ravage tout sur son passage , & conclut enfin sa ligue avec le roi d'Angleterre. Sans cette ligue il n'y eût point eu de révolution. *Henri V* assemble enfin vingt-cinq mille hommes , & débarque une seconde fois en Normandie. Il avance du côté de Paris , tandis que le duc *Jean de Bourgogne* est aux portes de cette ville , dans laquelle un roi insensé est en proie à toutes les séditions. La faction du duc de Bourgogne y massacre en un jour le connétable d'*Armagnac* , les archevêques de Reims & de Tours , cinq évêques , l'abbé de *Saint-Denis* , & quarante magistrats. La reine & le duc de Bourgogne font à Paris une entrée triomphante au milieu du carnage. Le dauphin fuit au-delà de la Loire , & *Henri V* est déjà maître de toute la Normandie. Le parti qui tenait pour le roi , la reine , le duc de Bourgogne , le dauphin , tous négocient avec l'Angleterre à la fois , & la fourberie est égale de tous côtés.

LE jeune dauphin, gouverné alors par *Tanguy du Châtel* , ménage enfin cette funeste entrevue avec le duc de Bourgogne sur le pont de Montereau. Chacun

CH. LXXIX.
Le Dauphin
assassine le
duc de Bour-
gogne.

d'eux arrive avec dix chevaliers. *Tanguy du Châtel* y assassine le duc de Bourgogne aux yeux du dauphin. Ainsi le meurtre du duc d'Orléans est vengé enfin par un autre meurtre, d'autant plus odieux, que l'assassinat était joint à la violation de la foi publique.

1420.

ON ferait presque tenté de dire que ce meurtre ne fut point prémédité, tant on avait mal pris ses mesures pour en soutenir les suites. *Philippe le bon*, nouveau duc de Bourgogne, successeur de son père, devint un ennemi nécessaire du dauphin par devoir & par politique. La reine sa mère, outragée, devint une marâtre implacable; & le roi Anglais, profitant de tant d'horreurs, disait que Dieu l'amenait par la main pour punir les Français. *Isabelle de Bavière* & le nouveau duc *Philippe* conclurent alors à Troyes une paix plus funeste que toutes les guerres précédentes, par laquelle on donna *Catherine*, fille de *Charles VI*, pour épouse au roi d'Angleterre, avec la France en dot.

Le Dauphin
léséréité.

IL fut stipulé dès-lors même, que *Henri V* serait reconnu pour roi, mais qu'il ne prendrait que le nom de régent pendant le reste de la vie malheureuse

du roi de France devenu entièrement imbécile. Enfin le contrat portait qu'on poursuivrait sans relâche celui qui se disait dauphin de France. *Isabelle de Bavière* conduisit son malheureux mari & sa fille à Troyes, où le mariage s'accomplit. *Henri*, devenu roi de France, entra dans Paris paisiblement, & y régna sans contradiction, tandis que *Charles VI* était enfermé avec ses domestiques à l'hôtel de *Saint-Paul*, & que la reine *Isabelle de Bavière* commençait déjà à se repentir.

CH. LXXI:

PHILIPPE, duc de Bourgogne, fit demander solennellement justice du meurtre de son père aux deux rois, à l'hôtel de *Saint-Paul*, dans une assemblée de tout ce qui restait de Grands. Le procureur-général de Bourgogne, *Nicolas Raulin*, un docteur de l'Université nommé *Jean Larcher*, accusent le dauphin. Le premier président du parlement de Paris, & quelques députés de son corps, assistaient à cette assemblée. L'avocat-général, *Marigni*, prend des conclusions contre l'héritier & le défenseur de la couronne, comme s'il parlait contre un assassin ordinaire. Le parlement fait citer le dauphin à ce

1410.

Condamné
au parlement

N. LXXIX.

qu'on appelle la *table de marbre*. C'était une grande table qui servait du temps de *Saint Louis* à recevoir les redevances en nature des vassaux de la tour du Louvre, & qui resta depuis comme une marque de juridiction. Le dauphin y fut condamné par contumace.

C'ÉTAIT une de ces questions délicates & difficiles à résoudre, de savoir par qui le dauphin devait être jugé; si on pouvait détruire la loi salique; si, le meurtre du duc d'Orléans n'ayant point été vengé, l'assassinat du meurtrier devait l'être. On a vu, long-temps après, en Espagne, *Philippe II* faire périr son fils. *Cosme I*, duc de Florence, tua l'un de ses enfans qui avait assassiné l'autre. Ce fait est très-vrai; on a contesté très-mal-à-propos à *Varillas* cette aventure; le président de *Thou* fait assez entendre qu'il en fut informé sur les lieux. Le czar *Pierre* a fait de nos jours condamner son fils à la mort. Exemples affreux, dans lesquels il ne s'agissait pas de donner l'héritage du fils à un étranger.

Le roi d'Angleterre règne
en France.

VOILA donc la loi salique abolie, l'héritier du trône déshérité & proscrit,

le gendre régnant paisiblement & enlevant l'héritage de son beau-frère ; comme depuis on vit, en Angleterre, *Guillaume*, prince d'Orange étranger, déposséder le père de sa femme. Si cette révolution avait duré comme tant d'autres ; si les successeurs de *Henri V* avaient soutenu l'édifice élevé par leur père ; s'ils étaient aujourd'hui rois de France, y aurait-il un seul historien qui ne trouvât leur cause juste ? *Mézerai* n'eût point dit en ce cas que *Henri V* mourut des hémorroïdes pour s'être assis sur le trône des rois de France. Les papes ne leur auraient-ils pas envoyé bulles sur bulles ? N'auraient-ils pas été les oints du seigneur ? La loi salique n'aurait-elle pas été regardée comme une chimère ? Que de bénédictins auraient présenté aux rois de la race de *Henri V* de vieux diplômes contre cette loi salique ! Que de beaux esprits l'eussent tournée en ridicule ! Que de prédicateurs eussent élevé jusqu'au ciel *Henri V*, vengeur de l'assassinat, & libérateur de la France !

Le Dauphin, retiré dans l'Anjou, ne paraissait qu'un exilé. *Henri V*, roi de France & d'Angleterre, fit voile vers

LXXIX. Londres, pour avoir encore de nouveaux subides & de nouvelles troupes. Ce n'était pas l'intérêt du peuple Anglois amoureux de sa liberté, que son roi fût maître de la France. L'Angleterre était en danger de devenir une province d'un royaume étranger; &, après s'être épuisée pour affermir son roi dans Paris, elle eût été réduite en servitude par les forces du pays même qu'elle aurait vaincu, & que son roi aurait eues dans sa main.

Le roi d'An-
leterre à
Saint-Denis.

1422,

CEPENDANT *Henri V* retourna bientôt à Paris, plus maître que jamais. Il avait des trésors & des armées; il était jeune encore. Tout faisait croire que le trône de France passait pour toujours à la maison de *Lancastre*. La destinée renversa tant de prospérités & d'espérances. *Henri V* fut attaqué d'une fistule. On l'eût guéri dans des temps plus éclairés. L'ignorance de son siècle causa sa mort. Il expira au château de Vincennes à l'âge de trente-quatre ans. Son corps fut exposé à *Saint-Denis*, comme celui d'un roi de France; & ensuite porté à Westminster parmi ceux d'Angleterre.

CHARLES VI, à qui on avait en-

core laissé par pitié le vain titre de roi ,
 finit bien-tôt après sa triste vie , après
 avoir passé trente années dans des ré-
 chûtes continuelles de frénésie. Il mou-
 rut le plus malheureux des rois , & le
 roi du peuple le plus malheureux de
 l'Europe.

CH. LXXI

1422

LE frère de *Henri V* , le duc de *Betford* , fut le seul qui assista à ses funé-
 railles. On n'y vit aucun seigneur. Les
 uns étaient morts à la bataille d'*Azin-
 court* , les autres captifs en Angleterre ;
 & le duc de Bourgogne ne voulait pas
 céder le pas au duc de *Betford*. Il fallait
 bien pourtant lui céder tout. *Betford* fut
 déclaré régent de France , & on pro-
 clama roi à Paris & à Londres *Henri
 VI* , fils de *Henri V* , enfant de neuf
 mois. La ville de Paris envoya même
 jusqu'à Londres des députés pour prê-
 ter serment de fidélité à cet enfant.



CHAPITRE LXXX.

*De la France du temps de Charles VII.
De la Pucelle , & de Jacques Cœur.*

CH. LXXY. CE débordement de l'Angleterre en France fut enfin semblable à celui qui avait inondé l'Angleterre du temps de *Louis VIII* ; mais il fut plus long & plus orageux. Il fallut que *Charles VII* regagnât pied-à-pied son royaume. Il avait à combattre le régent *Beuford* , aussi absolu que *Henri V* , & le duc de Bourgogne devenu l'un des plus puissans princes de l'Europe , par l'union du Hainault , du Brabant & de la Hollande à ses domaines. Les amis de *Charles VII* étaient pour lui aussi dangereux que ses ennemis. La plupart abusaient de ses malheurs , au point que le comte de *Richemont* son connétable , frère du duc de Bretagne , fit étrangler deux de ses favoris.

ON peut juger de l'état déplorable où *Charles* était réduit , par la nécessité où il fut de faire valoir dans les pays de

son obéissance le prix du marc d'argent jusqu'à quatre-vingt-dix livres, au lieu d'une demi livre de six onces qu'il valait du temps de *Charlemagne*.

CH. LXXI

IL fallut bientôt recourir à un expédient plus étrange, à un miracle. Un gentilhomme des frontières de Lorraine, nommé *Baudricourt*, crut trouver dans une jeune servante d'un cabaret de Vaucouleurs un personnage propre à jouer le rôle de guerrière & d'inspirée. Cette *Jeanne d'Arc*, que le vulgaire croit une bergère, était, en effet, une jeune servante d'hôtellerie, robuste, montant chevaux à poil, comme dit *Monstrelet*, & faisant autres apertises que jeunes filles n'ont point accoutumé de faire. On la fit passer pour une bergère de dix-huit ans. Il est cependant avéré, par sa propre confession, qu'elle avait alors vingt-sept années. Elle eut assez de courage & assez d'esprit pour se charger de cette entreprise, qui devint héroïque. On la mena devant le roi à Bourges : elle fut examinée par des femmes, qui ne manquèrent pas de la trouver vierge; & par une partie des docteurs de l'université, & quelques conseillers du parlement, qui ne balancèrent pas à la

Qu'était
pucelle d'O
léans.

CH. LXXX

déclarer inspirée. Soit qu'elle les trompât, soit qu'ils fussent eux-mêmes assez habiles pour entrer dans cet artifice, le vulgaire le crut; & ce fut assez.

1429.

LES Anglais assiégeaient alors la ville d'Orléans, la seule ressource de *Charles*, & étaient prêts de s'en rendre maîtres. Cette fille guerrière, vêtue en homme, conduite par d'habiles capitaines, entreprend de jeter du secours dans la place. Elle parle aux soldats de la part de Dieu, & leur inspire ce courage d'enthousiasme qu'ont tous les hommes qui croient voir la divinité combattre pour eux. Elle marche à leur tête & délivre Orléans, bat les Anglais, prédit à *Charles* qu'elle le fera sacrer dans Reims, & accomplit sa promesse l'épée à la main. Elle assiste au sacre, tenant l'étendart avec lequel elle avait combattu.

1430.

La Pucelle prisonnière, accusée par la Sorbonne, & condamnée au feu par des évêques Français & Anglais.

Ces victoires rapides d'une fille, les apparences d'un miracle, le sacre du roi qui rendait sa personne plus vénérable, allaient bientôt rétablir le roi légitime & chasser l'étranger: mais l'instrument de ces merveilles, *Jeanne d'Arc*, fut blessée & prise en défendant Compiègne. Un homme tel que le



Prince noir eût honoré & respecté son courage. Le régent *Betford* crut nécessaire de la flétrir pour ranimer les Anglais. Elle avait feint un miracle; *Betford* feignit de la croire sorcière. Mon but est toujours d'observer l'esprit du temps; c'est lui qui dirige les grands évènements du monde. L'université de Paris présenta requête contre *Jeanne d'Arc*, l'accusant d'hérésie & de magie. Ou l'université pensait ce que le régent voulait qu'on crût; ou, si elle ne le pensait pas, elle commettait une lâcheté détestable. Cette héroïne, digne du miracle qu'elle avait feint, fut jugée à Rouen, par *Cauchon* évêque de Beauvais, cinq autres évêques Français, un seul évêque d'Angleterre, assistés d'un moine Dominicain, vicaire de l'inquisition, & par des docteurs de l'université. Elle fut qualifiée de « supersticieuse » devinereffe du diable, blasphémereffe » en Dieu & en ses saints & saintes; » errant par moult de fors en la foi de » Christ ». Comme telle, elle fut condamnée à jeûner au pain & à l'eau dans une prison perpétuelle. Elle fit, me semble, à ses juges une réponse digne d'une mémoire éternelle. Interrogée pour-

CH. LXXX.

quoi elle avait osé assister au sacre de *Charles* avec son étendart ? elle répondit : *Il est juste que qui a eu part au travail , en ait à l'honneur.*

2431.

ENFIN , accusée d'avoir repris une fois l'habit d'homme , qu'on lui avait laissé exprès pour la tenter , ses juges , qui n'étaient pas assurément en droit de la juger , puisqu'elle était prisonnière de guerre , la déclarerent hérétique relapse , & firent mourir par le feu celle qui , ayant sauvé son roi , aurait eu des autels dans les temps héroïques , où les hommes en élevaient à leurs libérateurs. *Charles VII* rétablit depuis sa mémoire , assez honorée par son supplice même.

CE n'est pas assez de la cruauté pour porter les hommes à de telles exécutions : il faut encore ce fanatisme composé de superstition & d'ignorance , qui a été la maladie de presque tous les siècles. Quelque temps auparavant , les Anglais condamnèrent la princesse de *Glocester* à faire amende honorable dans l'église de *Saint-Paul* , & une de ses amies à être brûlée vive , sous prétexte de je ne sais quel sortilège employé contre la vie du roi. On avait

brûlé le baron de *Cobham* en qualité d'hérétique : & en Bretagne on fit mourir par le même supplice le maréchal de *Retz* accusé de magie , & d'avoir égorgé des enfans pour faire avec leur sang de prétendus enchantemens.

CH. LXXX.

Que les citoyens d'une ville immense , où les arts , les plaisirs & la paix règnent aujourd'hui , où la raison même commence à s'introduire , comparent les temps ; & qu'ils se plaignent , s'ils l'osent. C'est une réflexion qu'il faut faire , presque à chaque page de cette histoire. Observation.

DANS ces tristes temps la communication des provinces était si interrompue , les peuples limitrophes étaient si étrangers les uns aux autres , qu'une aventurière osa , quelques années après la mort de la pucelle , prendre son nom en Lorraine , & soutenir hardiment qu'elle avait échappé au supplice , & qu'on avait brûlé un fantôme à sa place. Ce qui est plus étrange , c'est qu'on la crut. On la combla d'honneurs & de biens , & un homme de la maison des *Armoises* l'épousa en 1436 , pensant en effet épouser la véritable héroïne , qui , quoique née dans l'obscurité , eût été ,

pour le moins , égale à lui par ses grandes actions.

CH. LXXX.

PENDANT cette guerre , plus longue que décisive , qui causait tant de malheurs , un autre événement fut le salut de la France. Le duc de Bourgogne , *Philippe le bon* , mérita ce nom en pardonnant enfin au roi la mort de son père , & ens'unissant avec le chef de sa maison contre l'étranger. Il fit , à la vérité , payer cher au roi cet ancien assassinat , en se donnant , par le traité , toutes les villes sur la rivière de Somme , avec Roye , Montdidier & le comté de Boulogne. Il se libéra de tout hommage pendant sa vie , & devint un très-grand souverain ; mais il eut la générosité de délivrer de sa longue prison de Londres le duc d'Orléans , le fils de celui qui avait été assassiné dans Paris. Il paya sa rançon. On la fait monter à trois cent mille écus d'or ; exagération ordinaire aux écrivains de ces temps. Mais cette conduite montre une grande vertu. Il y eut toujours de belles ames dans les temps les plus corrompus. La vertu de ce prince n'excluait pas en lui la volupté , & l'amour des femmes , qui ne peut jamais être un vice que quand il conduit aux méchantes actions. C'est

Philippe le bon , père de quinze bâ-

ce même *Philippe* qui avait , en 1330 , institué la toison d'or à l'honneur d'une de ses maîtresses. Il eut quinze bâtards qui eurent tous du mérite. Sa cour était la plus brillante de l'Europe. Anvers , Bruges , faisaient un grand commerce , & répandaient l'abondance dans ses États. La France lui dut enfin sa paix & sa grandeur , qui augmentèrent toujours depuis malgré les adversités , & malgré les guerres civiles & étrangères.

CH. LXXX.

CHARLES VII regagna son royaume , à-peu-près comme *Henri IV* le conquit cent cinquante ans après. *Charles* n'avait pas à la vérité ce courage brillant , cet esprit prompt & actif , & ce caractère héroïque de *Henri IV* ; mais , obligé comme lui de ménager souvent ses amis & ses ennemis , de donner de petits combats , de surprendre des villes & d'en acheter , il entra dans Paris comme y entra depuis *Henri IV* , par intrigue & par force. Tous deux ont été déclarés incapables de posséder la couronne , & tous deux ont pardonné. Ils avaient encore une faiblesse commune , celle de se livrer trop à l'amour ; car l'amour influe presque toujours sur les affaires d'État chez les princes chrétiens : ce qui n'arrive point dans le reste du monde.

CH LXXX. *CHARLES* ne fit son entrée dans Paris qu'en 1437. Ces bourgeois qui s'étaient signalés par tant de massacres, allèrent au-devant de lui avec toutes les démonstrations d'affection & de joie ; qui étaient en usage chez ce peuple grossier. Sept filles représentant les sept péchés qu'on nomme mortels, & sept autres figurant les vertus théologiques & cardinales, avec des écriteaux, le reçurent vers la porte Saint-Denis. Il s'arrêtait quelques minutes dans les carrefours à voir les mystères de la religion que des bateleurs jouaient sur des treteaux. Les habitans de cette capitale étaient alors aussi pauvres que rustiques ; les provinces l'étaient davantage. Il fallut plus de vingt ans pour réformer l'État ; ce ne fut que vers l'an 1450 que les Anglais furent entièrement chassés de la France. Ils ne gardèrent que Calais & Guines, & perdirent pour jamais tous ces vastes domaines que leurs rois avaient eus par les droits du sang, & que les trois victoires de Créci, de Poitiers & d'Azincourt ne purent leur conserver. Les divisions de l'Angleterre contribuèrent autant que *Charles VII* à la réunion de la France. Cet *Henri VI*, qui avait porté

Entrée de
Charles VII
dans Paris,
où par les
sept péchés
mortels.

les deux couronnes , & qui même était venu se faire sacrer à Paris , détrôné à Londres par ses parens , fut rétabli & détrôné encore.

CH. LXXX.

CHARLES VII, maître enfin paisible de la France , y établit un ordre qui n'y avait jamais été depuis la décadence de la famille de *Charlemagne*. Il conserva des compagnies réglées de quinze-cents gendarmes. Chacun de ces gendarmes devait servir avec six chevaux ; de sorte que cette troupe composait neuf mille cavaliers. Le capitaine de cent hommes avait mille sept cent livres de compte par an ; ce qui revient à environ dix mille livres numéraires d'aujourd'hui. Chaque gendarme avait trois-cent soixante livres de paye annuelle , & chacun des cinq hommes qui l'accompagnaient , avait quatre livres de ce temps-là par mois. Il établit aussi quatre mille cinq-cents archers , qui avaient cette même paye de quatre livres , c'est-à-dire , environ vingt-quatre des nôtres. Ainsi en temps de paix il en coûtait environ six millions de notre monnoie présente pour l'entretien des soldats. Les choses ont bien changé dans l'Europe. Cet établissement des archers fait voir que les

Établisse-
mens de
Charles VII.

Troupes ré-
glées.

H. LXXX.

mousquets n'étaient pas encore d'un fréquent usage. Cet instrument de destruction ne fut commun que du temps de *Louis XI*.

noblesse nouvelle.

OUTRE ces troupes , tenues continuellement sous le drapeau , chaque village entretenait un franc-archer exempt de taille ; & c'est par cette exemption , attachée d'ailleurs à la noblesse , que tant de personnes s'attribuèrent bien-tôt la qualité de gentilhomme de nom & d'armes. Les possesseurs des fiefs furent dispensés du ban , qui ne fut plus convoqué. Il n'y eut que l'arrière-ban , composé des arrière-petits vassaux , qui resta sujet encore à servir dans les occasions.

Grand commerce de Jacques Cœur.

ON s'étonne qu'après tant de défaites , la France eût tant de ressources & d'argent. Mais un pays riche par ses denrées , ne cesse jamais de l'être , quand la culture n'est pas abandonnée. Les guerres civiles ébranlent le corps de l'État , & ne le détruisent point. Les meurtres & les saccagemens , qui désolent des familles , en enrichissent d'autres. Les négocians deviennent d'autant plus habiles , qu'il faut plus d'art pour se sauver parmi tant d'orages. *Jacques Cœur* en est un grand exemple. Il

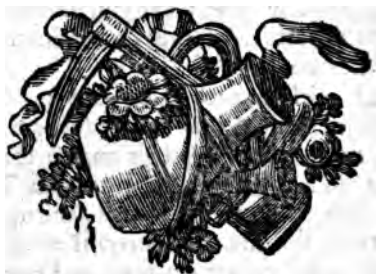
avait établi le plus grand commerce qu'aucun particulier de l'Europe eût jamais embrassé. Il n'y eut depuis lui, que *Cosme I, Médici*, que nous appelons *de Médicis*, qui l'égalât. *Jacques Cœur* avait trois-cents facteurs en Italie & dans le Levant. Il prêta deux cent mille écus d'or au roi, sans quoi on n'aurait jamais repris la Normandie. Son industrie était plus utile pendant la paix, que *Dunois* & la *Pucelle* ne l'avaient été pendant la guerre. C'est une grande tache peut-être à la mémoire de *Charles VII*, qu'on ait persécuté un homme si nécessaire. On n'en fait point le sujet; car qui fait les secrets ressorts des fautes & des injustices des hommes?

LE roi le fit mettre en prison, & le parlement de Paris lui fit son procès. On ne put rien prouver contre lui, sinon qu'il avait fait rendre à un Turc un esclave chrétien, lequel avait quitté & trahi son maître, & qu'il avait fait vendre des armes au soudan d'Égypte. Sur ces deux actions, dont l'une était permise, & l'autre vertueuse, il fut condamné à perdre ses biens. Il trouva dans ses commis plus de droiture que dans les courtisans qui l'avaient perdu.

CH. LXXX.

Ils se cotisèrent presque tous pour l'aider dans sa disgrâce. *Jacques Cœur* alla continuer son commerce en Chypre, & n'eut jamais le courage de revenir dans son ingrate patrie, quoiqu'il y fût rappelé.

Au reste, la fin du règne de *Charles VII* fut assez heureuse pour la France, quoique très-malheureuse pour le roi, dont les jours finirent avec amertume, par les rébellions de son fils dénaturé, qui fut depuis le roi *Louis XI*.



CHAPITRE LXXXI.

*Mœurs , usages , commerce , richesses ,
vers les treizième & quatorzième
siècles.*

JE voudrais découvrir quelle était alors la société des hommes , comment on vivait dans l'intérieur des familles , quels arts étaient cultivés , plutôt que de répéter tant de malheurs & tant de combats , funestes objets de l'histoire , & lieux communs de la méchanceté humaine.

CH. LXXXI.

VERS la fin du treizième siècle , & dans le commencement du quatorzième , il me semble qu'on commençait en Italie , malgré tant de dissensions , à sortir de cette grossièreté , dont la rouille avait couvert l'Europe depuis la chute de l'Empire Romain. Les arts nécessaires n'avaient point péri. Les artisans & les marchands , que leur obscurité déroba à la fureur ambitieuse des Grands , sont des fourmis qui se creusent des habitations en silence , tandis

CH. LXXXI. que les aigles & les vautours se déchirent.

ON trouva même dans ces siècles grossiers, des inventions utiles, fruits de ce génie de mécanique que la nature donne à certains hommes très-indépendamment de la philosophie. Le secret, par exemple, de secourir la vue affaiblie des vieillards par des lunettes qu'on nomme *besicles*, est de la fin du treizième siècle. Ce beau secret fut trouvé par *Alexandre Spina*. Les meules qui agissent par le secours du vent, sont connues en Italie dans le même temps. *La Flamma*, qui vivait au quatorzième siècle, en parle, & avant lui on n'en parle point. Mais c'est un art connu long-temps auparavant chez les Grecs & chez les Arabes; il en est parlé dans les poètes Arabes du septième siècle. La fayence, qu'on faisait principalement à Faenza, tenait lieu de porcelaine. On connaissait depuis long-temps l'usage des vitres, mais il était fort rare: c'était un luxe de s'en servir. Cet art, porté en Angleterre par les Français, vers l'an 1180, y fut regardé comme une grande magnificence.

LES Vénitiens eurent seuls au treizième

me siècle le secret des miroirs de crystal. =====

IL y avait en Italie quelques horloges CH. LXXXI
à roues : celle de Bologne était fameu-
se. La merveille plus utile de la boussole
était dûe au seul hazard , & les vues
des hommes n'étaient point encore as-
sez étendues pour qu'on fit usage de
cette découverte. L'invention du pa-
pier , fait avec du linge pilé & bouilli ,
est du commencement du quatorzième
siècle. *Cortusius* , historien de Padoue ,
parle d'un certain *Pax* , qui établit à
Padoue la première manufacture , plus
d'un siècle avant l'invention de l'impr-
merie. C'est ainsi que les arts utiles se
sont peu-à-peu établis ; & la plupart ,
par des inventeurs ignorés.

IL s'en fallait beaucoup que le reste Villes pau-
vres.
de l'Europe eût des villes telles que Ve-
nise , Gènes , Bologne , Sienne , Pise ,
Florence. Presque toutes les maisons
dans les villes de France , d'Allemagne ,
d'Angleterre étaient couvertes de chau-
me. Il en était même ainsi en Italie dans
les villes moins riches , comme Alexan-
drie de la paille , Nice de la paille ,
&c.

QUOIQUE les forêts eussent couvert
tant de terrains demeurés long-temps
sans culture , cependant on ne savait

CH. LXXXI.

pas encore se garantir du froid à l'aide de ces cheminées, qui sont aujourd'hui dans tous nos appartemens un secours & un ornement. Une famille entière s'assemblait au milieu d'une salle commune enfumée, autour d'un large foyer rond, dont le tuyau allait percer le plafond.

Difette appelée frugalité.

LA Flamma se plaint au quatorzième siècle, selon l'usage des auteurs peu judicieux, que la frugale simplicité a fait place au luxe. Il regrette le temps de *Frédéric Barberousse*, & de *Frédéric II*, lorsque dans Milan, capitale de la Lombardie, on ne mangeait de la viande que trois fois par semaine. Le vin alors était rare : la bougie était inconnue, & la chandelle un luxe. On se servait, dit-il, chez les meilleurs citoyens de morceaux de bois sec allumés pour s'éclairer. On ne mangeait de la viande chaude que trois fois par semaine : les chemises étaient de serge & non de linge ; la dot des bourgeois les plus considérables était de cent livres, tout au plus. Les choses ont bien changé, ajoute-t-il ; on porte à présent du linge ; les femmes se couvrent d'étoffes de soie, & même il y entre quelquefois de l'or & de l'argent : elles ont jusqu'à

deux mille livres de dot , & ornent même leurs oreilles de pendants d'or. Cependant ce luxe dont il se plaint , était encore loin , à quelques égards , de ce qui est aujourd'hui le nécessaire des peuples riches & industriels.

Le linge de table était très-rare en Angleterre. Le vin ne s'y vendait que chez les apothicaires comme un cordial. Toutes les maisons des particuliers étaient de bois à Paris & à Londres. Se faire traîner en charrette dans les rues de Paris à peine pavées & couvertes de fange , était un luxe ; & ce luxe fut défendu , par *Philippe le bel* , aux bourgeois. On connaît ce règlement fait sous *Charles VI*. *Nemo audeat dare præter duo fercula cum potagio* ; “ Que ” personne n'ose donner plus de deux ” plats avec le potage ”.

UN seul trait suffira pour faire connaître la disette d'argent en Écosse & même en Angleterre , aussi-bien que la rusticité de ces temps-là , appelée simplicité. On lit dans les actes publics , que , quand les rois d'Écosse venaient à Londres , la cour d'Angleterre leur assignait trente shellings par jour , douze pains , douze gâteaux , & trente bouteilles de vin.

AN. LXXXI
chez les
seigneurs &
relats.

CEPENDANT il y eut toujours chez les seigneurs de fief, & chez les principaux prélats, toute la magnificence que le temps permettait. Elle devait nécessairement s'introduire chez les possesseurs de grandes terres. Dès long-temps auparavant les évêques ne marchaient qu'avec un nombre prodigieux de domestiques & de chevaux. Un concile de Latran tenu en 1179, sous *Alexandre III*, leur reproche que souvent on était obligé de vendre les vases d'or & d'argent, dans les églises des monastères, pour les recevoir & pour les défrayer dans leurs visites. Le cortège des archevêques fut réduit par les canons de ces conciles à cinquante chevaux, celui des évêques à trente, celui des cardinaux à vingt-cinq; car un cardinal qui n'avait pas d'évêché, & qui par conséquent n'avait point de terres, ne pouvait pas avoir le luxe d'un évêque. Cette magnificence des prélats était plus odieuse alors qu'aujourd'hui, parce qu'il n'y avait point d'état mitoyen entre les grands & les petits, entre les riches & les pauvres. Le commerce & l'industrie n'ont pu former qu'avec le temps cet état mitoyen qui fait la richesse d'une nation. La vaisselle d'argent était pres-

que inconnue dans la plupart des villes. *Mussius*, écrivain Lombard du quatorzième siècle, regarde comme un grand luxe, les fourchettes, les cuillers, & les tasses d'argent.

CH. LXXXI.

UN père de famille, dit-il, qui a neuf à dix personnes à nourrir avec deux chevaux, est obligé de dépenser par an jusqu'à trois-cents florins d'or. C'était, tout au plus, deux mille livres de la monnoie de France courante de nos jours.

L'ARGENT était donc très-rare en beaucoup d'endroits d'Italie, & bien plus en France, aux douzième, treizième & quatorzième siècles. Les Florentins, les Lombards, qui faisaient seuls le commerce en France & en Angleterre, les Juifs leurs courtiers, étaient en possession de tirer, des Français & des Anglais, vingt pour cent par an pour l'intérêt ordinaire du prêt. La grande usure est la marque infailible de la pauvreté publique.

Usure énorme en usage, preuve de misère ; & misère, preuve de sottise.

LE roi *Charles V* amassa quelques trésors par son économie, par la sage administration de ses domaines (alors le plus grand revenu des rois) & par des impôts inventés sous *Philippe de Valois*, qui, quoique faibles, firent

CH. LXXXI. beaucoup murmurer un peuple pauvre. Son ministre, le cardinal de la Grange, ne s'était que trop enrichi. Mais tous ces trésors furent dissipés dans d'autres pays. Le cardinal porta les siens dans Avignon. Le duc d'Anjou, frère de Charles V, alla perdre ceux du roi dans sa malheureuse expédition d'Italie. La France resta dans la misère jusqu'aux derniers temps de Charles VII.

Il n'en était pas ainsi dans les belles villes commerçantes de l'Italie. On y vivait avec commodité, avec opulence. Ce n'était que dans leur sein qu'on jouissait des douceurs de la vie. Les richesses & la liberté y excitèrent enfin le génie, comme elles élevèrent le courage.



CHAPITRE LXXXII.

Sciences & beaux-arts aux treizième & quatorzième siècles.

LA langue italienne n'était pas encore formée du temps de *Frédéric II*. On le voit par les vers de cet empereur , qui sont le dernier exemple de la langue romance dégagée de la dureté tudesque,

CH. LXXXII.

*Plaç me el cavalier Francès ,
E la donna Catalana ,
E l'ovrar Genoès ,
E la dança Trevisana ,
E lou cansar Provensalsès ,
Las man e cara d'Anglès ,
E lou donzel de Toscana.*

Langue romance adoucie.

CE monument est plus précieux qu'on ne pense , & est fort au-dessus de tous ces décombres des bâtimens du moyen âge , qu'une curiosité grossière & sans goût recherche avec avidité. Il fait voir que la nature ne s'est démentie chez aucune des nations dont *Frédéric* parle. Les Catalanes sont , comme

LXXII au temps de cet empereur, les plus belles femmes de l'Espagne. La noblesse Française a les mêmes graces martiales qu'on estimait alors. Des traits nobles & réguliers, de belles mains sont encore une chose commune en Angleterre. La Jeunesse a plus d'agrémens en Toscane qu'ailleurs. Les Génois ont conservé leur industrie ; les Provençaux, leur goût pour la poésie & pour le chant. C'était en Provence & en Languedoc qu'on avait adouci la langue romance. Les Provençaux furent les maîtres des Italiens. Rien n'est si connu des amateurs de ces recherches que les vers sur les Vaudois de l'année 1100.

Citation essentielle.

*Que non voli maudir , ne jura , ne mentir ,
N'occir , ne avoutrar , ne prenre de altrui ,
Ne s'avengear deli suo ennemi ,
Loz dison qu'es vaudes & los feson morir.*

CETTE citation a encore son utilité, en ce qu'elle est une preuve que tous les réformateurs ont toujours affecté des mœurs sévères.

CE jargon se maintint malheureusement tel qu'il était en Provence & en Languedoc, tandis que sous la plume

de *Pétrarque* la langue italienne atteignit à cette force & à cette grace, qui, loin de dégénérer, se perfectionna encore. L'italien prit sa forme à la fin du treizième siècle, du temps du bon roi *Robert*, grand-père de la malheureuse *Jeanne*. Déjà le *Dante*, Florentin, avait illustré la langue toscane par son poëme bizarre, mais brillant de beautés naturelles, intitulé *Comédie*, ouvrage dans lequel l'auteur s'éleva dans les détails au-dessus du mauvais goût de son siècle & de son sujet, & rempli de morceaux écrits aussi purement que s'ils étaient du temps de l'*Arioste* & du *Laf-se*. On ne doit pas s'étonner que l'auteur, l'un des principaux de la faction *Gibeline*, persécuté par *Boniface VIII* & par *Charles de Valois*, ait dans son poëme exhalé sa douleur sur les querelles de l'empire & du sacerdoce. Qu'il soit permis d'insérer ici une faible traduction d'un des passages du *Dante*, concernant ces dissensions. Ces monumens de l'esprit humain délassent de la longue attention aux malheurs qui ont troublé la terre.

Le Dante.

Jadis on vit, dans une paix profonde,
De deux soleils les flambeaux luire au monde,

H. LXXXII.

Qui, sans se nuire, éclairant les humains,
 Du vrai devoir enseignaient les chemins,
 Et nous montraient de l'aigle impériale,
 Et de l'agneau les droïts & l'intervalle.
 Ce temps n'est plus, & nos cieux ont changé.
 L'un des soleils, de vapeurs surchargé,
 En s'échappant de sa sainte carrière,
 Voulut de l'autre absorber la lumière.
 La règle alors devint confusion;
 Et l'humble agneau parut un fier lion,
 Qui, tout brillant de la pourpre usurpée,
 Voulut porter la houlette & l'épée.

Pétrarque. APRÈS *le Dante, Pétrarque*, né en 1304 dans Arezzo, patrie de *Gui Arétin*, mit dans la langue italienne plus de pureté, avec toute la douceur dont elle était susceptible. On trouve dans ces deux poètes, & sur-tout dans *Pétrarque*, un grand nombre de ces traits semblables à ces beaux ouvrages des anciens, qui ont à la fois la force de l'antiquité & la fraîcheur du moderne. S'il y a de la témérité à l'imiter, vous la pardonnerez au desir de vous faire connaître, autant que je le peux, le genre dans lequel il écrivait. Voici à-peu-près le commencement de sa belle ode à la *Fontaine de Vaucluse*, en vers croisés.

Claire fontaine, onde aimable, onde pure,
 Où la beauté qui consume mon cœur,
 Seule beauté qui soit dans la nature,
 Des feux du jour évitait la chaleur ;
 Arbre heureux dont le feuillage,
 Agité par les zéphirs,
 La couvrit de son ombrage ;
 Qui rappelles mes soupirs,
 En rappelant son image ;
 Ornemens de ces bords, & filles du matin,
 Vous dont je suis jaloux, vous moins brillante qu'elle,
 Fleurs qu'elle embellissait, quand vous touchiez son
 sein ;
 Rossignols, dont la voix est moins douce & moins
 belle,
 Air devenu plus pur ; adorable séjour
 Immortalisé par ses charmes ;
 Douce clarté des nuits que je préfère au jour :
 Lieux dangereux & chers, où de ses tendres armes
 L'Amour a blessé tous mes sens ;
 Écoutez mes derniers accens,
 Recevez mes dernières larmes.

Ces pièces qu'on appelle *Canzoni* sont
 regardées comme les chef-d'œuvres.
 Ses autres ouvrages lui firent moins
 d'honneur ; il immortalisa la *Fontaine*
de Vaucluse, *Laure* & lui-même. S'il
 n'avait point aimé, il serait beaucoup
 moins connu. Quelque imparfaite que
 soit cette imitation, elle fait entrevoir
 la distance immense qui était alors en-

tre les Italiens & toutes les autres nations. J'ai mieux aimé vous donner quelque légère idée du génie de *Pétrarque*, de cette douceur & de cette mollesse élégante qui fait son caractère, que de vous répéter ce que tant d'autres ont dit des honneurs qu'on lui offrit à Paris, de ceux qu'il reçut à Rome, de ce triomphe au capitolé en 1341, célèbre hommage que l'étonnement de son siècle payait à son génie, alors unique, mais surpassé depuis par l'*Arioste* & par le *Tasse*. Je ne passerai pas sous silence que sa famille avait été bannié de Toscane, & dépouillée de ses biens, pendant les dissensions des *Guelfes* & des *Gibelins*, & que les Florentins lui députèrent *Bocace*, pour le prier de venir honorer sa patrie de sa présence, & y jouir de la restitution de son patrimoine. La Grèce, dans ses plus beaux jours, ne montra jamais plus de goût & plus d'estime pour les talens.

Bocace.

CE *Bocace* fixa la langue Toscane; il est encore le premier modèle en prose pour l'exactitude & pour la pureté du style, ainsi que pour le naturel de la narration. La langue perfectionnée par ces deux écrivains ne reçut plus d'alté-

ration , tandis que tous les autres peuples de l'Europe , jusqu'aux Grecs mêmes , ont changé leur idiôme. CH. LXXIII

IL y eut une suite non interrompue de poètes Italiens qui ont tous passé à la postérité ; car *le Pulci* écrivit après *Pétrarque*. *Le Boyardo*, comte de *Scandiano*, succéda au *Pulci*, & l'*Arioste* les surpassa tous par la fécondité de son imagination. N'oublions pas que *Pétrarque* & *Bocace* avaient célébré cette infortunée *Jeanne de Naples*, dont l'esprit cultivé sentait tout leur mérite , & qui fut même une de leurs disciples. Elle était alors dévouée aux beaux-arts, dont les charmes faisaient oublier les temps criminels de son premier mariage. Ses mœurs changées par la culture de l'esprit devaient la défendre de la cruauté tragique qui finit ses jours.

LES beaux-arts , qui se tiennent com- Cimmabué.
me par la main , & qui , d'ordinaire , périssent & renaissent ensemble , formaient en Italie des ruines de la barbarie. *Cimmabué* , sans aucun secours , était comme un nouvel inventeur de la peinture au treizième siècle. Le *Giotto* fit des tableaux qu'on voit encore avec plaisir. Il reste sur-tout de lui cette fameuse peinture qu'on a mise en mosaï-

que, & qui représente le premier apôtre marchant sur les eaux ; on la voit au-dessus de la grande porte de *S.-Pierre* de Rome. *Brunelleschi* commença à réformer l'architecture gothique. *Guî d'Arezzo*, long-temps auparavant, avait inventé les nouvelles notes de la musique à la fin de l'onzième siècle, & rendu cet art plus facile & plus commun.

Toscaus nos ON fut redevable de toutes ces belles nouveautés aux Toscaus. Ils firent tout renaître par leur seul génie, avant que le peu de science qui était resté à Constantinople refluât en Italie avec la langue grecque, par les conquêtes des Ottomans. Florence était alors une nouvelle Athènes ; & parmi les orateurs qui vinrent de la part des villes d'Italie haranguer *Boniface VIII* sur son exaltation, on compta dix-huit Florentins. On voit par-là que ce n'est point aux fugitifs de Constantinople qu'on a dû la renaissance des arts. Ces Grecs ne purent enseigner aux Italiens que le grec.

Remarque. IL peut paraître étonnant que tant de grands génies se soient élevés dans l'Italie sans protection comme sans modèle, au milieu des dissensions & des guerres ; mais *Li crèce*, chez les Romains, avait fait son beau poëme de la nature ;

Virgile, ses bucoliques; *Cicéron*, ses livres de philosophie dans les horreurs des guerres civiles. Quand une fois une langue commence à prendre sa forme, c'est un instrument que les grands artistes trouvent tout préparé, & dont ils se servent sans s'embarrasser qui gouverne & qui trouble la terre.

Si cette lueur éclaira la seule Toscane, ce n'est pas qu'il n'y eût ailleurs quelques talens. *Saint Bernard* & *Abélard* en France, au douzième siècle, auraient pû être regardés comme de beaux-esprits; mais leur langue était un jargon barbare, & ils payèrent en latin un tribut au mauvais goût du temps. Les hymnes latines rimées des douzième & treizième siècles sont le sceau de la barbarie. Ce n'était pas ainsi qu'*Horace* Langue française, alors jargon grec. chantait les jeux séculaires. La théologie scholastique, fille bâtarde de la philosophie d'*Aristote*, mal traduite & méconnue, fit plus de tort à la raison & aux bonnes études que n'en avaient fait les Huns & les Vandales.

L'ART des *Sophocles* n'existait point; Farces saintes. on ne connût d'abord en Italie que des représentations naïves de quelques histoires de l'ancien & du nouveau Testament; & c'est de-là que la coutume de

LXXXII.

jouer les mystères passa en France. Ces spectacles étaient originaires de Constantinople. Le poëte *Saint Gregoire de Nazianze* les avait introduits pour les opposer aux ouvrages dramatiques des anciens Grecs & des anciens Romains ; & comme les chœurs des tragédies grecques étaient des hymnes religieuses , & leur théâtre une chose sacrée , *Gregoire de Nazianze* & ses successeurs firent des tragédies saintes : mais malheureusement le nouveau théâtre ne l'emporta pas sur celui d'Athènes , comme la religion chrétienne l'emporta sur celle des Gentils. Il est resté de ces pieuses farces , des théâtres ambulans , que promènent encore les bergers de la Calabre. Dans les temps de solennités , ils représentent la naissance & la mort de Jésus-Christ. La populace des nations septentrionales , adopta aussi bientôt ces usages. On a depuis traité ces sujets avec plus de dignité. Nous en voyons de nos jours des exemples dans ces petits opéra qu'on appelle *Oratorio* ; & enfin , les Français ont mis sur la scène des chef-d'œuvres tirés de l'ancien Testament.

LES confrères de la passion en France , vers le seizième siècle , firent paraître

tre Jésus-Christ sur la scène. Si la langue française avait été alors aussi majestueuse qu'elle était naïve & grossière, si parmi tant d'hommes ignorans & lourds il s'était trouvé un homme de génie, il est à croire que la mort d'un juste persécuté par des prêtres Juifs, & condamné par un préteur Romain, eût pu fournir un ouvrage sublime; mais il eût fallu un temps éclairé, & dans ce temps éclairé on n'eût pas permis ces représentations.

LES beaux-arts n'étaient pas tombés dans l'Orient. Et puisque les poésies du Persan *Sady* sont encore aujourd'hui dans la bouche des Persans, des Turcs & des Arabes, il faut bien qu'elles aient du mérite. Il était contemporain de *Pétrarque*, & il a autant de réputation que lui. Il est vrai qu'en général le bon goût n'a guères été le partage des Orientaux. Leurs ouvrages ressemblent aux titres de leurs souverains, dans lesquels il est souvent question du soleil & de la lune. L'esprit de servitude paraît naturellement ampoulé, comme celui de la liberté est nerveux, & celui de la vraie grandeur est simple. Les Orientaux n'ont point de délicatesse, parce que les femmes ne sont point admises dans la

CH. LXXXII

Beaux-arts
dans l'Asie.

fociété. Ils n'ont ni ordre ni méthode ,
 CH. LXXXII. parce que chacun s'abandonne à son
 imagination dans la solitude où ils pas-
 sent une partie de leur vie , & que l'ima-
 gination par elle-même est déréglée. Ils
 n'ont jamais connu la véritable élo-
 quence , telle que celle de *Démofthène*
 & de *Cicéron*. Qui aurait-on eu à per-
 suader en Orient ? des esclaves. Cepen-
 dant ils ont de beaux éclats de lumière ;
 ils peignent avec la parole ; & quoique
 les figures soient souvent gigantesques
 & incohérentes , on y trouve du subli-
 me. Vous aimerez peut-être à revoir ici
 ce passage de *Sady* que j'avais traduit
 en vers blancs , & qui ressemble à quel-
 ques passages des prophètes Hébreux.
 C'est une peinture de la grandeur de
 Dieu ; lieu commun à la vérité , mais
 qui vous fera connaître le génie de la
 Perse.

Traduction Il fait distinctement ce qui ne fut jamais.
 le Sady. De ce qu'on n'entend point son oreille est remplie.
 Prince , il n'a pas besoin qu'on le serve à genoux ;
 Juge , il n'a pas besoin que sa loi soit écrite :
 De l'éternel burin de sa prévision ,
 Il a tracé nos traits dans le sein de nos mères.
 De l'aurore au couchant il porte le soleil ;
 Il sème de rubis les masses des montagnes.
 Il prend deux gouttes d'eau ; de l'une il fait un homme

De l'autre il arrondit la perle au fond des mers.

L'être, au son de sa voix, fut tiré du néant.

Qu'il parle, & dans l'instant l'univers va rentrer

Dans les immensités de l'espace & du vuide ;

Qu'il parle, & l'univers repasse, en un clin-d'œil,

Des abîmes du rien dans les plaines de l'être.

CH. LXXXII.

Si les belles-lettres étaient ainsi cultivées sur les bords du Tigre & de l'Euphrate, c'est une preuve que les autres arts, qui contribuent aux agrémens de la vie, étaient très-connus. On n'a le superflu qu'après le nécessaire. Mais ce nécessaire manquait encore dans presque toute l'Europe. Que connaissait-on en Allemagne, en France, en Angleterre, en Espagne, & dans la Lombardie septentrionale ? Les coutumes barbares & féodales aussi incertaines que tumultueuses, les duels, les tournois, la théologie scholastique & les fortifications.

ON célébrait toujours dans plusieurs églises la fête de l'âne, ainsi que celle des innocens & des fous. On amenait un âne devant l'autel, & on lui chantait pour antienne, *Amen, Amen ; Afine ; eh eh eh, sire âne ; eh eh eh, sire âne.*

DU CANGE & ses continuateurs, les compilateurs les plus exacts, citent

Ch. LXXXII. un manuscrit de cinq-cents ans , qui contient l'hymne de l'âne.

*Orientis partibus
Adventavit asinus
Fulcher & fortissimus.*

Eh , sire âne ! ça , chantez ;
Belle bouche , rechignez ;
Vous aurez du foin assez.

Fête de l'âne. UNE fille représentant la mère de Dieu allant en Égypte , montée sur cet âne , & tenant un enfant entre ses bras , conduisait une longue procession ; & à la fin de la messe , au lieu de dire , *Ita missa est* , le prêtre se mettait à braire trois fois de toutes ses forces , & le peuple répondait par les mêmes cris.

CETTE superstition de sauvages venait pourtant d'Italie. Mais , quoiqu'au treizième & au quatorzième siècle , quelques Italiens commençassent à sortir des ténèbres , toute la populace y était toujours plongée. On avait imaginé à Vérone que l'âne qui porta Jésus-Christ avait marché sur la mer , & était venu jusques sur les bords de l'Adige , par le golfe de Venise ; que Jésus-Christ lui avait assigné un pré pour sa pâture , qu'il y avait vécu long-temps , qu'il y

était mort. On enferma ses os dans un âne artificiel , qui fut déposé dans l'église de Notre-Dame des Orgues , sous la garde de quatre chanoines ; ces reliques furent portées en procession trois fois l'année , avec la plus grande solennité.

CE fut cet âne de Vérone qui fit la fortune de Notre-Dame de Lorette. Le pape *Boniface VIII*, voyant que la procession de l'âne attirait beaucoup d'étrangers , crut que la maison de la vierge *Marie* en attirerait davantage , & ne se trompa pas ; il autorisa cette fable , de son autorité apostolique. Si les peuples croyaient qu'un âne avait marché sur la mer , de Jérusalem jusqu'à Vérone, ils pouvaient bien croire que la maison de *Marie* avait été transportée de Nazareth à Loretto. La petite maison fut bientôt enfermée dans une église superbe ; les voyages des pèlerins , & les présens des princes , rendirent ce temple aussi riche que celui d'Éphèse. Les Italiens s'enrichissaient , du moins , de l'aveuglement des autres peuples ; mais ailleurs on embrassait la superstition pour elle-même , & seulement en s'abandonnant à l'instinct grossier , & à l'esprit du temps. Vous avez observé

CH. LXXXII. plus d'une fois que ce fanatisme auquel les hommes ont tant de penchant , a toujours servi non - seulement à les rendre plus abrutis , mais plus méchans. La religion pure adoucit les mœurs , en éclairant l'esprit ; & la superstition , en l'aveuglant , inspire toutes les fureurs.

Il y avait en Normandie , qu'on appelle le pays de Sapience , un abbé des conards , qu'on promenait dans plusieurs villes sur un char à quatre chevaux , la mitre en tête , la crosse à la main , donnant des bénédictions & des mandemens.

UN roi des ribauds était établi à la cour par lettres-patentes. C'était dans son origine un chef , un juge d'une petite garde du palais , & ce fut ensuite un fou de cour , qui prenait un droit sur les filoux & sur les filles publiques. Point de ville qui n'eût des confréries d'artisans , de bourgeois , de femmes ; les plus extravagantes cérémonies y étaient érigées en mystères sacrés ; & c'est de-là que vient la société des francs-maçons , échappée au temps qui a détruit toutes les autres.

Flagellans. LA plus méprisable de toutes ces confréries fut celle des flagellans , &

ce fut la plus étendue. Elle avait commencé d'abord par l'insolence de quelques prêtres qui s'avisèrent d'abuser de la faiblesse des pénitens publics, jusqu'à les fustiger. On voit encore un reste de cet usage dans les baguettes dont sont armés les pénitenciers à Rome ; ensuite les moines se fustigèrent, s'imaginant que rien n'était plus agréable à Dieu que le dos cicatrisé d'un moine. *Pierre Damien*, dans l'onzième siècle, excita les séculiers même à se fouetter tout nus. On vit, en 1260, plusieurs confréries de pèlerins courir toute l'Italie, armés de fouets. Ils parcoururent ensuite une partie de l'Europe. Cette association fit même une secte qu'il fallut enfin dissiper.

TANDIS que des troupes de gueux couraient le monde en se fustigeant, des fous marchaient dans presque toutes les villes à la tête des processions, avec une robe pelissée, des grelots, une marote ; & la mode s'en est encore conservée dans les villes des Pays-bas, & en Allemagne. Nos nations septentrionales avaient pour toute littérature en langage vulgaire les farces nommées *moralités*, suivies de celles de la *mère fote* & du *prince des fots*.

EN. LXXXII.
Révélations,
sortilèges.

ON n'entendait parler que de révélations, de possessions, de maléfices. On ose accuser la femme de *Philippe III* d'adultère, & le roi envoie consulter une béguine pour savoir si sa femme est innocente ou coupable. Les enfans de *Philippe le bel* font entre eux une association par écrit, & se promettent un mutuel secours contre ceux qui voudront les faire périr par la magie. On brûle par arrêt du parlement une sorcière qui a fabriqué avec le diable un acte en faveur de *Robert d'Artois*. La maladie de *Charles VI* est attribuée à un sortilège, & on fait venir un magicien pour le guérir. La princesse de *Glocester* en Angleterre est condamnée à faire amende honorable devant l'église de *S.-Paul*, ainsi qu'on l'a déjà remarqué; & une baronne du royaume, sa prétendue complice, est brûlée vive comme sorcière.

Si ces horreurs enfantées par la crédulité tombaient sur les premières personnes des royaumes de l'Europe, on voit assez à quoi étaient exposés les simples citoyens. C'était encore là le moindre des malheurs.

Barbarie &
misères.

L'ALLEMAGNE, la France, l'Espagne, tout ce qui n'était pas en Italie grande ville commerçante, était absolument sans

sans police. Les bourgades murées de la Germanie & de la France furent fac- CH. LXXXII.
cagées dans les guerres civiles. L'Empire
Grec fut inondé par les Turcs. L'Espa-
gne était encore partagée entre les Chré-
tiens & les Mahométans Arabes ; &
chaque parti était déchiré souvent par
des guerres intestines. Enfin , du temps
de *Philippe de Valois* , d'*Édouard III* ,
de *Louis de Bavière* , de *Clément VI* ,
une peste générale enlève ce qui avait
échappé au glaive & à la misère.

IMMÉDIATEMENT avant ces temps du
quatorzième siècle , on a vu les croisa-
des dépeupler & appauvrir notre Eu-
rope. Remontez depuis ces croisades
aux temps qui s'écoulèrent après la mort
de *Charlemagne* ; ils ne sont pas moins
malheureux , & sont encore plus gros-
siers. La comparaison de ces siècles avec
le nôtre (quelques perversités & quel-
ques malheurs que nous puissions es-
suyer) doit nous faire sentir notre bon-
heur , malgré ce penchant presque invin-
cible que nous avons à louer le passé
aux dépens du présent.

IL ne faut pas croire que tout ait été Grands-ho-
mes qui
pour ut
ger leur
cle.
sauvage : il y eut de grandes vertus dans
tous les États , sur le trône & dans les
cloîtres , parmi les chevaliers , parmi

CH. LXXXII. les ecclésiastiques ; mais ni un *S. Louis* , ni un *S. Ferdinand* ne purent guérir les plaies du genre-humain. La longue querelle des empereurs & des papes , la lutte opiniâtre de la liberté de Rome contre les *Césars* de l'Allemagne , & contre les pontifes Romains , les schismes fréquens , & enfin le grand schisme d'Occident , ne permirent pas à des papes élus dans le trouble d'exercer des vertus que des temps paisibles leur auraient inspirées. La corruption des mœurs pouvait-elle ne se pas étendre jusqu'à eux ? Tout homme est formé par son siècle ; bien peu s'élèvent au-dessus des mœurs du temps. Les attentats dans lesquels plusieurs papes furent entraînés , leurs scandales autorisés par un exemple général , ne peuvent pas être ensevelis dans l'oubli. A quoi sert la peinture de leurs vices & de leurs désastres ? A faire voir combien Rome est heureuse depuis que la décence & la tranquillité y règnent. Quel plus grand fruit pouvons-nous retirer de toutes les vicissitudes de ces *Essais sur les mœurs* , que de nous convaincre que toute nation a toujours été malheureuse , jusqu'à ce que les loix & le pouvoir législatif aient été établis sans contradiction ?

DE même que quelques monarques, quelques pontifes, dignes d'un meilleur temps, ne purent arrêter tant de défordres, quelques bons esprits nés dans les ténèbres des nations septentrionales ne purent y attirer les sciences & les arts.

LE roi de France *Charles V*, qui rassembla environ neuf-cents volumes, cent ans avant que la bibliothèque du Vatican fût fondée par *Nicolas V*, encouragea en vain les talens. Le terrain n'était pas préparé pour porter de ces fruits étrangers. On a recueilli quelques malheureuses compositions de ce temps. C'est faire un amas de cailloux tirés d'antiques masures, quand on est entouré de palais. Il fut obligé de faire venir de Pise un astrologue; & *Catherine*, fille de cet astrologue, qui écrivit en français, prétend que *Charles* disait: *Tant que doctrine sera honorée en ce royaume, il continuera à prospérer.* Mais la doctrine fut inconnue, le goût encore plus. Un malheureux pays, dépourvu de loix fixes, agité par des guerres civiles, sans commerce, sans police, sans coutumes écrites, & gouverné par mille coutumes différentes; un pays dont la moitié s'appellait la langue d'*Oui* ou d'*Oil*, & l'autre la langue

CH. LXXXII

Charles V, l' sage, digne d'un meilleur temps.

CH. LXXXII. d'Oc , pouvait-il n'être pas barbare ? La noblesse Française eut seulement l'avantage d'un extérieur plus brillant que les autres nations.

Modes françaises.

QUAND *Charles de Valois* , frère de *Philippe le bel* , avait passé en Italie , les Lombards , les Toscans mêmes prirent les modes des Français. Ces modes étaient extravagantes ; c'était un corps qu'on laçait pas derrière , comme aujourd'hui ceux des filles ; c'étaient de grandes manches pendantes , un capuchon dont la pointe traînait à terre. Les chevaliers Français donnaient pourtant de la grace à cette mascarade , & justifiaient ce qu'avait dit *Frédéric II. Plaz me el Cavalier Francès*. Il eût mieux valu connaître alors la discipline militaire ; la France n'eût pas été la proie de l'étranger sous *Philippe de Valois* , *Jean* & *Charles VI*. Mais comment était-elle plus familière aux Anglais ? C'est peut-être que , combattant loin de leur patrie , ils sentaient plus le besoin de cette discipline ; ou plutôt , parce que la nation a un courage plus tranquille & plus réfléchi.



CHAPITRE LXXXIII.

*Affranchissemens, privilèges des villes,
États généraux.*

DE l'anarchie générale de l'Europe, de tant de défastres même, naquit le bien inestimable de la liberté, qui a fait fleurir peu-à-peu les villes impériales, & tant d'autres cités.

Vous avez déjà observé que, dans les commencemens de l'anarchie féodale, presque toutes les villes étaient peuplées plutôt de serfs que de citoyens, comme on le voit encore en Pologne, où il n'y a que trois ou quatre villes qui puissent posséder des terres, & où les habitans appartiennent à leur seigneur, qui a sur eux droit de vie & de mort. Il en fut de même en Allemagne & en France. Les empereurs commencèrent par affranchir plusieurs villes; & dès le treizième siècle elles s'unirent pour leur défense commune contre les seigneurs de châteaux qui subsistaient de brigandage.

LOUIS le gros, en France, suivit cet

CH.
LXXXIII.

• Servitude
abolie en
quelques
pays.

exemple dans ses domaines , pour affaiblir les seigneurs qui lui faisaient la guerre. Les seigneurs eux-mêmes vendirent à leurs petites villes la liberté , pour avoir de quoi soutenir en Palestine l'honneur de la chevalerie.

ENFIN , en 1167 , le pape *Alexandre III* déclare , au nom d'un concile , *que tous les Chrétiens devaient être exempts de la servitude*. Cette loi seule doit rendre sa mémoire chère à tous les peuples ; ainsi que ses efforts pour soutenir la liberté de l'Italie doivent rendre son nom précieux aux Italiens.

C'EST en vertu de cette loi que , longtemps après , le roi *Louis Hutin* , dans ses chartes , déclara que tous les serfs qui restaient encore en France , devaient être affranchis , *parce que c'est , dit-il , le royaume des Francs*. Il faisait , à la vérité , payer cette liberté : mais pouvait-on l'acheter trop cher ?

CEPENDANT les hommes ne rentrèrent que par degrés , & très-difficilement dans leur droit naturel. *Louis Hutin* ne put forcer les seigneurs ses vassaux à faire pour les sujets de leurs domaines ce qu'il faisait pour les siens. Les cultivateurs , les bourgeois mêmes restèrent encore long-tems hommes de *poest* ,

hommes de puissance , attachés à la glèbe , ainsi qu'ils le sont encore en plusieurs provinces d'Allemagne. Ce ne fut guère en France que du temps de *Charles VII* , que la servitude fut entièrement abolie par l'affaiblissement des seigneurs. Les Anglais mêmes y contribuèrent beaucoup , en apportant avec eux la liberté qui fait leur caractère.

CH.
LXXXIII.

AVANT *Louis Hutin* même , les rois annoblirent quelques citoyens. *Philippe le hardi* , fils de *Saint Louis* , annoblit *Raoul* , qu'on appelait *Raoul l'orfèvre* , non que ce fût un ouvrier , son annoblissement eût été ridicule : c'était celui qui gardait l'argent du roi. On appelait *orfèvres* ces dépositaires , ainsi qu'on les nomme encore à Londres , où l'on a retenu beaucoup de coutumes de l'ancienne France : & *Saint Louis* annoblit sans doute son chirurgien *la Brosse* , puisqu'il le fit son chambellan.

Annoblisse-
mens.

Les communautés des villes avaient commencé , en France , sous *Philippe le bel* en 1301 , à être admises dans les États généraux , qui furent alors substitués aux anciens parlemens de la nation , composés auparavant des seigneurs & des prélats. Le Tiers-Etat y

CH.
LXXXIII.
Tiers-État
appelé aux
parlemens du
royaume.

forma son avis sous le nom de requête ; cette requête fut présentée à genoux. L'usage a toujours subsisté, que les députés du Tiers-État parlaient aux rois un genou en terre, ainsi que les gens du parquet dans les lits de justice. Ces premiers États généraux furent tenus pour s'opposer aux prétentions du pape *Boniface VIII*. Il faut avouer qu'il était triste pour l'Humanité qu'il n'y eût que deux Ordres dans l'État ; l'un composé des seigneurs des fiefs, qui ne faisaient pas la cinq-millième partie de la nation ; l'autre du clergé, bien moins nombreux encore, & qui par son institution sacrée est destiné à un ministère supérieur, étranger aux affaires temporelles. Le corps de la nation avait donc été compté pour rien jusques là. C'était une des véritables raisons qui avaient fait languir le royaume de France en étouffant toute industrie. Si en Hollande & en Angleterre le corps de l'État n'était formé que de barons séculiers & ecclésiastiques, ces peuples n'auraient pas, dans la guerre de 1701 tenu la balance de l'Europe. Dans les républiques, à Venise, à Gènes, le peuple n'eut jamais de part au gouvernement, mais il ne fut jamais esclave. Les cita-

ains d'Italie étaient fort différens des bourgeois des pays du Nord ; les bourgeois en France , en Allemagne , étaient bourgeois d'un seigneur , d'un évêque ou du roi ; ils appartenaient à un homme ; les citadins n'appartenaient qu'à la république.

CH.
LXXXIII.

PHILIPPE le bel, à qui on reproche son peu de fidélité sur l'article des monnoies , sa persécution contre les templiers , & une animosité peut-être trop acharnée contre *Boniface VIII* & contre sa mémoire , fit donc beaucoup de bien à la nation , en appelant le Tiers-État aux assemblées générales de la France.

LA chambre des communes en Angleterre commençait à se former dans ces temps-là , & prit un grand crédit dès l'an 1300. Ainsi le cahos du gouvernement commençait à se débrouiller presque par-tout , par les malheurs mêmes que le gouvernement féodal , trop anarchique , avait par-tout occasionnés. Mais les peuples , en reprenant tant de liberté & tant de droits , ne purent de long-temps sortir de la barbarie , où l'abrutissement , qui naît d'une longue servitude , les avait réduits. Ils acquirent la liberté ; ils furent comptés pour

Les commu-
nes en Angl-
terre.

CH.
LXXXIII.

des hommes , mais ils n'en furent ni plus polis , ni plus industrieux. Les guerres cruelles d'*Édouard III* , & de *Henri V* , plongèrent le peuple, en France, dans un état pire que l'esclavage, & il ne respira que dans les dernières années de *Charles VII*. Il ne fut pas moins malheureux en Angleterre après le règne de *Henri V*. Son sort fut moins à plaindre en Allemagne du temps de *Vencestas* & de *Sigismond* , parce que les villes impériales étaient déjà puissantes.



CHAPITRE LXXXIV.

Tailles & monnoies.

LE Tiers-État ne servit, en 1345, aux États tenus par *Philippe de Valois*, qu'à donner son consentement au premier impôt des aides & des gabelles ; mais il est certain que, si les États avaient été assemblés plus souvent en France, ils eussent acquis plus d'autorité : car, sous le gouvernement de ce même *Philippe de Valois*, devenu odieux par la fausse monnoie, & décrédité par ses malheurs, les États de 1355, dont nous avons déjà parlé, nommèrent eux-mêmes des commissaires des trois Ordres pour recueillir l'argent qu'on accordait au roi. Ceux qui donnent ce qu'ils veulent, & comme ils veulent, partagent l'autorité souveraine. Voilà pourquoi les rois n'ont convoqué de ces assemblées que quand ils n'ont pu s'en dispenser. Ainsi le peu d'habitude que la nation a eue d'examiner ses besoins, ses ressources & ses forces, a

 CH.
LXXXIV.

 France sans
loix.

CH.
LXXXIV.

toujours laissé les États généraux destitués de cet esprit de suite, & de cette connaissance de leurs affaires qu'ont les compagnies réglées. Convoqués de loin à loin, ils se demandaient les loix & les usages, au lieu d'en faire; ils étaient étonnés & incertains. Les parlemens d'Angleterre se sont donné plus de prérogatives : ils se sont établis & maintenus dans le droit d'être un corps nécessaire représentant la nation. C'est-là qu'on connaît sur-tout la différence des deux peuples. Tous deux partis des mêmes principes, leur gouvernement est devenu entièrement différent : il était alors tout semblable. Les États d'Aragon, ceux de Hongrie, les diètes d'Allemagne, avaient encore de plus grands privilèges.

subsidés nom-
ment ac-
cords.

LES États généraux de France, ou plutôt de la partie de la France qui combattait pour son roi *Charles VII* contre l'usurpateur *Henri V*, accorda généreusement à son maître une taille générale en 1426, dans le fort de la guerre, dans la disette, dans le tems même où l'on craignait de laisser les terres sans culture. (Ce sont les propres mots prononcés dans la harangue du Tiers-État.)

Cet impôt, depuis ce temps, fut perpétuel. Les rois auparavant vivaient de leurs domaines; mais il ne restait presque plus de domaines à *Charles VII*; &, sans les braves guerriers qui se sacrifièrent pour lui & pour la patrie, sans le connétable de *Richemont* qui le maitrisait, mais qui le servait à ses dépens, il était perdu.

CH.
LXXXIV.

BIENTÔT après, les cultivateurs qui avaient payé auparavant des tailles à leurs Seigneurs dont ils avaient été serfs, payèrent ce tribut au roi seul dont ils furent sujets. Ce n'est pas que les rois n'eussent aussi levé des tailles, même avant *saint Louis*, dans les terres du patrimoine royal. On connaît la taille de pain & vin payée d'abord en nature, & ensuite en argent. Ce mot de *taille* venait de l'usage des collecteurs, de marquer sur une petite taille de bois ce que les contribuables avaient donné: rien n'était plus rare que d'écrire chez le commun peuple. Les coutumes mêmes des villes n'étaient point écrites; & ce fut ce même *Charles VII* qui ordonna qu'on les rédigeât en 1454, lorsqu'il eut remis dans le royaume la police & la tranquillité, dont il avait été privé

Tailles anciennes.

CH.
LXXXIV.

depuis si long-tems, & lorsqu'une si longue suite d'infortunes eut fait naître une nouvelle forme de gouvernement.

Je considère donc ici en général le sort des hommes plutôt que les révolutions du trône. C'est au genre-humain qu'il eût fallu faire attention dans l'histoire. C'est-là que chaque écrivain eût dû dire, *homo sum* ; mais la plupart des historiens ont décrit des batailles.

CE qui troublait encore en Europe l'ordre public, la tranquillité, la fortune des familles, c'était l'affaiblissement des monnoies. Chaque seigneur en faisait frapper, & altérait le titre & le poids, se faisant lui-même un préjudice durable pour un bien passager. Les rois avaient été obligés, par la nécessité des temps, de donner ce funeste exemple. J'ai déjà remarqué que l'or d'une partie de l'Europe, & sur-tout de la France, avait été englouti en Asie & en Afrique par les infortunes des croisades. Il fallut donc, dans les besoins toujours renaissans, augmenter la valeur numéraire des monnoies. La livre, dans le temps du roi *Charles V*, après qu'il eut conquis son royaume, valait sept livres numéraires. Sous *Charlemagne*, elle

avait été réellement le poids d'une livre de douze onces. La livre de *Charles V* ne fut donc en effet que la septième partie de l'ancienne livre. Donc une famille qui aurait eu pour vivre une ancienne redevance, une inféodation, un droit payable en argent, était devenue sept fois plus pauvre.

CH.
LXXXIV.

Qu'ON juge, par un exemple plus frappant encore, du peu d'argent qui roulait dans un royaume tel que la France. Ce même *Charles V* déclara que les fils de France auraient un appanage de douze mille livres de rente. Ces douze mille livres n'en valent aujourd'hui que cent vingt-quatre mille. Quelle petite ressource pour le fils d'un roi ! Les espèces n'étaient pas moins rares en Allemagne, en Espagne, en Angleterre.

Peu d'argent
comptant.

LE roi *Édouard III* fut le premier qui fit frapper des espèces d'or. Qu'on songe que les Romains n'en eurent que six cent cinquante ans après la fondation de Rome.

— Première
monnaie d'o
au coin de
rois d'Angle
terre.

HENRI V n'avait que cinquante-six mille livres sterling, environ douze cent vingt mille livres de notre monnaie d'aujourd'hui, pour tout revenu.

CH.
LXXXIV.

C'est avec ce faible secours qu'il voulut conquérir la France. Aussi, après la victoire d'Azincourt, il était obligé d'aller emprunter de l'argent dans Londres, & de mettre tout en gage, pour recommencer la guerre. Et enfin les conquêtes se faisaient avec le fer plus qu'avec l'or.

ON ne connaissait alors en Suède que la monnaie de fer & de cuivre. Il n'y avait d'argent en Danemarck que celui qui avait passé dans ce pays par le commerce de Lubeck en très-petite quantité.

DANS cette disette générale d'argent qu'on éprouvait en France après les croisades, le roi *Philippe le bel* avait non-seulement haussé le prix fictif & idéal des espèces; il en fit fabriquer de bas aloi, il y fit mêler trop d'alliage: en un mot, c'était de la fausse monnaie; & les séditions qu'excita cette manœuvre, ne rendirent pas la nation plus heureuse. *Philippe de Valois* avait encore été plus loin que *Philippe le bel*; il faisait jurer sur les évangiles aux officiers des monnoies de garder le secret. Il leur enjoit dans son ordonnance de tromper les marchands, *de façon*, dit-il,

qu'ils ne s'apperçoivent pas qu'il y ait mutation de poids. Mais comment pouvait-il se flatter que cette infidélité ne serait point découverte ? Et quel temps que celui où l'on était forcé d'avoir recours à de tels artifices ! quel temps où presque tous les seigneurs de fiefs depuis *saint Louis* faisaient ce qu'on reproche à *Philippe le bel* & à *Philippe de Valois* ! Ces seigneurs vendirent en France au souverain leur droit de battre monnaie : ils l'ont tous conservé en Allemagne ; & il en a résulté quelquefois de grands abus , mais non de si universels ni de si funestes.

 CH.
LXXXIV.


CHAPITRE LXXXV.

*Du parlement de Paris jusqu'à**CHARLES VII.*

SI *Philippe le bel*, qui fit tant de mal en altérant la bonne monnoie de *saint Louis*, fit beaucoup de bien, en appelant aux assemblées de la nation les citoyens, qui sont en effet le corps de la nation, il n'en fit pas moins en instituant, sous le nom de parlement, une cour souveraine de judicature, sédentaire à Paris.

Ce qu'on a écrit sur l'origine & sur la nature du parlement de Paris, ne donne que des lumières confuses, parce que tout passage des anciens usages aux nouveaux échappe à la vue. L'un veut que les chambres des enquêtes & des requêtes représentent précisément les anciens conquérans de la Gaule; l'autre prétend que le parlement n'a d'autre droit de rendre justice, que parce que les anciens pairs étaient les juges de la nation, & que le parlement est appelé *la cour des pairs*.

Un peu d'attention rectifiera ces idées. CH. LXXXV
 Il se fit un grand changement en France, sous *Philippe le bel*, au commencement du quatorzième siècle; c'est que le grand gouvernement féodal & aristocratique était miné peu-à-peu dans les domaines du roi de France; c'est que *Philippe le bel* érigea presque en même temps ce qu'on appela les parlemens de Paris, de Toulouse, de Normandie, & les grands-jours de Troyes, pour rendre la justice; c'est que le parlement de Paris était le plus considérable par son grand district, que *Philippe le bel* le rendit sédentaire à Paris, & que *Philippe le long* le rendit perpétuel. Il était le dépositaire & l'interprète des loix anciennes & nouvelles, le gardien des droits de la couronne & l'oracle de la nation. Mais il ne représentait nullement la nation. Pour la représenter, il faut, ou être nommé par elle, ou en avoir le droit inhérent en sa personne. Les officiers de ce parlement (excepté les pairs) étaient nommés par le roi, payés par le roi, amovibles par le roi.

Le conseil étroit du roi, les États généraux, le parlement, étaient trois choses très-différentes. Les États généraux Ce qu'était
parlement à
Paris.

CH. LXXXV.

raux étaient véritablement l'ancien parlement de toute la nation, auxquels on ajouta les députés des communes. L'étrait conseil du roi était composé des grands officiers qu'il voulait y admettre, & sur-tout des pairs du royaume, qui étaient tous princes du sang; & la cour de justice nommée *parlement*, devenue sédentaire à Paris, était d'abord composée d'évêques & de chevaliers, assistés de légistes, soit tonsurés, soit laïques, instruits des procédures.

Pairs.

Il fallait bien que les pairs eussent droit de séance dans cette cour, puisqu'ils étaient originairement les juges de la nation. Mais quand les pairs n'auraient pas eu droit de séance, elle n'en eût pas moins été une cour suprême de judicature, comme la chambre impériale d'Allemagne est une cour suprême, quoique les électeurs, ni les autres princes de l'Empire n'y aient jamais assisté; & comme le conseil de Castille est encore une juridiction suprême, quoique les Grands d'Espagne n'aient pas le privilège d'y avoir séance.

différence
parle-
ment, cour
de justice, &
du parlement de
Paris.

Ce parlement n'était pas tel que les anciennes assemblées des champs de Mars & de Mai dont il retenait le nom. Les pairs eurent le droit, à la vérité, d'y

assister ; mais ces pairs n'étaient pas, comme ils le sont encore en Angleterre, les seuls nobles du royaume : c'étaient des princes relevans de la couronne ; &, quand on en créait de nouveaux , on n'osait les prendre que parmi les princes. La Champagne ayant cessé d'être une pairie , parce que *Philippe le bel* l'avait acquise par son mariage , il érigea en pairie la Bretagne & l'Artois. Les souverains de ces États ne venaient pas sans doute juger des causes au parlement de Paris , mais plusieurs évêques y venaient.

CH. LXXXV

CE nouveau parlement s'assemblait d'abord quatre fois l'an. On changeait souvent les membres de cette cour de justice , & le roi les payait de son trésor pour chacune de leurs séances.

ON appela ces parlemens , *cours souveraines* ; le président s'appelait le souverain du corps ; ce qui ne voulait dire que le chef : témoin ces mots exprès de l'ordonnance de *Philippe le bel* : *Que nul maître ne s'absente de la chambre sans le congé de son souverain*. Je dois encore remarquer qu'il n'était pas permis d'abord de plaider par procureur ; il fallait venir *ester à droit* soi-même , à moins d'une dispense expresse du roi.

Pourquoi
cour souve-
raine.

CH. LXXXV.
Évêques ex-
clus de cette
cour.

Si les prélats avaient conservé leur droit d'assister aux séances de cette compagnie toujours subsistante, elle eût pu devenir à la longue une assemblée d'États généraux perpétuelle. Les évêques en furent exclus sous *Philippe le long* en 1320. Ils avaient d'abord présidé au parlement, & précédé le chancelier. Le premier laïque, qui présida dans cette compagnie par ordre du roi en 1320, fut un haut baron, comte de Boulogne, possédant les droits régaliens, en un mot un prince. Tous les hommes de loi ne prirent que le titre de conseiller, jusques vers l'an 1350. Ensuite les juriconsultes, étant devenus présidens, ils portèrent le manteau de cérémonie des chevaliers. Ils eurent les privilèges de la noblesse; on les appela souvent *chevaliers ès loix*. Mais les nobles de nom & d'armes affectèrent toujours de mépriser cette noblesse paisible. Les descendans des hommes de loi ne sont point encore reçus dans les chapitres d'Allemagne. C'est un reste de l'ancienne barbarie, d'attacher de l'avilissement à la plus belle fonction de l'Humanité, celle de rendre la justice.

Roture en
parlement.

ON objecte que ce n'est pas la fonction de rendre la justice qui les avilif-

fait, puisque les pairs & les rois la rendaient ; mais que des hommes nés dans CH. LXXXV
une condition servile, introduits d'abord au parlement de Paris pour instruire les procès, & non pour donner leurs voix, & ayant prétendu depuis les droits de la noblesse, à qui seule il appartenait de juger la nation, ne devaient pas partager avec cette noblesse des honneurs incommunicables. Le célèbre *Fénelon*, archevêque de Cambrai, dans une lettre à notre académie française, nous écrit que, pour être digne de faire l'histoire de France, il faut être versé dans nos anciens usages ; qu'il faut savoir, par exemple, que les conseillers du Parlement furent originairement des serfs qui avaient étudié nos loix, & qui conseillaient les nobles dans la cour du parlement. Cela peut être vrai de quelques-uns élevés à cet honneur par le mérite ; mais il est plus vrai encore que la plupart n'étaient point serfs ; qu'ils étaient fils de bons bourgeois dès long-temps affranchis, vivant librement sous la protection des rois, dont ils étaient bourgeois. Cet Ordre de citoyens, en tout temps & en tout pays, a plus de facilités pour s'instruire que les hommes nés dans l'esclavage,

CH. LXXXV. CE tribunal était , comme vous savez , ce qu'est en Angleterre la cour Parlement de appelée *le banc du roi*. Les rois Anglais , vassaux de ceux de France , imitèrent en tout les usages de leurs suzerains. Il y avait un procureur du roi au parlement de Paris ; il y en eut un au banc du roi d'Angleterre : le chancelier de France peut présider aux parlemens Français ; le chancelier d'Angleterre , au banc de Londres. Le roi & les pairs Anglais peuvent casser les jugemens du banc , comme le roi de France casse les arrêts du parlement en son conseil d'État , & comme il les casserait avec les pairs , les hauts-barons & la noblesse dans les États généraux , qui sont le parlement de la nation. La cour du banc ne peut faire de loix , de même que le parlement de Paris n'en peut faire. Ce même mot de *banc* , prouve la ressemblance parfaite ; le banc des présidens a retenu son nom chez nous , & nous l'appelons encore aujourd'hui *le grand banc*.

LA forme du gouvernement Anglais n'a point changé comme la nôtre ; nous l'avons déjà remarqué. Les États généraux Anglais ont subsisté toujours. Ils ont partagé la législation ; les nôtres rarement

rement convoqués , sont hors d'usage. CH. LXXXV
 Les cours de justice appelées parmi nous *parlemens* , étant devenues perpétuelles , & s'étant enfin considérablement accrûes , ont acquis insensiblement , tantôt par la concession des rois , tantôt par l'usage , tantôt même par le malheur des temps , des droits qu'ils n'avaient ni sous *Philippe le bel* , ni sous ses fils , ni sous *Louis XI*.

Le plus grand lustre du parlement de Paris vint de la coutume que les rois de France introduisirent , de faire enregistrer leurs traités & leurs édits à cette chambre sédentaire , afin que le dépôt en fût plus authentique. D'ailleurs , cette chambre n'entrait dans aucune affaire , ni dans celle des finances. Tout ce qui regardait les revenus du roi & les impôts , était incontestablement du ressort de la chambre des comptes. Les premières remontrances du parlement sur les finances , sont du temps de *François I*. Lustre du parlement.

Tout change chez les Français , beaucoup plus que chez les autres peuples. Il y avait une ancienne coutume , par laquelle on n'exécutait aucun arrêt portant peine afflictive , que cet arrêt ne fût signé du souverain. Il en est encore

LXXXV. ainsi en Angleterre , comme en beaucoup d'autres États ; rien n'est plus humain & plus juste. Le fanatisme , l'esprit de parti , l'ignorance , ont fait condamner à mort plusieurs citoyens innocens. Ces citoyens appartiennent au roi , c'est-à-dire , à l'État ; on ôte un homme à la patrie , on flétrit sa famille , sans que celui qui représente la patrie le sache. Combien d'innocens accusés d'hérésie , de sorcellerie & de mille crimes imaginaires , auraient dû la vie à un roi éclairé !

LOIN que *Charles VI* fût éclairé , il était dans cet état déplorable qui rend un homme le jouet des hommes.

Charles VII
damné au
lement de
is.

CE fut dans ce parlement perpétuel établi à Paris au palais de *Saint-Louis* , que *Charles VI* tint , le 23 décembre 1420 , ce fameux lit de justice , en présence du roi d'Angleterre *Henri V* ; ce fut-là qu'il nomma son très-ami fils *Henri* , héritier , régent du royaume. Ce fut-là que le propre fils du roi ne fut que *Charles* soi-disant dauphin , & que tous les complices du meurtre de *Jean-sans-peur* , duc de Bourgogne , furent déclarés criminels de lèse-majesté , & privés de toute succession. Ce qui était en effet condamner le dauphin sans le nommer,

Il y a bien plus; on assure que les registres du parlement, sous l'année 1420, portent que précédemment le dauphin (depuis *Charles VII*) avait été ajourné trois fois à son de trompe au mois de janvier, & condamné par contumace au bannissement perpétuel; de quoi, ajoute ce registre, appela à Dieu & à son épée. Si le registre est véritable, il se passa donc près d'une année entre la condamnation & le lit de justice, qui ne confirma que trop ce funeste arrêt. Il n'est point étonnant qu'il ait été porté. *Philippe*, duc de Bourgogne, fils du duc assassiné, était tout-puissant dans Paris; la mère du dauphin était devenue pour son fils une marâtre implacable; le roi privé de sa raison, était entre des mains étrangères; & enfin le dauphin avait puni un crime par un crime encore plus horrible, puisqu'il avait fait assassiner à ses yeux son parent *Jean de Bourgogne*, attiré dans le piège sur la foi des sermens. Il faut encore considérer quel était l'esprit du temps. Ce même *Henri V*, roi d'Angleterre & régent de France, avait été mis en prison à Londres étant prince de Galles, sur le simple ordre d'un juge ordinaire auquel il

avait donné un soufflet, lorsque ce juge
CH. LXXXV. était sur son tribunal.

ON vit dans le même siècle un exemple atroce de la justice poussée jusqu'à l'horreur. Un ban de Croatie ose juger à mort & faire nayer la régente de Hongrie *Elizabeth*, coupable du meurtre du roi *Charles de Durazzo*.

On n'osa procéder contre le duc de Bourgogne puissant, & on procède contre le dauphin persécuté.

LE jugement du parlement contre le dauphin, était d'une autre espèce : il n'était que l'organe d'une force supérieure. On n'avait point procédé contre *Jean*, duc de Bourgogne, quand il assassina le duc d'Orléans, & on procéda contre le dauphin pour venger le meurtre d'un meurtrier.

Toutes les charges doubles en France sous Charles VII.

ON doit se souvenir, en lisant la déplorable histoire de ces temps-là, qu'après le fameux traité de Troyes qui donna la France au roi *Henri V* d'Angleterre, il y eut deux parlemens à la fois, comme on en vit deux du temps de la ligue, près de trois-cents ans après; mais tout était double dans la subversion qui arriva sous *Charles VI*. Il y avait deux rois, deux reines, deux parlemens, deux universités de Paris; & chaque parti avait ses maréchaux & ses grands-officiers.

Usages dans les jugemens des pairs.

J'OBSERVE encore que dans ces siècles

cles , quand il fallait faire le procès à un pair du royaume , le roi était obligé de présider au jugement. *Charles VII*, la dernière année de sa vie , fut lui-même , selon cette coutume , à la tête des juges , qui condamnèrent le duc d'Alençon ; coutume qui parut depuis indigne de la justice & de la majesté royale , puisque la présence du souverain semblaient gêner les suffrages , & que , dans une affaire criminelle , cette même présence , qui ne doit annoncer que des grâces , pouvait commander les rigueurs.

CH. LXXV

ENFIN , je remarque que , pour juger un pair , il était essentiel d'assembler des pairs. Ils étaient ses juges naturels. *Charles VII* y ajouta des grands-officiers de la couronne dans l'affaire du duc d'Alençon : il fit plus ; il admit dans cette assemblée des trésoriers de France , avec les députés laïques du parlement. Ainsi tout change. L'histoire des usages , des loix , des privilèges , n'est en beaucoup d'endroits , & sur-tout en France , qu'un tableau mouvant.

C'EST donc une idée bien vaine , un travail bien ingrat , de vouloir tout rap-peler aux usages antiques , & de vouloir fixer cette roue que le temps fait tourner

H. LXXXV.

d'un mouvement irrésistible. A quelle époque faudrait-il avoir recours ? Est-ce à celle où le mot de *parlement* signifiait une assemblée de capitaines Francs, qui venaient en plein champ régler au premier de mars le partage des dépouilles ? Est-ce à celle où tous les évêques avaient droit de séance dans une cour de judicature , nommée aussi *parlement* ? Est-ce au temps où le baronage tenait en esclavage les communes ? A quel siècle , à quelles loix faudrait-il remonter , à quel usage s'en tenir ? Un bourgeois de Rome serait aussi-bien fondé à demander au pape des consuls , des tribuns , un sénat , des comices , & le rétablissement entier de la république Romaine ; & un bourgeois d'Athènes pourrait réclamer auprès du sultan l'ancien aréopage & les assemblées du peuple , qui s'appelaient *Eglises*.



CHAPITRE LXXXVI.

*Du concile de Basle , tenu du temps de
Charles VII , au quinzième siècle.*

CE que sont des États généraux pour les rois , les conciles le sont pour les papes ; mais ce qui se ressemble le plus , diffère toujours. Dans les monarchies tempérées par l'esprit le plus républicain , les États ne se sont jamais crus au-dessus des rois , quoiqu'ils aient déposé leurs souverains dans des nécessités pressantes ou dans des troubles. Les électeurs qui déposèrent l'empereur *Venceslas* , ne se sont jamais crus supérieurs à un empereur régnant. Les cortès d'Aragon disaient au roi qu'ils élisaient : *Nos que valemos tanto como vos , y que podemos mas que vos* ; mais quand le roi était couronné , ils ne s'exprimaient plus ainsi , ils ne se disaient plus supérieurs à celui qu'ils avaient fait leur maître.

MAIS il n'en est pas d'une assemblée d'évêques de tant d'Églises également indépendantes , comme du corps d'un

CH.
LXXXVI.

i un concile
le droit de
épouser un
ape, un évê-
ue prince.

État monarchique. Ce corps a un souverain, & les Églises n'ont qu'un premier métropolitain. Les matières de religion, la doctrine & la discipline ne peuvent être soumises à la décision d'un seul homme, au mépris du monde entier. Les conciles sont donc supérieurs aux papes dans le même sens que mille avis doivent l'emporter sur un seul. Reste à savoir s'ils ont le droit de le déposer, comme les diètes de Pologne & les électeurs de l'Empire Alleman ont le droit de déposer leur souverain.

CETTE question est de celles que la raison du plus fort peut seule décider. Si, d'un côté, un simple concile provincial peut dépouiller un évêque, une assemblée du monde chrétien peut, à plus forte raison, dégrader l'évêque de Rome: mais, de l'autre côté, cet évêque est souverain. Ce n'est pas un concile qui lui a donné son État, comment des conciles peuvent-ils le lui ravir, quand son sujet sont contents de son administration? Un électeur ecclésiastique, dont l'Empire & son électorat seraient contents, serait en vain déposé comme évêque par tous les évêques de l'univers; il resterait électeur, avec le même droit qu'un roi excommunié par toute

l'Église, & maître chez lui, demeurerait souverain.

Le concile de Constance avait déposé le souverain de Rome, parce que Rome n'avait voulu ni pu s'y opposer. Le concile de Basse, qui prétendit, dix ans après, suivre cet exemple, fit voir combien l'exemple est trompeur, combien sont différentes les affaires qui semblent les mêmes, & que ce qui est grand & seulement hardi dans un temps, est petit & téméraire dans un autre.

Le concile de Basse n'était qu'une prolongation de plusieurs autres indiquées par le pape *Martin V*, tantôt à Pavie, tantôt à Sienne : mais dès que le pape *Eugène IV* fut élu en 1431, les pères commencèrent par déclarer que le pape n'avait ni le droit de dissoudre leur assemblée, ni même celui de la transférer, & qu'il leur était soumis sous peine de punition. Le pape *Eugène*, sur cet énoncé, ordonna la dissolution du concile. Il paraît qu'il y eut dans cette démarche précipitée des pères, plus de zèle que de prudence, & que ce zèle pouvait être funeste. L'empereur *Sigismond*, qui régnait encore, n'était pas le maître de la personne d'*Eugène*, comme il l'avait été de celle

CH.
XXXVI.

Pour plus
adroit du
pape Eugène.

de *Jean XXIII*. Il ménageait à la fois le pape & le concile. Le scandale s'en tint long-temps aux négociations ; on y fit entrer l'Orient & l'Occident. L'Empire des Grecs ne pouvait plus se soutenir contre les Turcs , que par les princes Latins ; & , pour obtenir un faible secours très-incertain, il fallait que l'Eglise Grecque se soumît à la Romaine. Elle était bien éloignée de cette soumission. Plus le péril était proche , plus les Grecs étaient opiniâtres. Mais l'empereur *Jean Paléologue* , second du nom , que le péril intéressait davantage , consentait à faire par politique , ce que tout son clergé refusait par opiniâtreté. Il était prêt à accorder tout , pourvu qu'on le secourût. Il s'adressait à la fois au pape & au concile ; & tous deux se disputaient l'honneur de faire fléchir les Grecs. Il envoya des ambassadeurs à Basle , où le pape avait quelques partisans qui furent plus adroits que les autres pères. Le concile avait décrété qu'on enverrait quelque argent à l'empereur , & des galères pour l'amener en Italie , qu'ensuite on le recevrait à Basle. Les émissaires du pape firent un décret clandestin , par lequel il était dit , au nom du concile même , que l'empereur serait reçu à Florence , où le pape trans-

ferait l'assemblée; & ils enlevèrent la serrure de la cassette où l'on gardait les sceaux du concile, & scellèrent ainsi, au nom des pères mêmes, le contraire de ce que l'assemblée avait résolu. Cette ruse italienne réussit; & il était palpable que le pape devait en tout avoir l'avantage sur le concile.

CH.
LXXXVI

CETTE assemblée n'avait point de chef qui pût réunir les esprits & écrâser le pape, comme il y en avait eu un à Constance. Elle n'avait point de but arrêté; elle se conduisait avec si peu de prudence, que, dans un écrit que les pères délivrèrent aux ambassadeurs Grecs; ils disaient qu'après avoir détruit l'hérésie des hussites, ils allaient détruire l'hérésie de l'Eglise Grecque. Le pape, plus habile, traitait avec plus d'adresse; il ne parlait aux Grecs que d'union & de fraternité, & épargnait les termes durs. C'était un homme très-prudent, qui avait pacifié les troubles de Rome, & qui était devenu puissant. Il eut des galeres prêtes avant celles des pères.

L'EMPEREUR, défrayé par le pape, Union pass
gère des
les Grecq
Latine s'embarque avec son patriarche, & quelques évêques choisis, qui vou- 149. laient bien renoncer aux sentimens de

CH.
XXVI.

toute l'Église Grecque pour l'intérêt de la patrie. Le pape les reçut à Ferrare. L'empereur & les évêques, dans leur soumission réelle, gardèrent en apparence la majesté de l'Empire & la dignité de l'Église Grecque. Aucun ne baisa les pieds du pape; mais, après quelques contestations sur le *filioque* que Rome avoit ajouté depuis long-temps au symbole, sur le pain azyme, sur le purgatoire, on se réunit en tout au sentiment des Romains.

LE pape transféra son concile de Ferrare à Florence. Ce fut-là que les députés de l'Église Grecque adoptèrent le purgatoire. Il y fut décidé que le *Saint-Esprit procède du Père & du Fils, par la production de spiration; que le père communique tout au Fils, excepté la paternité; & que le fils a de toute éternité la vertu productive.*

ENFIN l'empereur Grec, son patriarche, & presque tous ses prélats, signèrent, dans Florence, le point si long-temps débattu de la primatie de Rome. L'histoire Byzantine assure que le pape acheta leur signature. Cela est vraisemblable; il importait au pape de gagner cet avantage, à quelque prix que ce fût; & les évêques d'un pays désolé par les Turcs, étaient pauvres.

CETTE union des Grecs & des Latins fut , à la vérité , passagère ; ce fut une comédie jouée par l'empereur *Jean Paléologue*. Toute l'Église Grecque la réprouva. Les évêques qui avaient signé à Florence , en demandèrent pardon à Constantinople : ils dirent qu'ils avaient trahi la foi. On les compara à *Judas qui trahit son maître*. Ils ne furent réconciliés à leur Église qu'après avoir abjuré les innovations reprochées aux Latins.

L'ÉGLISE Latine & la Grecque furent plus divisées que jamais. Les Grecs , toujours fiers de leur ancienneté , de leurs premiers conciles universels , de leurs sciences , se fortifièrent dans leur haine & dans leur mépris pour la communion Romaine. Ils rebaptisaient les Latins qui revenaient à eux ; & de-là vient qu'aujourd'hui , à Pétersbourg & à Riga , les prêtres Russes donnent un second baptême à un catholique qui embrasse la religion Grecque. Plusieurs retranchèrent la confirmation & l'extrême-onction du nombre des sacremens. Tous s'élevèrent de nouveau contre la procession du SAINT-ESPRIT , contre le purgatoire , contre la communion sous une seule espèce ; & il est très-vrai

CH.
LXXXVI.
CETTE union
anathématisée à Constantinople.

CN.
LXXXVI.

enfin qu'ils diffèrent autant de l'Église de Rome , que les réformés.

CEPENDANT *Eugène IV* passait dans l'Occident pour avoir éteint ce grand schisme. Il avait soumis l'empereur Grec & son Église en apparence. Sa victoire était glorieuse , & jamais pontife avant lui n'avait paru rendre un si grand service à l'Église Romaine , ni jouir d'un si beau triomphe.

Eugène dé-
posé.
1439.

DANS le temps même qu'il rend ce service aux Latins , & qu'il finit autant qu'il est en lui le schisme de l'Orient & de l'Occident , le concile de Basle le dépose du pontificat , le déclare *rebelle, simoniaque, schismatique, hérétique & parjure.*

Si on considère le concile par ce décret, on n'y voit qu'une troupe de factieux ; si on le regarde par les règles de discipline qu'il donna , on y verra des hommes très-sages. C'est que la passion n'avait point de part à ces réglemens , & qu'elle agissait seule dans la déposition d'*Eugène*. Le corps le plus auguste , quand la faction l'entraîne , fait toujours plus de fautes qu'un seul homme. Le conseil du roi de France *Charles VII* adopta les règles que l'on avait faites avec sagesse , & rejeta l'arrêt que l'esprit de parti avait dicté.

CE sont ces réglemens qui servirent à faire la pragmatique sanction, si longtemps chère aux peuples de France. Celle qu'avait promulguée *saint Louis*, ne subsistait presque plus. Les usages, en vain réclamés par la France, étaient abolis par l'adresse des Romains. On les rétablit par cette célèbre pragmatique. Les élections par le clergé, avec l'approbation du roi, y sont confirmées; les annates, déclarées simoniaques; les réserves, les expectatives y sont détectées. Mais, d'un côté, on n'ose jamais faire tout ce qu'on peut; & de l'autre, on fait au-delà de ce que l'on doit. Cette loi si fameuse, qui assure les libertés de l'Eglise Gallicane, permet qu'on appelle au pape en dernier ressort, & qu'il délègue des juges dans toutes les causes ecclésiastiques, que des évêques compatriotes pouvaient terminer si aisément. C'était en quelque sorte reconnaître le pape pour maître; & dans le temps même que la pragmatique lui laisse le premier des droits, elle lui défend de faire plus de vingt-quatre cardinaux, avec aussi peu de raison que le pape en aurait de fixer le nombre des ducs & pairs, ou des Grands d'Espagne. Ainsi tout est contradiction. Il est vrai

CH.
LXXXVI.

Défense aux
papes de créer
plus de vingt-
quatre cardinaux.

CH.
LXXXVI.

que le concile de Basle avait le premier fait cette défense aux papes. Il n'avait pas considéré qu'en diminuant le nombre, il augmentait le pouvoir; & que plus une dignité est rare, plus elle est respectée.

Ce fut encore la discipline établie par ce concile qui produisit depuis le concordat germanique. Mais la pragmatique a été abolie en France; le concordat germanique s'est soutenu. Tous les usages d'Allemagne ont subsisté. Elections des prélats, investitures des princes, privilèges des villes, droits, rangs, ordre de séance, presque rien n'a changé. On ne voit au contraire rien en France des usages reçus du temps de *Charles VII.*

Anti-pape.

Le concile de Basle, ayant déposé vainement un pape très-sage que toute l'Europe continuait à reconnaître, lui opposa, comme on fait, un fantôme, un duc de Savoie *Amédée VIII*, qui avait été le premier duc de sa maison, & qui s'était fait hermite à Ripaille, par une dévotion que *le Poggio* est bien loin de croire réelle. Sa dévotion ne tint pas contre l'ambition d'être pape. On le déclara souverain pontife, tout séculier qu'il était. Ce qui avait causé

de violentes guerres du temps d'*Urbain VI*, ne produisit alors que des querelles ecclésiastiques, des bulles, des censures, des excommunications réciproques, des injures atroces. Car si le concile appelait *Eugène* simoniaque, hérétique & parjure; le secrétaire d'*Eugène* traitait les pères de fous, d'enragés, de barbares, & nommait *Amédée*, Cerbère & Ante-christ. Enfin, sous le pape *Nicolas V*, le concile se dissipa peu-à-peu de lui-même; & ce duc de Savoie, hermite & pape, se contenta d'être cardinal, laissant l'Eglise dans l'ordre accoutumé. Ce fut-là le vingt-septième & le dernier schisme considérable excité pour la chaire de *Saint Pierre*. Le trône d'aucun royaume n'a jamais été si souvent disputé.

ÆNEAS Piccolomini, Florentin, poète & orateur, qui fut secrétaire de ce concile, avait écrit violemment pour soutenir la supériorité des conciles sur les papes. Mais lorsqu'ensuite il fut pape lui-même sous le nom de *Pie II*, il censura encore plus violemment ses propres écrits, immolant tout à l'intérêt présent, qui seul fait si souvent les principes de vérité & d'erreur. Il y avait d'autres écrits de lui qui couraient

CH.
LXXXVI

1449.

Le pape I
II condamn
tout ce qu
avait fait
contre les p
pes.

— dans le monde. La quinzième de ses lettres imprimées depuis dans le recueil de ses *Aménités*, recommande un de ses bâtards qu'il avait eu d'une femme Anglaise. Il ne condamna point ses amours, comme il condamna ses sentimens sur la faillibilité du pape.

VI.

Ce concile fait voir en tout combien les choses changent selon les temps. Les pères de Constance avaient livré au bucher *Jean Hus* & *Jérôme de Prague*, malgré leur protestation qu'ils ne suivaient point les dogmes de *Wiclef*, malgré leur foi nettement expliquée sur la présence réelle, persistant seulement dans les sentimens de *Wiclef* sur la hiérarchie & sur la discipline de l'Eglise.

liens
au

LES hussites, du temps du concile de Basle, allaient bien plus loin que leurs deux fondateurs. *Procope le rasé*, ce fameux capitaine, compagnon & successeur de *Jean Ziska*, vint disputer au concile de Basle, à la tête de deux-cents gentilshommes de son parti. Il soutint, entre autres choses, que les moines étaient une invention du diable. « Oui, dit-il, je le prouve. N'est-il pas » vrai que Jésus-Christ ne les a point » institués » ? Nous n'en disconvenons

pas , dit le cardinal *Julien*... « Eh bien , » dit *Procope* , il est donc clair que » c'est le diable ». Raisonnement digne d'un capitaine Bohémien de ces temps-là. *Ænéas Silvius* , témoin de cette scène , dit qu'on ne répondit à *Procope* que par un éclat de rire. On avait répondu aux infortunés *Jean Hus* & *Jérôme* , par un arrêt de mort.

CH.
LXXXVI.

ON a vu , pendant ce concile , quel était l'avilissement des empereurs Grecs. Il fallait bien qu'ils touchassent à leur ruine , puisqu'ils allaient à Rome mendier de faibles secours , & faire le sacrifice de leur religion. Aussi succombèrent-ils , quelques années après , sous les Turcs , qui prirent Constantinople. Nous allons voir les causes & les suites de cette révolution.



CHAPITRE LXXXVII.

*Décadence de l'Empire Grec , soi-disant
Empire Romain. Sa faiblesse , sa su-
perstition , &c.*

LES croisades , en dépeuplant l'Occi-
dent , avaient ouvert la brèche par où
les Turcs entrèrent enfin dans Constan-
tinople ; car les princes croisés , en usur-
pant l'Empire d'Orient , l'affaiblirent.
Les Grecs ne le reprirent que déchiré &
appauvri.

H.
XVII.

ON doit se souvenir que cet Empire
retourna aux Grecs en 1261 , & que
Michel Paléologue l'arracha aux usur-
pateur Latins , pour le ravir à son pu-
pille *Jean Lafcaris*. Il faut encore se re-
présenter que dans ce temps-là le frère
de *Saint Louis* , *Charles d'Anjou* , en-
vahissait Naples & Sicile , & que sans
les Vêpres Siciliennes il eût disputé au
tyran *Paléologue* la ville de Constanti-
nople , destinée à être la proie des usur-
pateurs.

CE *Michel Paléologue* ménageait les

papes, pour détourner l'orage. Il les flatta de la soumission de l'Eglise Grecque; mais sa basse politique ne put l'emporter contre l'esprit de parti & la superstition qui dominaient dans son pays. Il se rendit si odieux par ce manège, que son propre fils *Andronic*, schismatique malheureusement zélé, n'osa, ou ne voulut pas lui donner les honneurs de la sépulture chrétienne.

CH.
LXXXVII.

1283.

Ces malheureux Grecs, pressés de tous côtés, & par les Turcs, & par les

sortifés grec-
ques.

Latins, disputaient cependant sur la transfiguration de Jésus-Christ. La moitié de l'Empire prétendait que la lumière du Tabor était éternelle; & l'autre, que Dieu l'avait produite seulement pour la transfiguration. Une grande secte de moines & de dévots contemplatifs voyaient cette lumière à leur nombril, comme les faquirs des Indes voient la lumière céleste au bout de leur nez. Cependant les Turcs se fortifiaient dans l'Asie mineure, & inondèrent bientôt la Thrace.

OTTOMAN, de qui sont descendus tous les empereurs *Osmanlis*, avait établi le siège de sa domination à Burse en Bithynie. *Orcan*, son fils, vint jus-

Ottoman.

CH.
LXXXVII.
Empereur
Grec, beau-
père du sul-
tan Turc.

qu'aux bords de la Propontide; & l'empereur *Jean Cantacufène* fut trop heureux de lui donner sa fille en mariage. Les noces furent célébrées à Scutari, vis-à-vis de Constantinople. Bientôt après, *Cantacufène* ne pouvant plus garder l'Empire, qu'un autre lui disputait, s'enferma dans un monastère. Un empereur, beau-père du sultan, & moine, annonçait la chute de l'Empire. Les Turcs n'avaient point encore de vaisseaux, & ils voulaient passer en Europe. Tel était l'abaissement de l'Empire, que les Génois, moyennant une faible redevance, étaient les maîtres de Galata, qu'on regarde comme un fauxbourg de Constantinople, séparé par un canal qui forme le port. Le sultan *Amurat*, fils d'*Orcan*, engagea, dit-on, les Génois à passer ses soldats au-deçà du détroit. Le marché se conclut; & on tient que les Génois, pour quelques milliers de bezans d'or, livrèrent l'Europe. D'autres prétendent qu'on se servit de vaisseaux Grecs. *Amurat* passe, & va jusqu'à Andrinople, où les Turcs s'établissent, menaçant de-là toute la Chrétienté. L'empereur *Jean Paléologue* court à Rome baiser les pieds du pape

Urbain V. Il reconnaît sa primatie ; il s'humilie pour obtenir , par sa médiation , des secours que la situation de l'Europe , & les funestes exemples des croisades ne permettraient plus de donner. Après avoir inutilement fléchi devant le pape , il revient remper sous *Amurat*. Il fait un traité avec lui , non comme un roi avec un roi , mais comme un esclave avec un maître. Il sert à la fois de lieutenant & d'otage au conquérant Turc , & après qu' *Amurat* & *Paléologue* ont fait crever les yeux chacun à son fils aîné , dont ils se défiaient également , *Paléologue* donne son second fils au sultan. Ce fils nommé *Manuel* sert *Amurat* contre les Chrétiens , & le suit dans ses armées. Cet *Amurat* donna à la milice des janissaires déjà instituée , la forme qui subsiste encore.

AYANT été assassiné dans le cours de ses victoires , son fils *Bajazet Ilderim* , ou *Bajazet le foudre* , lui succéda. La honte & l'abbaissement des empereurs Grecs furent à leur comble. *Andronic* , ce malheureux fils de *Jean Paléologue* , à qui son père avait crevé les yeux , s'enfuit vers *Bajazet* , & implore sa protection contre son père & contre *Ma-*

CH.
LXXXVII.

1374

1389.
Bajazet.



CH.
LXXXVII.

nuel son frère. *Bajazet* lui donne quatre millè chevaux ; & les Génois , toujours maîtres de Galata , l'assistent d'hommes & d'argent. *Andronic* , avec les Turcs & les Génois , se rend maître de Constantinople , & enferme son père.

LE père , au bout de deux ans , reprend la pourpre , & fait élever une citadelle près de Galata , pour arrêter *Bajazet* , qui déjà projetait le siège de la ville impériale. *Bajazet* lui ordonne de démolir la citadelle , & de recevoir un cadî Turc dans la ville pour y juger les marchands Turcs qui y étaient domiciliés. L'empereur obéit. Cependant *Bajazet* laissant derrière lui Constantinople comme une proie sûr laquelle il devait retomber , s'avance au milieu de la Hongrie. C'est-là qu'il défait , comme je l'ai déjà dit , l'armée chrétienne , & ces braves Français , commandés par l'empereur d'Occident *Sigismond*. Les Français , avant la bataille , avaient tué leurs prisonniers Turcs : ainsi on ne doit pas s'étonner que *Bajazet* , après sa victoire , eût fait , à son tour , égorger les Français , qui lui avaient donné ce cruel exemple. Il n'en réserva que vingt-cinq chevaliers ,

1386.

Le duc de
Bourgogne ,
prisonnier de
Bajazet.

chevaliers , parmi lesquels était le comte de Nevers , depuis duc de Bourgogne , auquel il dit en recevant sa rançon : *Je pourrais t'obliger à faire serment de ne plus t'armer contre moi ; mais je méprise tes sermens & tes armes.* Ce duc de Bourgogne était ce même *Jean sans peur* , assassin du duc d'Orléans , assassiné depuis par *Charles VII.* Et nous nous vantons d'être plus humains que les Turcs !

CH.
LXXXVII.

APRÈS cette défaite , *Manuel Paléologue* , qui était devenu empereur de la ville de Constantinople , court chez les rois de l'Europe comme son père *Jean I* & son fils *Jean II.* Il vient en France chercher de vains secours. On ne pouvait prendre un temps moins propice. C'était celui de la frénésie de *Charles VI.* , & des désolations de la France. *Manuel Paléologue* resta deux ans entiers à Paris , tandis que la capitale des Chrétiens d'Orient était bloquée par les Turcs. Enfin le siège est formé , & sa perte semblait certaine , lorsqu'elle fut différée par un de ces grands événemens qui bourleversent le monde.

LA puissance des Tartares-Mogols , de laquelle nous avons vu l'origine ,
H. U. Tome IV. F

122 MŒURS ET ESPRIT

CH.
LXXXVII.

dominait du Volga aux frontières de la Chine , & au Gange. *Tamerlan* , l'un de ces princes Tartares , sauva Constantinople , en attaquant *Bajazet*.



CHAPITRE LXXXVIII.

De Tamerlan.

TIMOUR, que je nommerai *Tamerlan*, pour me conformer à l'usage, descendait de *Gengis-Kan* par les femmes, selon les meilleurs historiens. Il naquit l'an 1357 dans la ville de Cash, territoire de l'ancienne Sogdiane, où les Grecs pénétrèrent autrefois sous *Alexandre*, & où ils fondèrent des colonies. C'est aujourd'hui le pays des Usbecs. Il commence à la rivière du Gion, ou de l'Oxus, dont la source est dans le petit Thibet, environ à sept-cents lieues de la source du Tigre & de l'Euphrate. C'est ce même fleuve Gion dont il est parlé dans la Genèse, & qui coulait d'une même fontaine avec l'Euphrate & le Tigre.

Au nom de la ville de Cash, on se figure un pays affreux. Il est pourtant dans le même climat que Naples & la Provence, dont il n'éprouve pas les chaleurs; c'est une contrée délicieuse.

Au nom de *Tamerlan*, on s'imagine

F ij

CH.
LXXXVIII.

aussi un barbare approchant de la brute : on a vu qu'il n'y a jamais de grand conquérant parmi les princes , non plus que de grandes fortunes chez les particuliers , sans cette espèce de mérite dont les succès sont la récompense. *Tamerlan* devait avoir d'autant plus de ce mérite propre à l'ambition , qu'étant né sans États il subjuguait autant de pays qu'*Alexandre* , & presque autant que *Gengis*. Sa première conquête fut celle de *Balk* , capitale du *Corassan* sur les frontières de la Perse. De-là il va se rendre maître de la province de *Candahar*. Il subjuguait toute l'ancienne Perse ; il retourne sur ses pas pour soumettre les peuples de la *Transoxane*. Il revient prendre *Bagdat*. Il passe aux Indes , les soumet , se saisit de *Déli* qui en était la capitale. Nous voyons que tous ceux qui se sont rendus maîtres de la Perse , ont aussi conquis ou désolé les Indes. Ainsi *Darius Ochus*, après tant d'autres, en fit la conquête. *Alexandre* , *Gengis-Kan* , *Tamerlan* les envahirent aisément. *Sha-Nadir* , de nos jours , n'a eu qu'à s'y présenter ; il y a donné la loi , & en a remporté des trésors immenses. *TAMERLAN* , vainqueur des Indes , retourne sur ses pas. Il se jette sur la

Syrie : il prend Damas. Il revole à Bagdad déjà soumise , & qui voulait secouer le joug. Il la livre au pillage & au glaive. On dit qu'il y périt près de huit-cent mille habitans ; elle fut entièrement détruite. Les villes de ces contrées étaient aisément rasées , & se rebâtissaient de même. Elles n'étaient , comme on l'a déjà remarqué , que de briques séchées au soleil. C'est au milieu du cours de ces victoires , que l'empereur Grec qui ne trouvait aucun secours chez les Chrétiens , s'adresse enfin à ce Tartare. Cinq princes mahométans que *Bajazet* avait dépouillés vers les rives du Pont - Euxin , imploraient dans le même temps son secours. Il descendit dans l'Asie mineure , appelé par les Musulmans & par les Chrétiens.

Ce qui peut donner une idée avantageuse de son caractère , c'est qu'on le voit dans cette guerre observer au moins le droit des nations. Il commence par envoyer des ambassadeurs à *Bajazet* , & lui demande d'abandonner le siège de Constantinople , & de rendre justice aux princes Musulmans dépouillés. *Bajazet* reçoit ces propositions avec colère & avec mépris. *Tamerlan* lui déclare la guerre ; il marche à lui.

CH.
LXXXVIII.

Bajazet vain
cu & pris.
1401.

Bajazet lève le siège de Constantinople, & livre entre Césarée & Ancyre cette grande bataille où il semblait que toutes les forces du monde fussent rassemblées. Sans doute les troupes de *Tamerlan* étaient bien disciplinées, puisqu'après le combat le plus opiniâtre, elles vainquirent celles qui avaient défait les Grecs, les Hongrois, les Allemands, les Français, & tant de nations belliqueuses. On ne saurait douter que *Tamerlan*, qui, jusques-là combattit toujours avec les flèches & le cimeterre, ne fit usage du canon contre les Ottomans, & que ce ne soit lui qui ait envoyé des pièces d'artillerie dans le Mogol, où l'on en voit encore, sur lesquelles sont gravés des caractères inconnus. Les Turcs se servirent contre lui dans la bataille de Césarée, non-seulement de canons, mais aussi de l'ancien feu grégeois. Ce double avantage eût donné aux Ottomans une victoire infaillible, si *Tamerlan* n'eût eu de l'artillerie.

BAJAZET vit son fils aîné *Mustapha* tué en combattant auprès de lui, & tomba captif entre les mains de son vainqueur, avec un de ses autres fils nommé *Musa*, ou *Moïse*. On aime à

favoir les suites de cette bataille mémorable entre deux nations qui semblaient se disputer l'Europe & l'Asie , & entre deux conquérans dont les noms sont encore si célèbres ; bataille qui , d'ailleurs , sauva pour un tems l'Empire des Grecs , & qui pouvait aider à détruire celui des Turcs.

CH.
LXXXVIII

AUCUN des auteurs Persans & Arabes qui ont écrit la vie de *Tamerlan* ne dit , qu'il enferma *Bajazet* dans une cage de fer : mais les annales turques le disent. Est-ce pour rendre *Tamerlan* odieux ? Est-ce plutôt parce qu'ils ont copié des historiens Grecs ? Les auteurs Arabes prétendent que *Tamerlan* se faisait verser à boire par l'épouse de *Bajazet* à demi nue ; & c'est ce qui a donné lieu à la fable reçue ; que les sultans Turcs ne se marièrent plus depuis cet outrage fait à une de leurs femmes. Cette fable est démentie par le mariage d'*Amurat II* que nous verrons épouser la fille d'un despote de Servie , & par le mariage de *Mahomet II* avec la fille d'un prince de Turcomanie.

Fables de la cage, & de la raison qui empêche les sultans de se marier.

IL est difficile de concilier la cage de fer & l'affront brutal fait à la femme de *Bajazet* , avec la générosité que les Turcs attribuent à *Tamerlan*. Ils rap-

CH.
LXXXVIII.

rapportent que le vainqueur, étant entré dans Burse, ou Pruse, capitale des États Turcs asiatiques, écrivit à *Soliman*, fils de *Bajazet*, une lettre qui eût fait honneur à Alexandre. *Je veux oublier*, dit Tamerlan dans cette lettre, *que j'ai été l'ennemi de Bajazet*; je servirai de père à ses enfans, pourvu qu'ils attendent les effets de ma clémence. Mes conquêtes me suffisent, & de nouvelles faiseurs de l'inconstante fortune ne me tentent point.

SUPPOSÉ qu'une telle lettre ait été écrite, elle pouvait n'être qu'un artifice. Les Turcs disent encore, que *Tamerlan*, n'étant pas écouté de *Soliman*, déclara sultan dans Burse ce même *Musa*, fils de *Bajazet*, & qu'il lui dit: *Reçois l'héritage de ton père; une ame royale sait conquérir des royaumes & les rendre.*

LES historiens orientaux, ainsi que les nôtres, mettent souvent dans la bouche des hommes célèbres, des paroles qu'ils n'ont jamais prononcées. Tant de magnanimité avec le fils, s'accorde mal avec la barbarie dont on dit qu'il usa avec le père. Mais ce qu'on peut recueillir de certain, & ce qui mérite notre attention, c'est que la grande

victoire de *Tamerlan* n'ôta pas enfin
 une ville à l'Empire des Turcs. Ce *Mu-
 sa*, qu'il fit sultan, & qu'il protégea
 pour l'opposer à *Soliman* & à *Maho-
 met I* ses freres, ne put leur résister
 malgré la protection du vainqueur. Il y
 eut une guerre civile de treize années
 entre les enfans de *Bajazet*; & on ne
 voit point que *Tamerlan* en ait profité.
 Il est prouvé, par le malheur même de
 ce sultan, que les Turcs étaient un peu-
 ple tout belliqueux, qui avait pu être
 vaincu, sans pouvoir être asservi; &
 que le Tartare ne trouvant pas de faci-
 lité à s'étendre & à s'établir vers l'Asie
 mineure, porta ses armes en d'autres
 pays.

SA prétendue magnanimité envers
 les fils de *Bajazet*, n'était pas sans dou-
 te de la modération. On le voit bientôt
 après ravager encore la Syrie, qui ap-
 partenait aux mammelucs de l'Égypte.
 De-là il repasse l'Euphrate, & retourna
 dans Samarcande, qu'il regardait com-
 me la capitale de ses vastes États. Il avait
 conquis presque autant de terrain que
Gengis-Kan; car si *Gengis* eut une
 partie de la Chine & de la Corée, *Ta-
 merlan* eut quelque temps la Syrie &
 une partie de l'Asie mineure, où *Gengis*

CH.
 LXXXVIII.

CH.
XXXVIII.

n'avait pu pénétrer. Il possédait encore presque tout l'Indoustan, dont *Gengis* n'eut que les provinces septentrionales. Possesseur mal affermi de cet Empire immense, il méditait dans Samarcande la conquête de la Chine, dans un âge où sa mort était prochaine.

Hommages
endus à Ta-
erlan.

Ce fut à Samarcande qu'il reçut, à l'exemple de *Gengis*, l'hommage de plusieurs princes de l'Asie, & l'ambassade de plusieurs souverains. Non-seulement l'empereur Grec *Manuel* y envoya ses ambassadeurs, mais il en vint de la part de *Henri III*, roi de Castille. Il y donna une de ces fêtes qui ressemblent à celles des premiers rois de Perse. Tous les Ordres de l'État, tous les artisans passèrent en revue, chacun avec les marques de sa profession. Il maria tous ses petits-fils & toutes ses petites filles le même jour. Enfin il mourut dans une extrême vieillesse, après avoir régné trente-six ans, plus heureux par sa longue vie & par le bonheur de ses petits enfans, qu'*Alexandre*, auquel les orientaux le comparent; mais fort inférieur au Macédonien, en ce qu'il naquit chez une nation barbare, & qu'il détruisit beaucoup de villes comme *Gengis-Kan*, sans en bâtir; au-lieu qu'*Alexandre*,

2406.

dans une vie très-courte , & au milieu de ses conquêtes rapides , construisit Alexandrie & Scanderon , rétablit cette même Samarcande , qui fut , depuis , le siège de l'Empire de *Tamerlan* , & bâtit des villes jusques dans les Indes ; établit des colonies Grecques au-delà de l'Oxus , envoya en Grèce les observations de Babylone , & changea le commerce de l'Asie , de l'Europe & de l'Afrique , dont Alexandrie devint le magasin universel. Voilà , ce me semble , en quoi *Alexandre* l'emporte sur *Tamerlan* , sur *Gengis* & sur tous les conquérans qu'on lui veut égaler.

Je ne crois point, d'ailleurs , que *Tamerlan* fût d'un naturel plus violent qu'*Alexandre*. S'il est permis d'égayer un peu ces évènements terribles , & de mêler le petit au grand , je répéterai ce que raconte un Persan contemporain de ce prince. Il dit qu'un fameux poète Persan , nommé *Hamédi Kermani* , étant dans le même bain que lui avec plusieurs courtisans , & jouant à un jeu d'esprit , qui consistait à estimer en argent ce que valait chacun d'eux : Je vous estime trente aspres , dit-il au grand kan. La serviette dont je m'essuie les vaut , répondit le monarque. Mais

CH.
XXVIII.

c'est aussi en comptant la serviette , & partit *Hamédi*. Peut-être qu'un prince qui laissait prendre ces innocentes libertés , n'avait pas un fond de naturel entièrement féroce : mais on se familiarise avec les petits , & on égorge les autres.

Religion de
nerlan.

Il n'était ni Musulman , ni de la secte du grand *Lama* ; mais il reconnaissait un seul Dieu comme les lettrés Chinois , & en cela marquait un grand sens , dont les peuples plus polis ont manqué. On ne voit point de superstition , ni chez lui , ni dans ses armées. Il souffrait également les Musulmans , les Lamistes , les Brame , les Guèbres , les Juifs & ceux qu'on nomme Idolâtres. Il assista même , en passant vers le mont Liban , aux cérémonies religieuses des moines Maronites , qui habitent dans ces montagnes. Il avait seulement le faible de l'astrologie judiciaire , erreur commune à tous les hommes , & donc nous ne faisons que de sortir. Il n'était pas savant ; mais il fit élever ses petits-fils dans les sciences. Le fameux *Oulougbeï* , qui lui succéda dans les États de la Transoxane , fonda dans Samarcande la première académie des sciences , fit mesurer la terre , & eut part à

la composition des tables astronomiques qui portent son nom ; semblable en cela au roi *Alphonse X de Castille*, qui l'avait précédé de plus de cent années. Aujourd'hui la grandeur de *Samarcande* est tombée avec les sciences ; & ce pays , occupé par les Tartares-Usbecs , est devenu barbare pour refleurir peut-être un jour.

CH.
LXXXVIII.

SA postérité règne encore dans l'Indoustan , que l'on appelle Mogol , & qui tient ce nom des Tartares-Mogols de *Géngis-Kan* , qui conservèrent cette conquête jusqu'à *Tamerlan*. Une autre branche de sa race régna en Perse , jusqu'à ce qu'une autre dynastie de princes Tartares de la faction du *mouton blanc* s'en empara en 1468. Si nous songeons que les Turcs sont aussi d'origine Tartare ; si nous nous souvenons qu'*Attila* descenderait des mêmes peuples , tout cela confirmera ce que nous avons déjà dit , que les Tartares ont conquis presque toute la terre. Nous en avons vu la raison. Ils n'avaient rien à perdre ; ils étaient plus robustes , plus endurcis que les autres peuples. Mais depuis que les Tartares de l'Orient , ayant subjugué une seconde fois la Chine dans le dernier siècle , n'ont fait qu'un État de la

CH.
LXXXVIII.

Chine & de cette Tartarie orientale; depuis que l'Empire de Russie s'est étendu & civilisé; depuis enfin que la terre est hérissée de remparts bordés d'artillerie, ces grandes émigrations ne sont plus à craindre. Les nations polies sont à couvert des irruptions de ces sauvages. Toute la Tartarie, excepté la Chinoise, ne renferme plus que des hordes misérables, qui seraient trop heureuses d'être conquises à leur tour, s'il ne valait pas encore mieux être libre que civilisé.



CHAPITRE LXXXIX.

*Suite de l'histoire des Turcs & des Grecs
jusqu'à la prise de Constantinople.*

CONSTANTINOPLE fut, un temps, hors de danger par la victoire de *Tamerlan*; mais les successeurs de *Bajazet* rétablirent bientôt leur Empire. Le fort des conquêtes de *Tamerlan* était dans la Perse, dans la Syrie & aux Indes, dans l'Arménie, & vers la Russie. Les Turcs reprirent l'Asie mineure, & conservèrent tout ce qu'ils avaient en Europe. Il fallait alors qu'il y eût plus de correspondance & moins d'aversion qu'aujourd'hui entre les Musulmans & les Chrétiens. *Cantacuzène* n'avait fait nulle difficulté de donner sa fille en mariage à *Orcan*; & *Amurat II*, petit-fils de *Bajazet*, & fils de *Mahomet I*, n'en fit aucune d'épouser la fille d'un despote de Serbie, nommée *Irène*.

CH.
LXXXII

Mariages
Turcs av
chrétienne
& de chr
tiens ave
Turques.

AMURAT II était un de ces princes Turcs qui contribuèrent à la grandeur Ottomane: mais il était très-détrompé du faste de cette grandeur qu'il accroissait

CH.
LXXXIX.

par ses armes. Il n'avait d'autre but que la retraite. C'était une chose assez rare qu'un philosophe Turc qui abdiquait la couronne. Il la résigna deux fois, & deux fois les instances de ses bachas & de ses janissaires l'engagèrent à la reprendre.

JEAN II Paléologue allait à Rome & au concile que nous avons vu assemblé par *Eugène IV* à Florence. Il y disputait sur la procession du S.-Esprit, tandis que les Vénitiens, déjà maîtres d'une partie de la Grèce, achetaient Thessalonique, & que son Empire était presque tout partagé entre les Chrétiens & les Musulmans. *Amurat* cependant prenait cette même Thessalonique à peine vendue. Les Vénitiens avaient cru mettre en sûreté ce territoire, & défendre la Grèce par une muraille de huit mille pas de long, selon cet ancien usage que les Romains eux-mêmes avaient pratiqué au nord de l'Angleterre. C'est une défense contre des incursions de peuples encore sauvages; ce n'en fut pas une contre la milice victorieuse des Turcs. Ils détruisirent la muraille, & poussèrent leurs irruptions de tous côtés dans la Grèce, dans la Dalmatie, dans la Hongrie.

Grande muraille en Grèce.

Les peuples de Hongrie s'étaient donnés au jeune *Ladislas IV*, roi de Pologne. *Amurat II*, ayant fait quelques années la guerre en Hongrie, dans la Thrace, & dans tous les pays voisins, avec des succès divers, conclut la paix la plus solennelle que les Chrétiens & les Musulmans eussent jamais contractée. *Amurat* & *Ladislas* la jurèrent tous deux solennellement, l'un sur l'alcoran, & l'autre sur l'évangile. Le Turc promettait de ne pas avancer plus loin ses conquêtes; il en rendit même quelques-unes. On régla les limites des possessions Ottomanes, de la Hongrie & de Venise.

Le cardinal *Julien Cesarini*, légat du pape en Allemagne, homme fameux par ses poursuites contre les partisans de *Jean Hus*, par le concile de Basle auquel il avait d'abord présidé, par la croisade qu'il prêchait contre les Turcs, fut alors, par un zèle trop aveugle, la cause de l'opprobre & du malheur des Chrétiens.

A peine la paix est jurée, que ce cardinal veut qu'on la rompe. Il se flattait d'avoir engagé les Vénitiens & les Génois à rassembler une flotte formidable, & que les Grecs réveillés allaient faire un dernier effort. L'occasion était

CH.
LXXXIX.
Paix avec les
chrétiens.

1444.

Rompue.

CH.
XXIX.

son qu'il
faut pas
ser la foi
mahomé-

favorable : c'était précisément le temps où *Amurat II*, sur la foi de cette paix, venait de se consacrer à la retraite, & de résigner l'Empire à *Mahomet* son fils, jeune encore, & sans expérience.

Le prétexte manquait pour violer le serment. *Amurat* avait observé toutes les conditions avec une exactitude qui ne laissait nul subterfuge aux infracteurs. Le légat n'eut d'autre ressource, que de persuader à *Ladislas*, aux chefs Hongrois & aux Polonais, qu'on pouvait violer ses sermens. Il harangua, il écrivit, il assura que la paix jurée sur l'évangile était nulle, parce qu'elle avait été faite malgré l'inclination du pape. En effet, le pape, qui était alors *Eugène IV*, écrivit à *Ladislas*, qu'il lui ordonnait de rompre une paix qu'il n'avait pu faire à l'insçu du Saint-Siège. On a déjà vu que la maxime s'était introduite de ne pas garder la foi aux hérétiques. On en concluait qu'il ne fallait pas la garder aux Mahométans.

C'est ainsi que l'ancienne Rome viola la trêve avec Carthage dans sa dernière guerre punique. Mais l'évènement fut bien différent. L'infidélité du sénat fut celle d'un vainqueur qui opprime ; & celle des Chrétiens fut un effort des opprimés pour repousser un

peuple d'usurpateurs. Enfin *Julien* prévalut : tous les chefs se laissèrent entraîner au torrent , sur-tout *Jean Corvin Humiade*, ce fameux Général des armées Hongroises , qui combattit si souvent *Amurat & Mahomet II.*

CH.
LXXXIX.

LADISLAS, séduit par de fausses espérances , & par une morale que le succès seul pouvait justifier , entra dans les terres du sultan. Les janissaires alors allèrent prier *Amurat* de quitter sa solitude pour se mettre à leur tête. Il y consentit ; les deux armées se rencontrèrent vers le Pont-Euxin , dans ce pays qu'on nomme aujourd'hui la Bulgarie , autrefois la Mésie. La bataille se donna près de la ville de Varnes. *Amurat* portait dans son sein le traité de paix qu'on venait de conclure. Il le tira au milieu de la mêlée , dans un moment où ses troupes pliaient ; & pria Dieu , qui punit les parjures , de venger cet outrage fait aux loix des nations. Voilà ce qui donna lieu à la fable que la paix avait été jurée sur l'eucharistie , que l'hostie avait été remise aux mains d'*Amurat* , & que ce fut à cette hostie qu'il s'adressa dans la bataille. Le parjure reçut cette fois le châtiment qu'il méritait. Les Chrétiens furent vaincus après une longue résistance. Le roi

1444.

CH.
LXXXIX.

Ladislas fut percé de coups ; sa tête , coupée par un janissaire , fut portée en triomphe de rang en rang dans l'armée Turque , & ce spectacle acheva la déroute.

AMURAT vainqueur fit enterrer ce roi dans le champ de bataille avec une pompe militaire. On dit qu'il éleva une colonne sur son tombeau ; & même que l'inscription de cette colonne , loin d'insulter à la mémoire du vaincu , louait son courage , & plaignait son infortune.

QUELQUES-UNS disent que le cardinal *Julien* , qui avait assisté à la bataille , voulant dans sa fuite passer une rivière , y fut abîmé par le poids de l'or qu'il portait. D'autres disent que les Hongrois mêmes le tuèrent. Il est certain qu'il périt dans cette journée.

MAIS ce qu'il y a de plus remarquable , c'est qu'*Amurat* , après cette victoire , retourna dans sa solitude ; qu'il abdiqua une seconde fois la couronne ; qu'il fut une seconde fois obligé de la reprendre , pour combattre , & pour vaincre. Enfin il mourut à Andrinople , & laissa l'Empire à son fils *Mahomet II* , qui songea plus à imiter la valeur de son père que sa philosophie.

CHAPITRE XC.

De Scanderbeg.

UN autre guerrier , non moins célèbre , que je ne fais si je dois appeler *Osmanli* ou *Chrétien* , arrêta les progrès d'*Amurat* , & fut même , long-tems depuis , un rempart des Chrétiens contre les victoires de *Mahomet II* ; je veux parler de *Scanderberg* , né dans l'Albanie , partie de l'Épire , pays illustre dans les tems qu'on nomme héroïques , & dans les tems vraiment héroïques des Romains. Son nom était *Jean Castriot*. Il était fils d'un despote , ou d'un petit hospodar de cette contrée , c'est-à-dire , d'un prince vassal ; car c'est ce que signifiait *despote* : ce mot veut dire , à la lettre , maître de maison ; & il est étrange que l'on ait depuis affecté le mot de *despotique* aux grands souverains qui se sont rendus absolus.

JEAN Castriot était encore enfant , lorsqu'*Amurat* , plusieurs années avant la bataille de Varnes , dont je viens de parler , s'était saisi de l'Albanie après la

CH. XC.

CH. XC.

mort du père de *Castriot*. Il éleva cet enfant qui restait seul de quatre frères. Les annales turques ne disent point du tout que ces quatre princes aient été immolés à la vengeance d'*Amurat*. Il ne paraît pas que ces barbaries fussent dans le caractère d'un sultan qui abdiqua deux fois la couronne, & il n'est guères vraisemblable qu'*Amurat* eût donné sa tendresse & sa confiance à celui dont il ne devait attendre qu'une haine implacable. Il le chérissait, il le faisait combattre auprès de sa personne. *Jean Castriot* se distingua tellement, que le sultan & les janissaires lui donnèrent le nom de *Scanderberg*, qui signifie le seigneur *Alexandre*.

ENFIN l'amitié prévalut sur la politique. *Amurat* lui confia le commandement d'une petite armée contre le despote de Servie, qui s'était rangé du parti des Chrétiens, & faisait la guerre au sultan son gendre : c'était avant son abdication. *Scanderberg*, qui n'avait pas alors vingt ans, conçut le dessein de n'avoir plus de maître, & de régner.

IL fut qu'un secrétaire qui portait les sceaux du sultan, passait près de son camp. Il l'arrête, le met aux fers, le force à écrire & à sceller un ordre au

gouverneur de Croyè , capitale de l'Épife , de remettre la ville & la citadelle à *Scanderberg*. Après avoir fait expédier cet ordre , il affaffine le secrétaire & fa fuite. Il marche à Croye ; le gouverneur lui remet la place fans difficulté. La nuit même il fait avancer les Albanois , avec lesquels il était d'intelligence. Il égorge le gouverneur & la garnison. Son parti lui gagne toute l'Albanie. Les Albanois paffent pour les meilleurs foldats de ces pays. *Scanderberg* les conduifit fi bien , fut tirer tant d'avantage de l'affiette du terrain âpre & montagneux ; qu'avec peu de troupes il arrêta toujours de nombreuses armées Turques. Les Mufulmans le regardaient comme un perfide : les Chrétiens l'admiraient comme un héros , qui , en trompant fes ennemis & fes maîtres , avait repris la couronne de fon père , & la méritait par fon courage.

CH. XC.

1443.



CHAPITRE XCI

*De la prise de Constantinople par les
Tures.*

CH. XCI.

SI les empereurs Grecs avaient été des *Scanderberg*, l'Empire d'Orient se ferait conservé. Mais ce même esprit de cruauté, de faiblesse, de division, de superstition, qui l'avait ébranlé si longtemps, hâta le moment de sa chute.

On comptait trois Empires d'Orient; & il n'y en avait réellement pas un. La ville de Constantinople entre les mains des Grecs faisait le premier. *Andrinople*, refuge des *Lascaris*, pris par *Amurat I*, en 1362, & toujours demeuré aux sultans, était regardé comme le second Empire: & une province barbare de l'ancienne Colchide, nommée *Trebizonde*, où les *Comnènes* s'étaient retirés, était réputée le troisième.

Ce déchirement de l'Empire, comme on l'a vu, était l'unique effet considérable des croisades. Dévasté par les Francs, repris par ses anciens maîtres, mais repris pour être ravagé encore, il
était

était étonnant qu'il subsistât. Il y avait deux partis dans Constantinople, acharnés l'un contre l'autre par la religion, à-peu-près comme dans Jérusalem ; quand *Vespasien* & *Titus* l'assiégèrent. L'un était celui des empereurs, qui, dans la vaine espérance d'être secourus, consentaient de soumettre l'Eglise Grecque à la Latine ; l'autre celui des prêtres & du peuple, qui, se souvenant encore de l'invasion des croisés, avaient en exécution la réunion des deux Eglises. On s'occupait toujours de controverses, & les Turcs étaient aux portes.

 CH. XCI.

JEAN II Paléologue, le même qui s'était soumis au pape dans la vaine espérance d'être secouru, avait régné vingt-sept ans sur les débris de l'Empire Romain-Grec, & après sa mort arrivée en 1449, telle fut la faiblesse de l'Empire, que *Constantin*, l'un de ses fils, fut obligé de recevoir du Turc *Amurat II*, comme de son seigneur, la confirmation de la dignité impériale. Un frère de ce *Constantin* eut Lacédémone, un autre eut Corinthe, un troisième eut ce que les Vénitiens n'avaient pas dans le Péloponnèse.

TELLE était la situation des Grecs, quand *Mahomet Bouyouk*, ou *Mahomet II*, Sultan, 1451.

H. U. Tome IV.

G

CH. XCI. *met le grand*, succéda pour la seconde fois au sultan *Amurat* son père. Les moines ont peint ce *Mahomet* comme un barbare insensé, qui tantôt coupait la tête à sa prétendue maitresse *Irène*, pour appaiser les murmures de ses jannissaires; tantôt faisait ouvrir le ventre à quatorze de ses pages, pour voir qui d'entr'eux avait mangé un melon. On trouve encore ces histoires absurdes dans nos dictionnaires, qui ont été long-temps, pour la plupart, les archives alphabétiques du mensonge.

Fables sur
Mahomet II.

TOUTES les annales turques nous apprennent que *Mahomet* avait été le prince le mieux élevé de son temps; ce que nous venons de dire d'*Amurat* son père, prouve assez qu'il n'avait pas négligé l'éducation de l'héritier de sa fortune. On ne peut encore disconvenir que *Mahomet* n'ait écouté le devoir d'un fils, & n'ait étouffé son ambition, quand il fallut rendre le trône qu'*Amurat* lui avait cédé. Il redevint deux fois sujet, sans exciter le moindre trouble. C'est un fait unique dans l'histoire, & d'autant plus singulier, que *Mahomet* joignait à son ambition la fougue d'un caractère violent.

son caractère. IL parlait le grec, l'arabe, le per-

san ; il entendait le latin ; il dessinait ; il savait ce qu'on pouvait savoir alors de géographie & de mathématique ; il aimait la peinture. Aucun amateur des arts n'ignore qu'il fit venir de Venise le fameux *Gentili Bellino* , & qu'il le récompensa comme *Alexandre* avait payé *Apelles* , par des dons & par la familiarité. Il lui fit présent d'une couronne d'or , d'un collier d'or , de trois mille ducats d'or , & le renvoya avec honneur. Je ne peux m'empêcher de ranger parmi les contes improbables celui de l'esclave auquel on prétend que *Mahomet* fit couper la tête , pour faire voir à *Bellino* l'effet des muscles & de la peau sur un cou séparé de son tronc. Ces barbaries que nous exerçons sur les animaux , les hommes ne les exercent sur les hommes que dans la fureur des vengeance , ou dans ce qu'on appelle le droit de la guerre. *Mahomet II* fut souvent sanguinaire & féroce , comme tous les conquérans qui ont ravagé le monde ; mais pourquoi lui imputer des cruautés si peu vraisemblables ? A quoi bon multiplier les horreurs ? *Philippe de Comines* , qui vivait sous le siècle de ce sultan , avoue ; qu'en mourant il demanda pardon à Dieu d'

CH. XCI.

voir mis un impôt sur ses sujets. Où sont les princes chrétiens qui manifestent un tel repentir ?

IL était âgé de vingt-deux ans quand il monta sur le trône des sultans , & il se prépara dès-lors à se placer sur celui de Constantinople , tandis que cette ville était toute divisée pour savoir s'il fallait se servir, ou non, de pain azyme, & s'il fallait prier en grec ou en latin.

1453.
Siège de
Constantino-
ple.

MAHOMET II commença donc par serrer la ville du côté de l'Europe & du côté de l'Asie, Enfin , dès les premiers jours d'avril 1453 , la campagne fut couverte de soldats , que l'exagération fait monter à trois-cent mille ; & le détroit de la Propontide d'environ trois-cents galères , & deux-cents petits vaisseaux.

UN des faits les plus étranges & les plus attestés, c'est l'usage que *Mahomet* fit d'une partie de ces navires. Ils ne pouvaient entrer dans le port de la ville , fermé par les plus fortes chaînes de fer , & d'ailleurs apparemment défendu avec avantage. Il fait en une nuit couvrir une demi-lieue de chemin sur terre de planches de sapin enduites de suif & de graisse , disposées comme la crèche d'un vaisseau ; il fait tirer à force de

machines & de bras quatre-vingts galères, & soixante & dix allèges du détroit, & les fait couler sur ces planches. Tout ce grand travail s'exécute en une seule nuit, & les assiégés sont surpris le lendemain matin de voir une flotte entière descendre dans le port. Un pont de bateaux dans ce jour même fut construit à leur vue, & servit à l'établissement d'une batterie de canon.

IL faut, ou que Constantinople n'eût point d'artillerie, ou qu'elle fût mal servie. Car comment le canon n'eût-il pas foudroyé ce pont de bateaux? Mais il est douteux que *Mahomet* se servît, comme on le dit, de canons de deux-cents livres de balle. Les vaincus exagèrent tout. Il eût fallu environ cent-cinquante livres de poudre pour bien chasser de tels boulets. Cette quantité de poudre ne peut s'allumer à la fois; le coup partirait avant que la quinzième partie prît feu; & le boulet aurait très-peu d'effet. Peut-être les Turcs, par ignorance, employaient de ces canons; & peut-être les Grecs, par la même ignorance, en étaient effrayés.

Dès le mois de Mai on donna des assauts à la ville qui se croyait la capi-

CH. XCL.

rale du monde : elle était donc bien mal fortifiée ; elle ne fut guères mieux défendue. L'empereur , accompagné d'un cardinal de Rome nommé *Isidore* , suivait le rit romain , ou feignait de le suivre , pour engager le pape & les princes catholiques à le secourir ; mais par cette triste manœuvre , il irritait & décourageait les Grecs , qui ne voulaient pas seulement entrer dans les églises qu'il fréquentait. *Nous aimons mieux , s'écrièrent-ils , voir ici le turban qu'un chapeau de cardinal.*

Nul prince chrétien ne secourt Constantinople.

DANS d'autres temps , presque tous les princes chrétiens , sous prétexte d'une guerre sainte , se liguèrent pour envahir cette métropole & ce rempart de la chrétienté ; & quand les Turcs l'attaquèrent , aucun ne la défendit.

L'EMPEREUR *Frédéric III* n'était ni assez puissant , ni assez entreprenant. La Pologne était trop mal gouvernée. La France sortait à peine de l'abîme où la guerre civile & celle contre l'Anglais l'avaient plongée. L'Angleterre commençait à être divisée & faible. Le duc de Bourgogne , *Philippe le bon* , était un puissant prince , mais trop habile pour renouveler seul les croisades , & trop vieux pour de telles actions. Les princes Italiens étaient en guerre. L'Ara-

gon & la Castille n'étaient pas encore unies , & les Musulmans occupaient toujours une partie de l'Espagne.

 CH. XCI.

IL n'y avait en Europe que deux princes dignes d'attaquer *Mahomet II*. L'un était *Huniade* , prince de Transilvanie , mais qui pouvait à peine se défendre : l'autre ce fameux *Scanderbeg* , qui ne pouvait que se soutenir dans les montagnes de l'Épire , à-peu-près comme autrefois *Don Pélage* dans celles des Asturies , quand les Mahométans subjuguèrent l'Espagne. Quatre vaisseaux de Gènes , dont l'un appartenait à l'empereur *Frédéric III* , furent presque le seul secours que le monde chrétien fournit à Constantinople. Un étranger commandait dans la ville ; c'était un Génois nommé *Giustiniani*. Tout bâtiment qui est réduit à des appuis étrangers , menace ruine. Jamais les anciens Grecs n'eurent de Persan à leur tête , & jamais Gaulois ne commanda les troupes de la république Romaine. Il fallait donc que Constantinople fût prise : aussi le fut-elle , mais d'une manière entièrement différente de celle dont tous nos auteurs , copistes de *Ducas* & de *Calcondile* , le racontent.

CETTE conquête est une grande épo-

G

u. xci.

que. C'est-là où commence véritablement l'Empire Turc au milieu des Chrétiens d'Europe ; & c'est ce qui transporta parmi eux quelques arts des Grecs.

nière dont
Constantino-
ple fut prise.

LES annales turques, rédigées à Constantinople par le feu prince *Démétrius Cantemir*, m'apprennent qu'après quarante-neuf jours de siège, l'empereur *Constantin* fut obligé de capituler. Il envoya plusieurs Grecs recevoir la loi du vainqueur. On convint de quelques articles. Ces annales turques paraissent très-vraies dans ce qu'elles disent de ce siège. *Ducas* lui-même, qu'on croit de la race impériale, & qui dans son enfance était dans la ville assiégée, avoue dans son histoire, que le sultan offrit à l'empereur *Constantin* de lui donner le Péloponnèse, & d'accorder quelques petites provinces à ses frères. Il voulait avoir la ville & ne la point saccager, la regardant déjà comme son bien qu'il ménageait ; mais dans le temps que les envoyés Grecs retournaient à Constantinople pour y rapporter les propositions des assiégeans, *Mahomet*, qui voulut leur parler encore, fait courir à eux. Les assiégés, qui du haut des murs voient un gros de Turcs courant après

les leurs, tirent imprudemment sur ces Turcs. Ceux-ci sont bien-tôt joints par un plus grand nombre. Les envoyés Grecs rentraient déjà par une poterne. Les Turcs entrent avec eux : ils se rendent maîtres de la haute ville séparée de la basse. L'empereur est tué dans la foule ; & *Mahomet* fait aussi-tôt du palais de *Constantin*, celui des sultans ; & de *Sainte-Sophie*, sa principale mosquée.

EST-ON plus touché de pitié que saisi d'indignation, lorsqu'on lit dans *Ducas*, que le sultan envoya ordre dans le camp d'allumer par-tout des feux ; ce qui fut fait avec ce cri impie, qui est le signe particulier de leur superstition détestable. Ce cri impie est le nom de Dieu, *Allah*, que les Mahométans invoquent dans tous les combats. La superstition détestable était chez les Grecs qui se réfugièrent dans *Sainte-Sophie*, sur la foi d'une prédiction qui les assurait qu'un ange descendrait dans l'église pour les défendre.

ON tua quelques Grecs dans le parvis, on fit le reste esclave ; & *Mahomet* n'alla remercier Dieu dans cette église, qu'après l'avoir lavée avec de l'eau rose.

SOUVERAIN, par droit de conquête, d'une moitié de *Constantinople*, il eut.

l'humanité , ou la politique , d'offrir à
 CH. XCI. l'autre partie la même capitulation qu'il
 avait voulu accorder à la ville entière ,
 & il la garda religieusement. Ce fait est
 si vrai que toutes les églises chrétiennes
 de la basse ville furent conservées
 jusques sous son petit-fils *Sélim* , qui
 en fit abattre plusieurs. On les appelait
les mosquées d'Issévi. *Issévi* est , en turc ,
 le nom de *Jésus*. Celle du patriarche
 Grec subsiste encore dans Constantinople
 sur le canal de la mer noire. Les
 Ottomans ont permis qu'on fondât dans
 ce quartier une académie , où les Grecs
 modernes enseignent l'ancien grec qu'on
 ne parle plus guère en Grèce , la philo-
 sophie d'*Aristote* , la théologie , la mé-
 decine ; & c'est de cette école que sont
 sortis *Constantin Ducas* , *Mauro Cor-
 dato* , & *Cantemir* , faits par les Turcs
 princes de Moldavie. J'avoue que *Dé-
 métrius Cantemir* a rapporté beaucoup
 de fables anciennes ; mais il ne peut s'être
 trompé sur les monumens modernes
 qu'il a vus de ses yeux , & sur l'académie
 où il a été élevé.

Traitement
 rit aux Chré-
 tiens.

ON a conservé encore aux Chrétiens
 une église , & une rue entière qui leur
 appartient en propre , en faveur d'un
 architecte Grec nommé *Christobule*. Cet

architecte avait été employé par *Mahomet II* pour construire une mosquée sur les ruines de l'église des *Saints-apôtres*, ancien ouvrage de *Theodora*, femme de l'empereur *Justinien* ; & il avait réussi à en faire un édifice qui approche de la beauté de *Sainte-Sophie*. Il construisit aussi par ordre de *Mahomet* huit écoles & huit hôpitaux dépendans de cette mosquée : & c'est pour prix de ce service que le sultan lui accorda la rue dont je parle, dont la possession demeura à sa famille. Ce n'est pas un fait digne de l'histoire, qu'un architecte ait eu la propriété d'une rue ; mais il est important de connaître que les Turcs ne traitent pas toujours les Chrétiens aussi barbarement que nous nous le figurons. Aucune nation chrétienne ne souffre que des Turcs aient chez elle une mosquée, & les Turcs permettent que tous les Grecs aient des églises. Plusieurs de ces églises sont des collégiales, & on voit dans l'Archipel des chanoines sous la domination d'un pacha.

LES erreurs historiques séduisent les nations entières. Une foule d'écrivains occidentaux a prétendu que les Mahométans adoraient *Vénus*, & qu'ils

 CH. XCI.

 Nos
sur les

CH. XCI.

niaient la providence. *Grotius*, lui-même, a répété que *Mahomet*, ce grand & faux prophète, avait instruit une colombe à voler auprès de son oreille, & avait fait accroire que l'esprit de Dieu venait l'instruire sous cette forme. On a prodigué sur le conquérant *Mahomet II* des contes non moins ridicules.

Mahomet
est un pa-
triarche.

CE qui montre évidemment, malgré les déclamations du cardinal *Isidore* & de tant d'autres, que *Mahomet* était un prince plus sage & plus poli qu'on ne croit, c'est qu'il laissa aux Chrétiens vaincus la liberté d'élire un patriarche. Il l'installa lui-même avec la solennité ordinaire; il lui donna la crosse & l'anneau, que les empereurs d'Occident n'osaient plus donner depuis longtemps; & s'il s'écarta de l'usage, ce ne fut que pour reconduire jusqu'aux portes de son palais le patriarche élu, nommé *Genadius*, qui lui dit, *qu'il était confus d'un honneur que jamais les empereurs chrétiens n'avaient fait à ses prédécesseurs*. Des auteurs ont eu l'imbécillité de rapporter que *Mahomet II* dit à ce patriarche : *La Sainte-Trinité te fait, par l'autorité que j'ai reçue, patriarche œcuménique*. Ces auteurs connaissent bien mal les Musulmans. Ils ne savent pas que

notre dogme de la Trinité leur est en horreur ; qu'ils se croiraient souillés d'avoir prononcé ce mot ; qu'ils nous regardent comme des idolâtres , adoreurs de plusieurs Dieux. Depuis ce temps les sultans *Osmanlis* ont toujours fait un patriarche qu'on nomme *œcuménique* ; le pape en nomme un autre qu'on appelle le patriarche *Latin* ; chacun d'eux , taxé par le divan , rançonne , à son tour , son troupeau. Ces deux Églises , également gémissantes , sont irréconciliables ; & le soin d'appaîser leurs querelles n'est pas aujourd'hui une des moindres occupations des sultans , devenus les modérateurs des Chrétiens , aussi - bien que leurs vainqueurs.

CH. XCL

Ces vainqueurs n'en usèrent point avec les Grecs , comme autrefois aux dixième & onzième siècles avec les Arabes , dont ils avaient adopté la langue , la religion , & les mœurs. Quand les Turcs soumirent les Arabes , ils étaient encore entièrement barbares ; mais quand ils subjuguèrent l'Empire Grec , la constitution de leur gouvernement était dès long-tems toute formée. Ils avaient respecté les Arabes , & ils méprisaient les Grecs. Ils n'ont eu d'autre commerce

CH. XCI. avec ces Grecs , que celui des maîtres avec des peuples asservis.

Usages des Turcs. Ils ont conservé tous les usages, toutes les loix qu'ils eurent au tems de leurs conquêtes. Le corps des *Gengi-Chéris*, que nous nommons *Janissaires*, subsista dans toute sa vigueur, au même nombre d'environ quarante-cinq mille. Ce sont, de tous les soldats de la terre, ceux qui ont toujours été le mieux nourris. Chaque oda de janissaires avait & à encore un pourvoyeur, qui leur fournit du mouton, du riz, du beurre, des légumes, & du pain en abondance.

Les sultans ont conservé en Europe l'ancien usage qu'ils avaient pratiqué en Asie, de donner à leurs soldats des fiefs à vie, & quelques-uns héréditaires. Ils ne prirent point cette coutume des califes Arabes qu'ils détrônèrent. Le gouvernement des Arabes était fondé sur des principes différens. Les Tartares occidentaux partagèrent toujours les terres des vaincus. Ils établirent, dès le cinquième siècle, en Europe, cette institution qui attache les vainqueurs à un gouvernement devenu leur patrimoine; & les nations qui se mêlèrent à eux, comme les Lombards, les Francs, les Normans, suivirent ce plan. *Ta*

merlan le porta dans les Indes , où sont aujourd'hui les plus grands seigneurs de fiefs , sous les noms d'*Omras* , de *Rayas* , de *Nabab*. Mais les Ottomans ne donnèrent jamais que de petites terres. Leurs *Zaimats* , & leurs *Timarists* , sont plutôt des métairies que des seigneuries. L'esprit guerrier paraît tout entier dans cet établissement. Si un *zaim* meurt les armes à la main , ses enfans partagent son fief ; s'il ne meurt point à la guerre , le *béglierbeg* , c'est-à-dire , le commandant des armes de la province , peut nommer à ce bénéfice militaire. Nul droit pour ces *zaims* & pour ces *timars* , que celui de fournir & de mener des soldats à l'armée , comme chez nos premiers Français ; point de titres , point de juridiction , point de noblesse.

ON a toujours tiré des mêmes écoles les *cadis* , les *molla* , qui sont les juges ordinaires , & les deux *cadi-leskers* d'Asie & d'Europe , qui sont les juges des provinces & des armées , & qui président , sous le *muphti* , à la religion & aux loix. Le *muphti* , & les *cadi-leskers* ont toujours été également soumis au *divan*. Les *dervis* , qui sont les moines mendiants chez les Turcs , se sont

CH. XCI.

multipliés, & n'ont pas changé. La coutume d'établir des *Caravenseraïs* pour les voyageurs, & des écoles avec des hôpitaux auprès de toutes les mosquées, n'a point dégénéré. En un mot, les Turcs sont ce qu'ils étaient, non-seulement quand ils prirent Constantinople, mais quand ils passèrent pour la première fois en Europe.



CHAPITRE XCII.

Entreprises de Mahomet II, & sa mort.

PENDANT trente & une années de règne, *Mahomet II* marcha de conquête en conquête, sans que les princes chrétiens se liguassent contre lui; car il ne faut pas appeller *ligue* un moment d'intelligence entre *Huniade*, prince de Transilvanie, le roi de Hongrie, & un despote de la Russie noire. Ce célèbre *Huniade* montra que, s'il avait été mieux secouru, les Chrétiens n'auraient pas perdu tous les pays que les Mahométans possèdent en Europe. Il repoussa *Mahomet II* devant Belgrade, trois ans après la prise de Constantinople.

CN. XCII.

DANS ce temps-là même les Persans tombaient sur les Turcs, & détournaient ce torrent dont la chrétienté était inondée. *Ussum-Cassan*, de la branche de *Tamerlan*, qu'on nommait *le béliet blanc*, gouverneur d'Arménie, venait de subjuguer la Perse. Il s'alliait aux Chrétiens, & par-là il les aver-

CH. XCII.

tissait de se réunir contre l'ennemi commun; car il épousa la fille de *David Comnène*, empereur de Trébizonde. Il n'était pas permis aux Chrétiens d'épouser leur commère ou leur cousine: mais on voit qu'en Grèce, en Espagne, en Asie, ils s'alliaient aux Musulmans sans scrupule.

LE tartare *Ussum - Cassan*, gendre. Conquête de de l'empereur chrétien *David Com-*
Mahomet II. *nène*, attaqua *Mahomet* vers l'Euphrate. C'était une occasion favorable pour la chrétienté; elle fut encore négligée. On laissa *Mahomet*, après des fortunes diverses, faire la paix avec le Persan, & prendre ensuite Trébizonde avec la partie de la Cappadoce qui en dépendait; tourner vers la Grèce, saisir le Négrepont, retourner au fond de la mer noire, s'emparer de Cassa, l'ancienne Théodosie rebâtie par les Génois; revenir réduire Scutari, Zante; Céphalonie; courir jusqu'à Trieste à la porte de Venise, & établir enfin la puissance musulmane au milieu de la Calabre, d'où il menaçait le reste de l'Italie, & d'où ses lieutenans ne se retirèrent qu'après sa mort.

SA fortune échoua contre Rhodes. Les chevaliers, qui sont aujourd'hui les

chevaliers de Malte , eurent , ainsi que *Scanderbeg* , la gloire de repousser les armes victorieuses de *Mahomet II*.

CH. XCII.

Ce fut en 1480 que ce conquérant fit attaquer cette île autrefois si célèbre , & cette ville fondée très-long-temps avant Rome dans le terrain le plus heureux , dans l'aspect le plus riant , & sous le ciel le plus pur ; ville gouvernée par les enfans d'*Hercule* , par *Danaüs* , par *Cadmus* ; fameuse dans toute la terre par son colosse d'airain , dédié au soleil , ouvrage immense jeté en fonte par un Indien , & qui , s'élevant de cent pieds de hauteur , les pieds posés sur deux môles de marbre , laissait voguer sous lui les plus gros navires. Rhodes avait passé au pouvoir des Sarrazins dans le milieu du septième siècle ; un chevalier Français *Foulques de Villaret* , grand-maître de l'Ordre , l'avait reprise sur eux , en 1310 ; & un autre chevalier Français , *Pierre d'Aubusson* , la défendit contre les Turcs.

Rhodes.

C'est une chose bien remarquable que *Mahomet II* employât dans cette entreprise une foule de Chrétiens renégats. Le grand-visir lui-même qui vint attaquer Rhodes était un Chrétien ; & , ce qui est encore plus étrange , il était

Chrétien
grand-visir.

de la race impériale des *Paléologues*.
 I. XCII. Un autre Chrétien, *George Frupan*, conduisait le siège sous les ordres du visir ; on ne vit jamais de Mahométans quitter leur religion pour servir dans les armées chrétiennes. D'où vient cette différence ? Serait-ce qu'une religion qui a coûté une partie d'eux-mêmes à ceux qui la professent , & qu'on a scellée de son sang dans une opération très-douloureuse , en devient ensuite plus chère ? Serait-ce parce que les vainqueurs de l'Asie s'attiraient plus de respect que les puissances de l'Europe ? Serait-ce qu'on eût cru dans ces temps d'ignorance les armes des Musûlmans plus favorisées de Dieu que les armes chrétiennes , & que de - là on eût inféré que la cause triomphante était la meilleure ?

PIERRE d'Aubusson fit alors triompher la sienne. Il força au bout de trois mois le grand-visir *Messith Paléologue* à lever le siège. *Calcondile*, dans son histoire des Turcs , vous dit que les assiégeans , en montant sur la brèche , virent dans l'air une croix d'or entourée de lumière , & une très-belle femme vêtue de blanc ; que ce miracle les alarma , & qu'ils prirent la fuite saisis d'épouvante.

racle rap-
 porté par Cal-
 condile.

Il y a pourtant quelque apparence que la vue d'une belle femme aurait plutôt encouragé qu'intimidé les Turcs , & que la valeur de *Pierre d'Aubusson* & des chevaliers fut le seul prodige auquel ils cédèrent. Mais c'est ainsi que les Grecs modernes écrivaient.

CH. XCII.

CETTE petite île manquée ne rendait pas *Mahomet Bouyouk* moins terrible au reste de l'Occident. Il avait depuis long-temps conquis l'Épire après la mort de *Scanderbeg*. Les Vénitiens avaient eu le courage de défier ses armes. C'était le temps de la puissance Vénitienne ; elle était très-étendue en terre ferme ; & ses flottes bravaient celles de *Mahomet* ; elles s'emparèrent même d'Athènes : mais enfin cette république, n'étant point secourue, fut obligée de céder, de rendre Athènes, & d'acheter, par un tribut annuel, la liberté de commercer sur la mer noire, songeant toujours à réparer ses pertes par son commerce, qui avait fait les fondemens de sa grandeur. Nous verrons que, bien-tôt après, le pape *Jules II*, & presque tous les princes chrétiens, firent plus de mal à cette république qu'elle n'en avoit essuyé des Ottomans.

Ann. XCII.
ort de Ma-
met II.

Cependant *Mahomet II* allait porter ses armes victorieuses contre les sultans mammelucs d'Égypte, tandis que ses lieutenans étaient dans le royaume de Naples ; ensuite il se flattait de venir prendre Rome comme Constantinople ; & , en entendant parler de la cérémonie dans laquelle le doge de Venise épouse la mer Adriatique, il disait : *qu'il l'enverrait bien-tôt au fond de cette mer consommer son mariage.* Une colique arrêta les progrès & les desseins de ce conquérant. Il mourut à Nicomédie à l'âge de cinquante-trois ans, lorsqu'il se préparait à faire encore le siège de Rhodes , & à conduire en Italie une armée formidable.

1481.



CHAPITRE XCIII.

*Etat de la Grèce sous le joug des Turcs.**Leur gouvernement ; leurs mœurs.*

SI l'Italie respira par la mort de *Mahomet II*, les Ottomans n'ont pas moins conservé en Europe un pays plus beau & plus grand que l'Italie entière. La patrie des *Miltiades*, des *Léonidas*, des *Alexandres*, des *Sophocles*, & des *Platons*, devint bientôt barbare. La langue grecque dès-lors se corrompit. Il ne resta presque plus de trace des arts ; car , quoiqu'il y ait dans Constantinople une académie grecque , ce n'est pas assurément celle d'Athènes ; & les beaux-arts n'ont pas été rétablis par les trois mille moines que les sultans laissent toujours subsister au mont Athos. Autrefois cette même Constantinople fut sous la protection d'Athènes. Calcédoine fut sa tributaire ; le roi de Thrace brigua l'honneur d'être admis au rang de ses bourgeois. Aujourd'hui les descendants des Tartares dominent dans ces belles régions , & à peine

CH. XCIII.

CH. XCIII.
Athènes.

le nom de la Grèce subsiste. Cependant la seule petite ville d'Athènes aura toujours plus de réputation parmi nous, que les Turcs ses oppresseurs, eussent-ils l'empire de la terre.

LA plupart des grands monumens d'Athènes que les Romains imitèrent, & ne purent surpasser, ou sont en ruine, ou ont disparu : une petite mosquée est bâtie sur le tombeau de *Thémistocle*, ainsi qu'une chapelle de recollers est élevée à Rome sur les débris du Capitole ; l'ancien temple de *Minerve* est aussi changé en mosquée ; le port de *Pyrée* n'est plus. Un lion antique de marbre subsiste encore auprès, & donne son nom au port du lion, presque comblé. Le lieu où était l'académie est couvert de quelques huttes de jardiniers. Les beaux restes du *Stadion* inspirent de la vénération & des regrets ; & le temple de *Cérès*, qui n'a rien souffert des injures du temps, fait entrevoir ce que fut autrefois *Athènes*. Cette ville, qui vainquit *Xerxès*, contient seize à dix-sept mille habitans, tremblans devant douze-cents janissaires qui n'ont qu'un bâton blanc à la main. Les Spartiates, ces anciens rivaux & ces vainqueurs d'Athènes, sont confondus

Lactédémone.

Mus avec elle dans le même assujettissement. Ils ont combattu plus long-temps pour leur liberté, & semblent garder encore quelques restes de ces mœurs dures & altières que leur inspira *Lycurgue*.

 CH. XCIII.

Les Grecs restèrent dans l'oppression, mais non pas dans l'esclavage. On leur laissa leur religion & leurs loix; & les Turcs se conduisirent comme s'étaient conduits les Arabes en Espagne. Les familles Grecques subsistent dans leur patrie, avilies, méprisées, mais tranquilles: elles ne paient qu'un léger tribut; elles font le commerce, & cultivent la terre; leurs villes & leurs bourgades ont encore leur *Protogéros*, qui juge leurs différends; leur patriarche est entretenu par elles honorablement. Il faut bien qu'il en tire des sommes assez considérables, puisqu'il paye à son installation quatre mille ducats au trésor impérial, & autant aux officiers de la Porte.

Le plus grand assujettissement des Grecs a été long-temps d'être obligés de livrer au sultan des enfans de tribut, pour servir dans le ferrail, ou parmi les Janissaires. Il fallait qu'un père de

H. U. Tom. IV.

H

~~—————~~
 CH. XCIII.

famille donnât un de ses fils , ou qu'il le rachetât. Il y a en Europe des provinces chrétiennes , où la coutume de donner ses enfans destinés à la guerre dès le berceau , est établie. Ces enfans de tribut , élevés par les Turcs , faisaient souvent dans le serrail une grande fortune. La condition même des janissaires est assez bonne. C'était une grande preuve de la force de l'éducation & des bizarreries de ce monde , que la plupart de ces fiers ennemis des Chrétiens fussent nés de Chrétiens opprimés. Une plus grande preuve de cette fatale & invincible destinée , par qui l'Être suprême enchaîne tous les événemens de l'univers , c'est que *Constantin* ait bâti Constantinople pour les Turcs , comme *Romulus* avait , tant de siècles auparavant , jeté les fondemens du capitole pour les pontifes de l'Eglise Catholique.

Sultans non
 despotiques. JE crois devoir ici combattre un préjugé ; que le gouvernement Turc est un gouvernement absurde , qu'on appelle *despotique* ; que les peuples sont tous esclaves du sultan , qu'ils n'ont rien en propre , que leur vie & leurs biens appartiennent à leur maître. Une telle

administration se détruirait elle-même. Il serait bien étrange que les Grecs vaincus ne fussent point réellement esclaves, & que leurs vainqueurs le fussent. Quelques voyageurs ont cru que toutes les terres appartenant au sultan, parce qu'il donne des timariots à vie, comme autrefois les rois Francs donnaient des bénéfices militaires. Ces voyageurs devaient considérer qu'il y a des loix pour les héritages en Turquie, comme par-tout ailleurs. L'alcoran, qui est la loi civile, aussi-bien que celle de la religion, pourvoit dès le quatrième chapitre aux héritages des hommes & des femmes; & la loi de tradition & de coutume supplée à ce que l'alcoran ne dit pas.

CH. XCIII.

Il est vrai que le mobilier des pachas décédés appartient au sultan, & qu'il fait la part à la famille. Mais c'était une coutume établie en Europe dans le temps que les fiefs n'étaient point héréditaires; & long-temps après, les évêques mêmes héritèrent des meubles des ecclésiastiques inférieurs, & les papes exercèrent ce droit sur les cardinaux & sur tous les bénéficiers qui mouraient dans la résidence du premier pontife.

Gouvernement Turc.

CH. XCIII. NON-SEULEMENT les Turcs sont tous libres, mais ils n'ont chez eux aucune distinction de noblesse. Ils ne connaissent de supériorité que celle des emplois.

Mœurs. LEURS mœurs sont à la fois féroces, altières & efféminées; ils tiennent leur dureté des Scythes, leurs ancêtres; & leur mollesse, de la Grèce & de l'Asie. Leur orgueil est extrême. Ils sont conquérans & ignorans: c'est pourquoi ils méprisent toutes les nations.

L'EMPIRE Ottoman n'est point un gouvernement monarchique, tempéré par des mœurs douces, comme le sont aujourd'hui la France & l'Espagne; il ressemble encore moins à l'Allemagne, devenue avec le temps une république de princes & de villes, sous un chef suprême qui a le titre d'empereur. Il n'a rien de la Pologne, où les cultivateurs sont esclaves, & où les nobles sont rois; il est aussi éloigné de l'Angleterre par sa constitution que par la distance des lieux. Mais il ne faut pas imaginer que ce soit un gouvernement arbitraire en tout, où la loi permette aux caprices d'un seul d'immoler à son gré des multitudes d'hommes, comme

des bêtes fauves, qu'on entretient dans
un parc pour son plaisir.

CH. XCIII.

Il semble à nos préjugés qu'un chiaoux peut aller, un haticherif à la main, demander de la part du sultan tout l'argent des pères de famille d'une ville, & toutes les filles pour l'usage de son maître. Il y a sans doute d'horribles abus dans l'administration Turque ; mais en général ces abus sont bien moins funestes au peuple qu'à ceux-mêmes qui partagent le gouvernement : c'est sur eux que tombe la rigueur du despotisme. La sentence secrète d'un divan suffit pour sacrifier les principales têtes aux moindres soupçons. Nul grand corps légal établi dans ce pays pour rendre les loix respectables, & la personne du souverain sacrée. Nulle digue opposée par la constitution de l'État aux injustices du visir. Ainsi peu de ressource pour le sujet, quand il est opprimé ; & pour le maître, quand on conspire contre lui. Le souverain qui passe pour le plus puissant de la terre est en même temps le moins affermi sur son trône. Il suffit d'un jour de révolution pour l'en faire tomber. Les Turcs ont en cela imité les mœurs de l'Empire

CH. XCIII.

Grec qu'ils ont détruit. Ils ont seulement plus de respect pour la maison *Ottomane*, que les Grecs n'en avaient pour la famille de leurs empereurs. Ils déposent, ils égorgent un sultan; mais c'est toujours en faveur d'un prince de la maison *Ottomane*. L'Empire Grec au contraire avait passé, par les assassinats, dans vingt familles différentes.

LA crainte d'être déposé est un plus grand frein pour les empereurs Turcs, que toutes les loix de l'alcoran. Maître absolu dans son ferrail, maître de la vie de ses officiers au moyen d'un fetfa du muphti, il ne l'est pas des usages de l'Empire; il n'augmente point les impôts; il ne touche point aux monnoies; son trésor particulier est séparé du trésor public.

LA place de sultan est quelquefois la plus oisive de la terre, & celle du grand-visir la plus laborieuse; il est à la fois connétable, chancelier, & premier président. Le prix de tant de peines a été souvent l'exil ou le cordeau.

égalité
ns toutes
nations.

LES places des pachas n'ont pas été moins dangereuses, & jusqu'à nos jours une mort violente a été souvent leur destinée. Tout cela ne prouve que des

mœurs dures & féroces, telles que l'ont été long-temps celles de l'Europe chrétienne, lorsque tant de têtes tombaient sur les échaffauds; lorsqu'on pendait la *Brosse*, le favori de *Saint Louis*; que le ministre *Laguette* mourait dans la question sous *Charles le bel*; que le connétable de France *Charles de la Cerda* était exécuté sous le roi *Jean* sans forme de procès; qu'on voyait *Enguerand de Marigni* pendu au gibet de Montfaucon, que lui-même avait fait dresser; qu'on portait au même gibet le corps du premier ministre *Montaigu*; que le grand-maître des templiers, & tant de chevaliers expiraient dans les flammes, & que de telles cruautés étaient ordinaires dans les États monarchiques. On se tromperait beaucoup si on pensait que ces barbaries fussent la suite du pouvoir absolu. Aucun prince chrétien n'était despotique, & le grand-seigneur ne l'est pas davantage. Plusieurs sultans, à la vérité, ont fait plier toutes les loix à leurs volontés, comme un *Mahomet II*, un *Selim*, un *Soliman*. Les conquérans trouvent peu de contradictions dans leurs sujets; mais tous nos historiens nous ont bien trom-

CH. XCIII. pès , quand ils ont regardé l'Empire Ottoman comme un gouvernement dont l'essence est le despotisme.

Opinion de
Marfigli.

LE comte de *Marfigli* , plus instruit qu'eux tous , s'exprime ainsi : *In tutte le nostre storie sentiamo esaltar la sovranità che così dispoticamente praticasi dal sultano : ma quanto si scostano elle dal vero !* La milice des janissaires , dit-il , qui reste à Constantinople , & qu'on nomme *Capiculi* , a par les loix le pouvoir de mettre en prison le sultan , de le faire mourir , & de lui donner un successeur. Il ajoute que le grand-seigneur est souvent obligé de consulter l'état politique & militaire pour faire la guerre & la paix.

LES pachas ne sont point absolus dans leurs provinces , comme nous le croyons ; ils dépendent de leur divan. Les principaux citoyens ont le droit de se plaindre de leur conduite , & d'envoyer contre eux des mémoires au grand divan de Constantinople. Enfin *Marfigli* conclut par donner au gouvernement Turc le nom de démocratie. C'en est une en effet , à-peu-près dans la forme de celle de Tunis & d'Alger. Ces sultans , que le peuple n'ose regarder , &

qu'on n'aborde qu'avec des prosternemens qui semblent tenir de l'adoration, n'ont donc que le dehors du despotisme; ils ne sont absolus que quand ils savent déployer heureusement cette fureur de pouvoir arbitraire, qui semble être née chez tous les hommes. *Louis XI, Henri VIII, Sixte-Quint*, d'autres princes, ont été aussi despotiques qu'aucun sultan. Si on approfondissait ainsi le secret des trônes de l'Asie, presque toujours inconnu aux étrangers, on verrait qu'il y a bien moins de despotisme sur la terre qu'on ne pense. Notre Europe a vu des princes vassaux d'un autre prince qui n'est pas absolu, prendre dans leurs États une autorité plus arbitraire que les empereurs de la Perse & de l'Inde. Ce serait pourtant une grande erreur de penser que les États de ces princes sont, par leur constitution, un gouvernement despotique.

TOUTES les histoires des peuples modernes, excepté, peut-être, celles d'Angleterre & d'Allemagne, nous donnent presque toujours de fausses notions, parce qu'on a rarement distingué les temps, & les personnes; les abus, & les

CH. XCIII.

Administration
ou non-uniforme.

loix ; les évènements passagers , & les usages.

ON se tromperait encore, si on croyait que le gouvernement Turc est une administration uniforme , & que du fond du sérail de Constantinople il part tous les jours des couriers qui portent les mêmes ordres à toutes les provinces. Ce vaste Empire , qui s'est formé par la victoire en divers temps , & que nous verrons toujours s'accroître jusqu'aux dix-huitième siècle , est composé de trente peuples différens , qui n'ont ni la même langue , ni la même religion , ni les mêmes mœurs. Ce sont les Grecs de l'ancienne Ionie , des côtes de l'Asie mineure & de l'Achaïe , les habitans de l'ancienne Colchide , ceux de la Chersonèse Taurique : ce sont les Gètes devenus chrétiens , & connus sous le nom de Valaques & de Moldaves ; des Arabes , des Arméniens , des Bulgares , des Illyriens , des Juifs ; ce sont enfin les Égyptiens , & les peuples de l'ancienne Carthage , que nous verrons bientôt engloutis par la puissance Ottomane. La seule milice des Turcs a vaincu tous ces peuples & les a contenus. Tous sont différemment

gouvernés : les uns reçoivent des princes nommés par la Porte, comme la Valachie, la Moldavie & la Crimée. Les Grecs vivent sous l'administration municipale dépendante d'un pacha. Le nombre des subjugués est immense par rapport au nombre des vainqueurs ; il n'y a que très-peu de Turcs naturels ; presque aucun d'eux ne cultive la terre, très-peu s'adonnent aux arts. On pourrait dire d'eux ce que *Virgile* dit des Romains : *Leur art est de commander.* La grande différence entre les conquérans Turcs & les anciens conquérans Romains, c'est que Rome s'incorpora tous les peuples vaincus, & que les Turcs restent toujours séparés de ceux qu'ils ont soumis, & dont ils sont entourés.

Il est resté, à la vérité, deux cent mille Grecs dans Constantinople ; mais ce sont environ deux cent mille artisans ou marchands, qui travaillent pour leurs dominateurs. C'est un peuple entier toujours conquis dans la capitale, auquel il n'est pas même permis de s'habiller comme les Turcs.

AJOUTONS à cette remarque, qu'une seule puissance a subjugué tous ces pays,

XCIII. depuis l'Archipel jusqu'à l'Euphrate ; & que vingt puissances conjurées n'avaient pu , par les croisades , établir que des dominations passagères dans ces mêmes contrées , avec vingt fois plus de soldats , & des travaux qui durèrent deux siècles entiers.

issance ue , sur- elle , se- jcault. **RICAULT** , qui a demeuré long-temps en Turquie , attribue la puissance permanente de l'Empire Ottoman à *quelque chose de surnaturel*. Il ne peut comprendre comment ce gouvernement , qui dépend si souvent du caprice des janissaires , peut se soutenir contre ses propres soldats & contre ses ennemis. Mais l'Empire Romain a duré cinq-cents ans à Rome , & près de quatorze siècles dans le levant , au milieu des séditions des armées ; les possesseurs du trône furent renversés , & le trône ne le fut pas. Les Turcs ont pour la race Ottomane une vénération qui leur tient lieu de loi fondamentale : l'Empire est arraché souvent au sultan ; mais , comme nous l'avons remarqué , il ne passe jamais dans une maison étrangère. La constitution intérieure n'a donc eu rien à craindre , quoique le monarque & les visirs aient eu si souvent à trembler.

JUSQU'À présent cet Empire n'a pas redouté d'invasions étrangères. Les Persans ont rarement entamé les frontières des Turcs. Vous verrez , au contraire , le sultan *Amurat IV* prendre Bagdat d'assaut sur les Persans en 1638 , demeurer toujours le maître de la Mésopotamie , envoyer d'un côté des troupes au grand Mogol contre la Perse , & de l'autre menacer Venise. Les Allemands ne se sont jamais présentés aux portes de Constantinople comme les Turcs à celles de Vienne. Les Russes ne sont devenus redoutables à la Turquie que depuis *Pierre le grand*. Enfin la force & la rapine établirent l'Empire Ottoman , & les divisions des Chrétiens l'ont maintenu. Il n'est rien là que de naturel. Nous verrons comment cet Empire s'est accru dans sa puissance , & s'est conservé long-temps dans ses usages féroces , qui commencent enfin à s'adoucir.



CHAPITRE XCIV.

Du roi de France Louis XI.

LE gouvernement féodal périt bientôt en France , quand *Charles VII* eut commencé à établir sa puissance , par l'expulsion des Anglais , par la jouissance de tant de provinces réunies à la couronne , & enfin par des subsides rendus perpétuels.

L'ORDRE féodal s'affermissait en Allemagne , par une raison contraire , sous des empereurs électifs , qui , en qualité d'empereurs , n'avaient ni provinces , ni subsides. L'Italie était toujours partagée en républiques & en principautés indépendantes. Le pouvoir absolu n'était connu ni en Espagne ni dans le Nord ; & l'Angleterre jetait au milieu de ses divisions les semences de ce gouvernement singulier , dont les racines toujours , coupées & toujours sanglantes , ont enfin produit , après des siècles , à l'étonnement des nations , le mélange égal de la liberté , & de la royauté.

IL n'y avait plus en France que deux grands fiefs, la Bourgogne & la Bretagne : mais leur pouvoir les rendit indépendantes ; & malgré les loix féodales, elles n'étaient pas regardées en Europe comme faisant partie du royaume. Le duc de Bourgogne, *Philippe le bon*, avait même stipulé qu'il ne rendrait point hommage à *Charles VII*, quand il lui pardonna le meurtre du duc *Jean* son père.

Les princes du sang avaient en France des appanages en pairies, mais ressortissans au parlement sédentaire. Les seigneurs puissans dans leurs terres, ne l'étaient pas, comme autrefois, dans l'État : il n'y avait plus guères au-delà de la Loire que le comte de *Foix* qui s'intitulât : *Prince par la grace de Dieu*, & qui fit battre monnoie ; mais les seigneurs des fiefs, & les communautés des grandes villes, avaient d'immenses privilèges.

LOUIS XI, fils de *Charles VII*, devint le premier roi absolu en Europe, depuis la décadence de la maison de *Charlemagne*. Il ne parvint enfin à ce pouvoir tranquille que par des secousses violentes. Sa vie est un grand contraste. Faut-il, pour humilier & pour confon-

XCIV. dre la vertu , qu'il ait mérité d'être regardé comme un grand roi , lui qu'on peint comme un fils dénaturé , un frère barbare , un mauvais père , & un voisin perfide ? Il remplit d'amertume les dernières années de son père ; il causa sa mort. Le malheureux *Charles VII* mourut , comme on fait , par la crainte que son fils ne le fît mourir ; il choisit la faim , pour éviter le poison qu'il redoutait. Cette seule crainte dans un père , d'être empoisonné par son fils , prouve trop que le fils passait pour être capable de ce crime.

XL. nduite de **APRÈS** avoir bien pesé toute la conduite de *Louis XI* , ne peut-on pas se le représenter comme un homme qui voulut effacer souvent ses violences imprudentes par des artifices , & soutenir des fourberies par des cruautés ? D'où vient que , dans les commencemens de son règne , tant de seigneurs attachés à son père , & sur-tout ce fameux comte de *Dunois* , dont l'épée avait soutenu la couronne , entrèrent contre lui dans la ligue du *bien public* ? Ils ne profitaient pas de la faiblesse du trône , comme il est arrivé tant de fois. Mais *Louis XI* avait abusé de sa force. N'est-il pas évident que le père , instruit par ses fautes

c les amis
du père.

& par ses malheurs , avait très-bien gouverné , & que le fils , trop enflé de sa puissance , commença par gouverner mal ?

CH. XCIV

CETTE ligue le mit au hazard de perdre sa couronne & sa vie. La bataille donnée à Montlhéri ne décida rien ; mais il est certain qu'il la perdit , puisque ses ennemis eurent le champ de bataille , & qu'il fut obligé de leur accorder tout ce qu'ils demandèrent. Il ne se releva du traité honteux de Conflans qu'en le violant dans tous ses points. Jamais il n'accomplit un serment , à moins qu'il ne jurât par un morceau de bois qu'on appelait *la vraie croix de S. Lo*. Il croyait , avec le peuple , que le parjure sur ce morceau de bois faisait mourir infailliblement dans l'année.

1465.

LE barbare , après le traité , fit jeter dans la rivière plusieurs bourgeois de Paris , soupçonnés d'être partisans de son ennemi. On les liait deux à deux dans un sac. C'est la chronique de S. Denis qui rend ce témoignage. Il ne désunit enfin les confédérés qu'en donnant à chacun d'eux ce qu'il demandait. Ainsi jusques dans son habileté , il y eut encore de la faiblesse.

CH. XCIV.
Avec le duc
de Bourgo-
gne.

1468.

Il se fit un irréconciliable ennemi de *Charles*, fils de *Philippe le bon*, maître de la Bourgogne, de la Franche-Comté, de la Flandre, de l'Artois, des places sur la Somme, & de la Hollande. Il excite les Liégeois à faire une perfidie à ce duc de Bourgogne, & à prendre les armes contre lui. Il se remet en même temps entre ses mains à Péronne, croyant le mieux tromper. Quelle plus mauvaise politique ! Mais aussi, étant découvert, il se vit prisonnier dans le château de Péronne, & forcé de marcher à la suite de son vassal contre ces Liégeois mêmes qu'il avait armés. Quelle plus grande humiliation !

NON-SEULEMENT il fut toujours perfide, mais il força le duc *Charles de Bourgogne* à l'être : car ce prince était né emporté, violent, téméraire ; mais éloigné de la fraude. *Louis XI*, en trompant tous ses voisins, les invitait tous à le tromper. A ce commerce de fraudes se joignirent les barbaries les plus sauvages. Ce fut sur-tout alors qu'on regarda comme un droit de la guerre de faire pendre, de noyer ou d'égorger les prisonniers faits dans les batailles & de tuer les vieillards, les

enfans & les femmes dans les villes conquises. *Maximilien*, depuis empereur, fit pendre par représaille, après sa victoire de Guinegaste, un capitaine Gascon qui avait défendu avec bravoure un château contre toute son armée; & *Louis XI*, par une autre représaille, fit mourir par le gibet cinquante gentilshommes de l'armée de *Maximilien* tombés entre ses mains. *Charles de Bourgogne* se vengea de quelques autres cruautés du roi en tuant tout dans la ville de Dinant, prise à discrétion, & en la réduisant en cendre.

 CH. XCIV

LOUIS XI craint son frère le duc de Berri, & ce prince est empoisonné par un moine bénédictin nommé *Favre Vésôis*, son confesseur. Ce n'est pas ici un de ces empoisonnemens équivoques, adoptés sans preuves par la maligne crédulité des hommes. Le duc de Berri soupait entre la dame de *Montforeau* sa maîtresse, & son confesseur. Celui-ci leur fait apporter une pêche d'une grosseur singulière. La dame expire immédiatement après en avoir mangé. Le prince, après de cruelles convulsions, meurt au bout de quelque temps.

 Avec son fr
 re qu'il en
 poisonne.

1472.

ODET Daidie, brave seigneur,

CH. XCIV. veut venger le mort, auquel il avoit été toujours attaché. Il conduit loin de *Louis* en Bretagne le moine empoisonneur. On lui fait son procès en liberté, & le jour qu'on doit prononcer la sentence à ce moine, on le trouve mort dans son lit. *Louis XI*, pour appaiser le cri public, se fait apporter les pièces du procès, & nomme des commissaires; mais ils ne décident rien, & le roi les comble de bienfaits. On ne douta guères dans l'Europe que *Louis* n'eût commis ce crime, lui qui, étant dauphin, avait fait craindre un parricide à *Charles VII*, son père. L'histoire ne doit point l'en accuser sans preuves; mais elle doit le plaindre d'avoir mérité qu'on l'en soupçonnât. Elle doit sur-tout observer que tout prince coupable d'un attentat avéré, est coupable aussi des jugemens téméraires qu'on porte sur toutes ses actions.

Avec le roi
d'Angleterre,
ont il achèrè
nation.
1475.

TELLE est la conduite de *Louis XI* avec ses vassaux & ses proches. Voici celle qu'il tient avec ses voisins. Le roi d'Angleterre, *Édouard IV*, débarque en France pour tenter de rentrer dans les conquêtes de ses pères. *Louis* peut le combattre, mais il aime mieux être son tributaire. Il gagne ses principaux offi-

ciers Anglais. Il fait des présens de vins à toute l'armée. Il achète le retour de cette armée en Angleterre. N'eût-il pas été plus digne d'un roi de France, d'employer à se mettre en état de résister & de vaincre, l'argent qu'il mit à séduire un prince très-mal affermi, qu'il craignait, & qu'il ne devait pas craindre ?

CH. XCIV.

Les grandes ames choisissent hardiment des favoris illustres & des ministres approuvés. *Louis XI* n'eut guères pour ses confidens & pour ses ministres que des hommes nés dans la fange, & dont le cœur était au-dessous de leur état.

Avec ses ministres.

Il y a peu de tyrans qui aient fait mourir plus de citoyens par les mains des bourreaux, & par des supplices plus recherchés. Les chroniques du temps comptent quatre mille sujets exécutés sous son règne en public ou en secret. Les cachots, les cages de fer, les chaînes dont on chargeait ces victimes, sont les monumens qu'a laissés ce monarque, & qu'on voit avec horreur.

Avec les seigneurs du royaume.

Il est étonnant que le père *Daniel* indique à peine le supplice de *Jacques d'Armagnac*, duc de *Nemours*, descendant reconnu de *Clovis*. Les cir-

Ca. XCIV.

constances & l'appareil de sa mort, le partage de ses dépouilles, les cachots où les jeunes enfans furent enfermés jusqu'à la mort de *Louis XI*, sont de tristes & intéressans objets de la curiosité. On ne fait point précisément quel était le crime de ce prince. Il fut jugé par des commissaires; ce qui peut faire présumer qu'il n'était point coupable. Quelques historiens lui imputent vaguement d'avoir voulu se saisir de la personne du roi & faire tuer le dauphin. Une telle accusation n'est pas croyable. Un petit prince ne pouvait guères, du pied des Pyrénées où il était réfugié, prendre prisonnier *Louis XI* en pleine paix, tout-puissant & absolu dans son royaume. L'idée de tuer le dauphin encore enfant, & de conserver le père, est encore une de ces extravagances qui ne tombent point dans la tête d'un homme d'État. Tout ce qui est bien avéré, c'est que *Louis XI* avait en exécration la maison des *Armagnacs*, qu'il fit saisir le duc de *Nemours* dans Carlat en 1477, qu'il le fit enfermer dans une cage de fer à la Bastille; qu'ayant dressé lui-même toute l'instruction du procès, il lui envoya des juges, parmi lesquels était ce *Phi-*

Appel de Comines, célèbre traître, qui, ayant long-temps vendu les secrets de la maison de *Bourgogne* au roi, passa enfin au service de la France, & dont on estime les mémoires, quoi qu'écris avec la retenue d'un courtisan qui craignait encore de dire la vérité, même après la mort de *Louis XI*.

CH. XCIV.

Le roi voulut que le duc de *Nemours* fût interrogé dans sa cage de fer, qu'il y subît la question, & qu'il y reçût son arrêt. On le confessa ensuite dans une salle tendue de noir. La confession commençait à devenir une grace accordée aux condamnés. L'appareil noir était en usage pour les princes. C'est ainsi qu'on avait exécuté *Conradin* à Naples, & qu'on traita depuis *Marie Stuart* en Angleterre. On était barbare en cérémonie chez les peuples chrétiens occidentaux, & ce raffinement d'inhumanité n'a jamais été connu que d'eux. Toute la grace que ce malheureux prince put obtenir, ce fut d'être enterré en habit de cordelier, grace digne de la superstition de ces temps atroces qui égalait leur barbarie.

MAIS ce qui ne fut jamais en usage, & ce que pratiqua *Louis XI*, ce fut de faire mettre sous l'échaffaud dans les

1477.
Avec le du
de *Nemours*
dont il fit
couler le san
sur la tête d
ses enfans.

CH. XCIV.

halles de Paris les jeunes enfans du duc , pour recevoir sur eux le sang de leur père. Ils en sortirent tout couverts ; & en cet état on les conduisit à la Bastille dans des cachots faits en forme de hottes , où la gêne que leurs corps éprouvaient , était un continuel supplice. On leur arrachait les dents à plusieurs intervalles. Ce genre de torture , aussi petit qu'odieux , était en usage. C'est ainsi que , du temps de *Jean* , roi de France , d'*Édouard III* , roi d'Angleterre , & de l'empereur *Charles IV* , on traitait les Juifs en France , en Angleterre & dans plusieurs villes d'Allemagne , pour avoir leur argent. Le détail des tourmens inouis que souffrirent les princes de *Nemours* - *Armagnac* serait incroyable , s'il n'était attesté par la requête que ces princes infortunés présentèrent aux États après la mort de *Louis XI* , en 1483.

JAMAIS il n'y eut moins d'honneur que sous ce règne. Les Juges ne rougirent point de partager les biens de celui qu'ils avaient condamné. Le traître *Philippe de Comines* , qui avait trahi le duc de Bourgogne en lâche , & qui fut plus lâchement l'un des commissaires , eut les terres du duc dans le Tour-
nésis.

LES

LES temps précédens avoient inspiré des mœurs fières & barbares , dans lesquelles on vit éclater quelquefois de l'héroïsme. Le règne de *Charles VII* avoit vu des *Dunois* , des *la Trimouilles* , des *Cliffons* , des *Richemonts* , des *Saintrailles* , des *la Hire* , & des magistrats d'un grand mérite : mais sous *Louis XI* pas un grand-homme. Il avilit la nation. Il n'y eut nulle vertu : l'obéissance tint lieu de tout , & le peuple fut enfin tranquille comme les forçats le sont dans une galère.

CH. XCIV.

CE cœur artificieux & dur avoit pourtant deux penchans qui auraient dû mettre de l'humanité dans ses mœurs, c'était l'amour & la dévotion. Il eut des maitresses ; il eut trois bâtards ; il fit des neuvaines & des pèlerinages. Mais son amour tenoit de son caractère, & sa dévotion n'était que la crainte superstitieuse d'une ame timide & égarée. Toujours couvert de reliques , & portant à son bonnet sa Notre Dame de plomb, on prétend qu'il lui demandait pardon de ses assassinats avant de les commettre. Il donna par contrat le comté de Boulogne à la Sainte Vierge. La piété ne consiste pas

Avec les maitresses.

Avec la Sainte Vierge.

CH. XCIV.

à faire la Vierge comtesse , mais à s'abstenir des actions que la conscience reproche , que Dieu doit punir , & que la Vierge ne protège point.

Il introduisit la coutume italienne de sonner la cloche à midi , & de dire un *Ave Maria*. Il demanda au pape le droit de porter le surplis & l'aumusse , & de se faire oindre une seconde fois de l'ampoule de Reims.

1483.

Avec Martorillo, depuis saint François de Paule.

ENFIN sentant la mort approcher , renfermé au château du Plessis - lez-Tours , inaccessible à ses sujets , entouré de gardes , dévoré d'inquiétudes , il fait venir de Calabre un hermite , nommé *François Martorillo* , révérend depuis sous le nom de *S. François de Paule*. Il se jette à ses pieds ; il le supplie , en pleurant , d'intercéder auprès de Dieu , & de lui prolonger la vie ; comme si l'ordre éternel eût dû changer à la voix d'un Calabrois dans un village de France , pour laisser dans un corps usé une ame faible & perverse plus long-temps que ne comportait la nature. Tandis qu'il demande ainsi la vie à un hermite étranger , il croit en ranimer les restes en s'abreuvant du sang qu'on tire à des enfans , dans la

fausse espérance de corriger l'âcreté du sien. C'était un des excès de l'ignorante médecine de ces temps, médecine introduite par les Juifs, de faire boire du sang d'un enfant aux vieillards apoplectiques, aux lépreux, aux épileptiques.

CH. XCIV.

ON ne peut éprouver un sort plus triste dans le sein des prospérités, n'ayant d'autre sentiment que l'ennui, les remords, la crainte & la douleur d'être détesté.

C'EST cependant lui qui, le premier des rois de France, prit toujours le nom de *Très-Chrétien*, à-peu-près dans le temps que *Ferdinand d'Aragon*, illustre par des perfidies autant que par des conquêtes, prenait le nom de *Catholique*. Tant de vices n'ôtèrent pas à *Louis XI* ses bonnes qualités. Il avait du courage; il savait donner en roi; il connaissait les hommes & les affaires; il voulait que la justice fût rendue, & qu'au moins lui seul pût être injuste.

PARIS, désolé par une contagion, fut repeuplé par ses soins. Il le fut à la vérité de beaucoup de brigands, mais qu'une police sévère contraignit de devenir citoyens. De son temps, il y eut,

Ses bonnes qualités.

CH. XCIV. dit-on, dans cette ville quatre-vingt mille bourgeois capables de porter les armes. C'est à lui que le peuple doit le premier abbaissement des grands. Environ cinquante familles en ont murmuré, & plus de cinq cent mille ont dû s'en féliciter. Il empêcha que le parlement & l'université de Paris, deux corps alors également ignorans, parce que tous les Français l'étaient, ne poursuivissent comme forciers les premiers imprimeurs qui vinrent d'Allemagne en France.

DE lui vient l'établissement des postes, non tel qu'il est aujourd'hui en Europe ; il ne fit que rétablir les *Veredarii* de Charlemagne & de l'ancien Empire Romain. Deux cent trente courriers à ses gages portaient ses ordres incessamment. Les particuliers pouvaient courir avec les chevaux destinés à ces courriers, en payant dix sous par chaque traite de quatre lieues. Les lettres étaient rendues de ville en ville par les courriers du roi. Cette police ne fut long-temps connue qu'en France. Il voulait rendre les poids & les mesures uniformes dans ses États, comme ils l'avaient été du temps de Charlema-

gne. Enfin il prouva qu'un méchant homme peut faire le bien public, quand son intérêt particulier n'y est pas contraire.

CH. XCIV.

LES impositions sous *Charles VII*, indépendamment du domaine, étaient de dix-sept cent mille livres de compte. Sous *Louis XI* elles se montèrent jusqu'à quatre millions sept cent mille livres; & la livre étant alors de dix au marc, cette somme revenait à vingt-trois millions cinq cent mille livres d'aujourd'hui. Si, en suivant ces proportions, on examine les prix des denrées, & sur-tout celui du bled qui en est la base, on trouve qu'il valait la moitié moins qu'aujourd'hui. Ainsi, avec vingt-trois millions numéraires on faisait précisément ce qu'on fait à présent avec quarante-six.

TELLE était la puissance de la France avant que la Bourgogne, l'Artois, le territoire de Boulogne, les villes sur la Somme, la Provence, l'Anjou, fussent incorporés par *Louis XI* à la monarchie Française. Ce royaume devint bien-tôt le plus puissant de l'Europe. C'était un fleuve grossi par vingt rivières, & épuré de la fange qui avait si long-temps troublé son cours.

CH. XCIV. LES titres commencèrent alors à être donnés au pouvoir. *Louis XI* fut le premier roi de France à qui on donna quelquefois le titre de *Majesté*, que jusques-là l'empereur seul avait porté, mais que la chancellerie Allemande n'a jamais donné à aucun roi, jusqu'à nos derniers temps. Les rois d'Aragon, de Castille, de Portugal, avaient les titres d'*Altesse*. On disait à celui d'Angleterre, *vosre Grace*. On aurait pu dire à *Louis XI*, *vosre Despotisme*.

Sa puissance. Nous avons vu par combien d'attentats heureux il fut le premier roi de l'Europe absolu depuis l'établissement du grand gouvernement féodal. *Ferdinand le catholique* ne put jamais l'être en Aragon. *Isabelle*, par son adresse, prépara les Castillans à l'obéissance passive, mais elle ne régna point despotiquement. Chaque état, chaque province, chaque ville avait ses privilèges dans toute l'Europe. Les seigneurs féodaux combattaient souvent ces privilèges, & les rois cherchaient à soumettre également à leur puissance les seigneurs féodaux & les villes. Nul n'y parvint alors que *Louis XI*; mais ce fut en faisant couler sur les échaffauds le sang d'*Armagnac* & de

Luxembourg, en sacrifiant tout à ses soupçons, en payant chèrement les exécuteurs de ses vengeances. *Isabelle de Castille* s'y prenait avec plus de finesse sans cruauté. Il s'agissait, par exemple, de réunir à la couronne le duché de Placentia; que fait-elle? Ses insinuations & son argent soulèvent les vassaux du duc de Placentia contre lui. Ils s'assemblent, ils demandent à être les vassaux de la reine, & elle y consent par complaisance.

LOUIS XI, en augmentant son pouvoir sur les peuples par ses rigueurs, augmenta son royaume par son industrie. Il se fit donner la Provence par le dernier comte souverain de cet État, & arracha ainsi un feudataire à l'Empire, comme *Philippe de Valois* s'était fait donner le Dauphiné. L'Anjou & le Maine, qui appartenaient au comte de Provence, furent encore réunis à la couronne. L'habileté, l'argent, & le bonheur accrurent petit-à-petit le royaume de France, qui, depuis *Hugues Capet*, avait été peu de chose, & que les Anglais avaient presque détruit. Ce même bonheur rejoignit la Bourgogne à la France, & les fautes du dernier duc rendirent au corps de l'État une pro-

vince qui en avait été imprudemment
M. XCIV. séparée.

CE temps fut en France le passage de l'anarchie à la tyrannie. Ces changemens ne se font point sans de grandes convulsions. Auparavant, les seigneurs féodaux opprimaient ; & sous *Louis XI* ils furent opprimés. Les mœurs ne furent pas meilleures ni en France, ni en Angleterre, ni en Allemagne, ni dans le Nord. La barbarie, la superstition, l'ignorance couvraient la face du monde, excepté en Italie. La puissance papale asservissait toujours toutes les autres puissances, & l'abrutissement de tous les peuples qui sont au-delà des Alpes, était le véritable soutien de ce prodigieux pouvoir contre lequel tant de princes s'étaient inutilement élevés de siècle en siècle. *Louis XI* baissa la tête sous ce joug pour être plus le maître chez lui. C'était sans doute l'intérêt de Rome que les peuples fussent imbéciles, & en cela elle était par-tout bien servie. On était assez sot à Cologne pour croire posséder les os pourris de trois prétendus rois qui vinrent, dit-on, du fond de l'Orient apporter de l'or à l'enfant Jésus dans une étable. On envoya à *Louis XI* quelques restes de ces

cadavres qu'on faisait passer pour ceux de ces trois monarques , dont il n'est pas même parlé dans les évangiles , & l'on fit accroire à ce prince qu'il n'y avait que les os pourris des rois qui pussent guérir un roi. On a conservé une de ses lettres à je ne sais quel prier de Notre-Dame de Salles , par laquelle il demande à cette Notre-Dame de lui accorder la fièvre quarte , attendu , dit-il , que les médecins l'assurent qu'il n'y a que la fièvre quarte qui soit bonne pour sa santé. L'impudent charlatanisme des médecins était donc aussi grand que l'imbécillité de *Louis XI* , & son imbécillité était égale à sa tyrannie. Ce portrait n'est pas seulement celui de ce monarque ; c'est celui de presque toute l'Europe. Il ne faut connaître l'histoire de ces temps-là que pour la mépriser. Si les princes & les particuliers n'avaient pas quelque intérêt à s'instruire des révolutions de tant de barbares gouvernemens , on ne pourrait plus mal employer son temps qu'en lisant l'histoire.

CH. XCIV.



CHAPITRE XCV.

*De la Bourgogne , & des Suiffes , ou
Helvétiens , du temps de Louis XI ,
au quinzième fiècle.*

CH. XCV. **C**HARLES le téméraire , issu en droite
Grandeur des ducs de Bour-
gogne. ligne de Jean , roi de France , possédait
le duché de Bourgogne , comme l'appar-
tenance de sa maison , avec les villes sur la
Somme que Charles VII avait cédées.
Il avait , par droit de succession , la
Franche-Comté , l'Artois , la Flandre ,
& presque toute la Hollande. Ses villes
des Pays-bas florissaient par un com-
merce qui commençait à approcher de
celui de Venise. Anvers était l'entrepôt
des nations septentrionales. Cinquante
mille ouvriers travaillaient dans Gand
aux étoffes de laine. Bruges était aussi
commerçante qu'Anvers. Arras était
renommée pour ses belles tapisseries ,
qu'on nomme encore de son nom en
Allemagne , en Angleterre & en Italie.

Les princes étaient alors dans l'usage
de vendre leurs États quand ils avaient
besoin d'argent , comme aujourd'hui

on vend la terre & la maison. Cet usage subsistait depuis le temps des croisades. CH. XCV.
Ferdinand, roi d'Aragon, vendit le Roussillon à *Louis XI* avec faculté de rachat. *Charles*, duc de Bourgogne, venait d'acheter la Gueldre. Un duc d'Autriche lui vendit encore tous les domaines qu'il possédait en Alsace & dans le voisinage des Suisses. Cette acquisition était bien au-dessus du prix que *Charles* en avait payé. Il se voyait maître d'un État contigu des bords de la Somme jusqu'aux portes de Strasbourg. Il n'avait qu'à jouir. Peu de rois dans l'Europe étaient aussi puissans que lui ; aucun n'était plus riche & plus magnifique. Son dessein était de faire ériger ses États en royaume : ce qui pouvait devenir un jour très-préjudiciable à la France. Il ne s'agissait d'abord que d'acheter le diplôme de l'empereur *Frédéric III*. L'usage subsistait encore de demander le titre de roi aux empereurs ; c'était un hommage qu'on rendait à l'ancienne grandeur Romaine. La négociation manqua, & *Charles de Bourgogne*, qui voulait ajouter à ses États la Lorraine & la Suisse, était bien sûr, s'il eût réussi, de se faire roi sans la permission de personne.

CH. XCV.

1474.

Origine de la
guerre contre
les Helvé-
tiens.

SON ambition ne se couvrait d'aucun voile, & c'est principalement ce qui lui fit donner le surnom de *téméraire*. On peut juger de son orgueil par la réception qu'il fit à des députés de Suisse. Des écrivains de ce pays assûrent que le duc obligea ces députés de lui parler à genoux. C'est une étrange contradiction dans les mœurs d'un peuple libre, qui fut bientôt après son vainqueur.

Voici sur quoi était fondée la prétention du duc de Bourgogne, à laquelle les Helvétiens se soumirent. Plusieurs bourgades Suisses étaient enclavées dans les domaines vendus à *Charles* par le duc d'Autriche. Il croyait avoir acheté des esclaves. Les députés des communes parlaient à genoux au roi de France; le duc de Bourgogne avait conservé l'étiquette des chefs de sa maison. Nous avons d'ailleurs remarqué que plusieurs rois, à l'exemple de l'empereur, avaient exigé qu'on fléchît un genou en leur parlant, ou en les servant; que cet usage asiatique avait été introduit par *Constantin*, & précédemment par *Dioclétien*. De-là même venait la coutume qu'un vassal fit hommage à son seigneur les deux genoux en terre. De-là encore l'usage de baiser le

piéd droit du pape. C'est l'histoire de la vanité humaine.

CH. XCV.

PHILIPPE de Comines, & la foule des historiens qui l'ont suivi, prétendent que la guerre contre les Suisses, si fatale au duc de Bourgogne, fut excitée pour une charrette de peaux de mouton. Le plus léger sujet de querelle produit une guerre, quand on a envie de la faire : mais il y avait déjà long-temps que *Louis XI* animait les Suisses contre le duc de Bourgogne, & qu'on avait commis beaucoup d'hostilités de part & d'autre avant l'aventure de la charrette : il est très-sûr que l'ambition de *Charles* était l'unique sujet de la guerre.

Il n'y avait alors que huit cantons Suisses confédérés. Fribourg, Soleure, Schaffouse & Appenzel n'étaient pas encore entrés dans l'union. Basle, ville impériale, que sa situation sur le Rhin rendait puissante & riche, ne faisait pas partie de cette république naissante, connue seulement par sa pauvreté, sa simplicité & sa valeur. Les députés de Berne vinrent remonter à cet ambitieux, que tout leur pays ne valait pas les éperons de ses chevaliers. Ces Bernois ne se mirent point à genoux ; ils

— parlèrent avec humilité , & se défendi-
xcv. rent avec courage.

5. LA gendarmerie du duc couverte d'or fut battue & mise deux fois dans la plus grande déroute , par ces hommes simples , qui furent étonnés des richesses trouvées dans le camp des vaincus.

AURAIT-ON prévu , lorsque le plus gros diamant de l'Europe , pris par un Suisse à la bataille de Granfon , fut vendu au Général pour un écu , aurait-on prévu alors qu'il y aurait un jour en Suisse des villes aussi belles & opulentes que l'était la capitale du duché de Bourgogne ? Le luxe des diamans , des étoffes d'or y fut long-temps ignoré ; & quand il a été connu , il a été prohibé : mais les solides richesses , qui consistent dans la culture de la terre , y ont été recueillies par des mains libres & victorieuses. Les commodités de la vie y ont été recherchées de nos jours. Toutes les douceurs de la société , & la saine philosophie , sans laquelle la société n'a point de charme durable , ont pénétré dans des parties de la Suisse où le climat est le plus doux , & où règne l'abondance. Enfin dans ces pays autrefois si agrestes , on est parvenu en

quelques endroits à joindre la politesse d'Athènes à la simplicité de Lacédémone.

CH. XCV,

CEPENDANT *Charles le téméraire* ^{Mort de Charles le téméraire.} voulut se venger sur la Lorraine, & arracher au duc *René*, légitime possesseur, la ville de Nanci qu'il avait déjà prise une fois. Mais ces mêmes Suisses, les vainqueurs, assistés de ceux de Fribourg & de Soleure, dignes par-là d'entrer dans leur alliance, désirèrent encore l'usurpateur, qui paya de son sang le nom de *téméraire* que la postérité lui donne. 1477

Ce fut alors que *Louis XI* s'empara de l'Artois & des villes sur la Somme, du duché de Bourgogne, comme d'un fief mâle, & de la ville de Besançon par droit de bienfiance.

La princesse *Marie*, fille de *Charles le téméraire*, unique héritière de tant de provinces, se vit donc tout d'un coup dépouillée des deux tiers de ses États. On aurait pu joindre encore au royaume de France les dix-sept provinces qui restaient à-peu-près à cette princesse, en lui faisant épouser le fils de *Louis XI*. Ce roi se flatta vainement d'avoir pour bru celle qu'il dépouillait; & ce grand politique manqua l'occa-

CH. XCV. sion d'unir au royaume la Franche-Comté & tous les Pays-bas.

LES Gantois , & le reste des Flamans , plus libres alors sous leurs souverains , que les Anglais mêmes ne le sont aujourd'hui sous leurs rois , destinèrent à leur princesse *Maximilien* , fils de l'empereur *Frédéric III*.

AUJOURD'HUI les peuples apprennent les mariages de leurs princes , la paix & la guerre , les établissemens des impôts , & toute leur destinée , par une déclaration de leurs maîtres ; il n'en était pas ainsi en Flandres. Les Gantois voulurent que leur princesse épousât un Alleman , & ils firent couper la tête au chancelier de *Marie de Bourgogne* , & à *Imbercourt* , son chambellan , parce qu'ils négociaient pour lui donner le dauphin de France. Ces deux ministres furent exécutés aux yeux de la jeune princesse , qui demandait en vain leur grace à ce peuple féroce.

MARIAGE DE SA. *MAXIMILIEN* , appelé par les Gantois plus que par la princesse , vint conclure ce mariage comme un simple gentilhomme qui fait sa fortune avec une héritière ; sa femme fournit aux fraix de son voyage , à son équipage , à son entretien. Il eut cette princesse , mais

non ses États : il ne fut que le mari d'une souveraine ; & même lorsqu'après la mort de sa femme on lui donna la tutelle de son fils , lorsqu'il eut l'administration des Pays-bas , lorsqu'il venait d'être élu roi des Romains & *César*, les habitans de Bruges le mirent quatre mois en prison, en 1488, pour avoir violé leurs privilèges. Si les princes ont abusé souvent de leur pouvoir , les peuples n'ont pas moins abusé de leurs droits.

CH. X
Maximilien
depuis en
reur, m
prison p
bourgeoi
Bruges.

CE mariage de l'héritière de *Bourgogne* avec *Maximilien*, fut la source de toutes les guerres qui ont mis pendant tant d'années la maison de *France* aux mains avec celle d'*Autriche*. C'est ce qui produisit la grandeur de *Charles-Quint* ; c'est ce qui mit l'Europe sur le point d'être asservie : & tous ces grands évènements arrivèrent , parce que des bourgeois de Gand s'étaient opiniâtrés à marier leur princesse.



CHAPITRE XCVI.

*Du gouvernement féodal après Louis
XI, au quinzième siècle.*

XCVI. Vous avez vu en Italie, en France, en Allemagne, l'anarchie se tourner en despotisme sous *Charlemagne*, & le despotisme détruit par l'anarchie sous ses descendans.

Vous savez que c'est une erreur de penser que les fiefs n'eussent jamais été héréditaires avant les temps de *Hugues-Caper*. La Normandie est une assez grande preuve du contraire. La Bavière & l'Aquitaine avaient été héréditaires avant *Charlemagne*. Presque tous les fiefs l'étaient en Italie sous les rois Lombards. Du temps de *Charles le gros* & de *Charles le simple*, les grands officiers s'arrogèrent les droits régaliens, ainsi que quelques évêques. Mais il y avait toujours eu des possesseurs de grandes terres, des *Sires* en France, des *Herren* en Allemagne, des *Ricos*

Hombres en Espagne. Il y a toujours eu aussi quelques grandes villes gouvernées par leurs magistrats, comme Rome, Milan, Lyon, Reims, &c. Les limites des libertés de ces villes, celles du pouvoir des seigneurs particuliers, ont toujours changé. La force & la fortune ont toujours décidé de tout. Si les grands officiers devinrent des usurpateurs, le père de *Charlemagne* l'avait été. Ce *Pepin*, petit-fils d'un *Arnoud*, précepteur de *Dagobert* & évêque de Metz, avait dépouillé la race de *Clovis*. *Hugues-Capet* détrôna la postérité de *Pepin*; & les descendants de *Hugues* ne purent réunir tous les membres épars de cette ancienne monarchie Française, laquelle avant *Clovis* n'avait été jamais une monarchie.

Louis XI avait porté un coup mortel en France à la puissance féodale. *Ferdinand* & *Isabelle* la combattaient dans la Castille & dans l'Aragon. Elle avait cédé en Angleterre au gouvernement mixte. Elle subsistait en Pologne sous une autre forme. Mais c'était en Allemagne qu'elle avait conservé & augmenté toute sa vigueur. Le comte de *Boutainvilliers* appelle cette consti-

XCVI. *tution, l'effort de l'esprit humain. Loiseau & d'autres gens de loi l'appellent une institution bizarre, un monstre composé de membres sans tête.*

ON pourrait croire que ce n'est point un puissant effort du génie, mais un effet très-naturel & très-commun de la raison & de la cupidité humaine, que les possesseurs des terres aient voulu être les maîtres chez eux. Du fond de la Moscovie aux montagnes de la Castille, tous les grands terriens eurent toujours la même idée sans se l'être communiquée : tous voulurent que ni leurs vies ni leurs biens ne dépendissent du pouvoir suprême d'un roi ; tous s'associèrent dans chaque pays contre ce pouvoir, & tous l'exercèrent autant qu'ils le purent sur leurs propres sujets. L'Europe fut ainsi gouvernée pendant plus de cinq-cents ans. Cette administration était inconnue aux Grecs & aux Romains ; mais elle n'est point bizarre, puisqu'elle est si universelle dans l'Europe. Elle paraît injuste en ce que le plus grand nombre des hommes est écrasé par le plus petit, & que jamais le simple citoyen ne peut s'élever que par un bouleversement gé-

néral. Nulle grande ville , point de commerce , point de beaux-arts sous un gouvernement purement féodal. Les villes puissantes n'ont fleuri en Allemagne , en Flandres , qu'à l'ombre d'un peu de liberté. Car la ville de Gand , par exemple , celles de Bruges & d'Anvers , étaient bien plutôt des républiques sous la protection des ducs de Bourgogne , qu'elles n'étaient soumises à la puissance arbitraire de ces ducs. Il en était de même des villes impériales.

CH. XCVL

Vous avez vu s'établir dans une grande partie de l'Europe l'anarchie féodale sous les successeurs de *Charlemagne*. Mais avant lui il y avait une forme plus régulière de fiefs sous les rois Lombards en Italie. Les Francs qui entrèrent dans les Gaules partageaient les dépouilles avec *Clovis*. Le comte de *Boulainvilliers* veut par cette raison que les seigneurs de châteaux soient tous souverains en France. Mais quel homme peut dire dans sa terre : Je descends d'un conquérant des Gaules ? Et quand il serait sorti en droite ligne d'un de ces usurpateurs , les villes & les communes n'auraient-elles pas plus

de droit de reprendre leur liberté , que ce Franc ou ce Visigoth n'en avait eu de la leur ravir ?

ON ne peut pas dire qu'en Allemagne la puissance féodale se soit établie par droit de conquête , ainsi qu'en Lombardie & en France. Jamais toute l'Allemagne n'a été conquise par des étrangers ; c'est cependant aujourd'hui de tous les pays de la terre le seul où la loi des fiefs subsiste véritablement. Les *Boyards* de Russie ont leurs sujets ; mais ils sont sujets eux-mêmes , & ils ne composent point un corps comme les princes Allemands. Les kans des Tartares , les princes de Valachie & de Moldavie sont de véritables seigneurs féodaux qui relèvent du sultan Turc ; mais ils sont déposés par un ordre du divan , au-lieu que les seigneurs Allemands ne peuvent l'être que par un jugement de toute la nation. Les nobles Polonais sont plus égaux entre eux , que les possesseurs des terres en Allemagne ; & ce n'est pas là encore l'administration des fiefs. Il n'y a point d'arrière-vassaux en Pologne. Un noble n'y est pas sujet d'un autre noble , comme en Allemagne. Il est quelque-

fois son domestique, mais non son vassal. La Pologne est une république aristocratique, où le peuple est esclave.

CH. XCVI.

La loi féodale subsiste en Italie d'une manière différente. Tout est réputé fief de l'Empire en Lombardie, & c'est encore une source d'incertitudes; car les empereurs n'ont été dominateurs suprêmes de ces fiefs qu'en qualité de rois d'Italie, de successeurs des rois Lombards. Or, certainement une diète de Ratisbonne n'est pas roi d'Italie. Mais qu'est-il arrivé? La liberté germanique ayant prévalu sur l'autorité impériale en Allemagne, l'Empire étant devenu une chose différente de l'empereur, les fiefs italiens se sont dits vassaux de l'Empire & non de l'empereur. Ainsi une administration féodale est devenue dépendante d'une autre administration féodale. Le fief de Naples est encore d'une espèce toute différente. C'est un hommage que le fort a rendu au faible; c'est une cérémonie que l'usage a conservé.

Tout a été fief dans l'Europe, & les loix de fief étaient par-tout différentes. Que la branche mâle de *Bourgogne* s'éteigne, le roi *Louis XI* se croit en

CH. XCVI droit d'hériter de cet État. Que la branche de *Saxe* ou de *Bavière* eut manqué, l'empereur n'eut pas été en droit de s'emparer de ces provinces. Le pape pourrait encore moins prendre pour lui le royaume de Naples, à l'extinction d'une maison régnante. La force, l'usage, les conventions donnent de tels droits. La force les donna en effet à *Louis XI* ; car il restait un prince de la maison de *Bourgogne*, un comte de Nevers descendant de l'individu ; & ce prince n'osa pas seulement réclamer ses droits. Il était encore fort douteux que *Marie de Bourgogne* ne dût pas succéder à son père. La donation de la Bourgogne par le roi *Jean*, portait que les *héritiers succéderaient* ; & une fille est héritière.

LA question des fiefs masculins & féminins ; le droit d'hommage-lige, ou d'hommage simple ; l'embarras où se trouvaient des seigneurs vassaux de deux suzerains à la fois pour des terres différentes, ou vassaux de suzerains qui se disputaient le domaine suprême ; mille difficultés pareilles firent naître de ces procès que la guerre seule peut juger. Les fortunes des simples citoyens

citoyens furent encore souvent plus malheureuses.

CH. XCVL

QUEL état pour un cultivateur que de se trouver sujet d'un seigneur, qui est lui-même sujet d'un autre dépendant encore d'un troisième! Il faut qu'il plaide devant tous ces tribunaux, & il perd son bien avant d'avoir pu obtenir un jugement définitif. Il est sûr que ce ne sont pas les peuples qui ont de leur gré choisi cette forme de gouvernement. Il n'y a de pays digne d'être habité par des hommes que ceux où toutes les conditions sont également soumises aux loix.



CHAPITRE XCVII.

De la chevalerie.

CH. XCVII. **L'**EXTINCTION de la maison de *Bourgogne*, le gouvernement de *Louis XI*, & sur-tout la nouvelle manière de faire la guerre, introduire dans toute l'Europe, contribuèrent à abolir peu-à-peu ce qu'on appelait *la chevalerie*, espèce de dignité & de fraternité, dont il ne resta plus qu'une faible image.

CETTE chevalerie était un établissement guerrier, qui s'était fait de lui-même parmi les seigneurs, comme les confréries dévotes s'étaient établies parmi les bourgeois. L'anarchie & le brigandage qui désolaient l'Europe, dans le temps de la décadence de la maison de *Charlemagne*, donnèrent naissance à cette institution. Ducs, comtes, vicomtes, vidames, châtelains, étant devenus souverains dans leurs terres, tous se firent la guerre; & au lieu de ces grandes armées de *Charles Martel*, de *Pepin* & de *Charlema-*

gne, presque toute l'Europe fut partagée en petites troupes de sept à huit-cents hommes, quelquefois de beaucoup moins. Deux ou trois bourgades composaient un petit État combattant sans cesse contre son voisin. Plus de communication entre les provinces, plus de grands chemins, plus de sûreté pour les marchands, dont pourtant on ne pouvait se passer; chaque possesseur d'un donjon les rançonnait sur la route; beaucoup de châteaux sur les bords des rivières & aux passages des montagnes ne furent que de vraies cavernes de voleurs. On enlevait les femmes, ainsi qu'on pillait les marchands.

CH. XCVII.

PLUSIEURS seigneurs s'associèrent insensiblement pour protéger la sûreté publique, & pour défendre les dames: ils en firent vœu; & cette institution vertueuse devint un devoir plus étroit, en devenant un acte de religion. On s'associa ainsi dans presque toutes les provinces. Chaque seigneur de grand fief tint à honneur d'être chevalier & d'entrer dans l'Ordre.

ON établit vers l'onzième siècle des cérémonies religieuses & profanes, qui

CH. XCVII.

semblaient donner un nouveau caractère au récipiendaire : il jeûnait , il se confessait , communiait , passait une nuit tout armé : on le faisait placer seul à une table séparée , pendant que ses parreins & les dames qui devaient l'armer chevalier mangeaient à une autre : pour lui , vêtu d'une tunique blanche , il était à sa petite table , où il lui était défendu de parler , de rire & même de manger. Le lendemain il entrait dans l'église avec son épée pendue au cou ; le prêtre le bénissait ; ensuite il allait se mettre à genoux devant le seigneur ou la dame qui devait l'armer chevalier. Les plus qualifiés qui assistaient à la cérémonie lui chauffaient des éperons , le revêtaient d'une cuirasse , de brassards , de cuissards , de gantelets & d'une cotte-de-maille appelée *haubert*. Le parrein qui l'installait , lui donnait trois coups de plat d'épée sur le cou au nom de Dieu , de *Saint Michel* & de *Saint George*. Depuis ce moment , toutes les fois qu'il entendait la messe , il tirait son épée à l'évangile & la tenait haute.

CETTE installation était suivie de grandes fêtes , & souvent de tournois ;

mais c'était le peuple qui les payait. Les seigneurs des grands fiefs imposaient une taxe sur leurs sujets pour le jour où ils armaient leurs enfans chevaliers. C'était d'ordinaire à l'âge de vingt-un ans que les jeunes gens recevaient ce titre. Ils étaient auparavant bacheliers, ce qui voulait dire bas chevaliers, ou varlets & écuyers; & les seigneurs qui étaient en confraternité, se donnaient mutuellement leurs enfans les uns aux autres, pour être élevés loin de la maison paternelle sous le nom de varlets dans l'apprentissage de la chevalerie.

Le temps des croisades fut celui de la plus grande vogue des chevaliers. Les seigneurs de fief, qui amenaient leurs vassaux sous leur bannière, furent appelés *chevaliers bannerets* : non que ce titre seul de chevalier leur donnât le droit de paraître en campagne avec des bannières. La puissance seule, & non la cérémonie de l'accolade, pouvait les mettre en état d'avoir des troupes sous leurs enseignes. Ils étaient bannerets en vertu de leurs fiefs, & non de la chevalerie. Jamais ce titre, qui ne fut qu'une distinction introduite

~~par l'usage~~ par l'usage, & un honneur de convention, ne fut une dignité réelle dans l'État, & n'influa en rien dans la forme des gouvernemens. Les élections des empereurs & des rois ne se faisaient point par des chevaliers; il ne fallait point avoir reçu l'accolade pour entrer aux diètes de l'Empire, aux parlemens de France, aux *cortès* d'Espagne. Les inféodations, les droits de ressort & de mouvance, les héritages, les loix, rien d'essentiel n'avait rapport à cette chevalerie. C'est en quoi se sont trompés tous ceux qui ont écrit de la chevalerie. Ils ont écrit sur la foi des romans, que cet honneur était une charge, un emploi, qu'il y avait des loix concernant la chevalerie. Jamais la jurisprudence d'aucun peuple n'a connu ces prétendues loix; ce n'étaient que des usages. Les grands privilèges de cette institution consistaient dans les jeux sanglans des tournois. Il n'était pas permis ordinairement à un bachelier, à un écuyer, de *jouster* contre un chevalier.

Les rois voulurent être eux-mêmes armés chevaliers; mais ils n'en étaient ni plus rois ni plus puissans: ils vou-

laient seulement encourager la chevalerie & la valeur par leur exemple. On portait un grand respect dans la société à ceux qui étaient chevaliers ; c'est à quoi tout se réduisait.

CH. XCVII.

ENSUITE, quand le roi *Édouard III* eut institué l'Ordre de la jarretière ; *Philippe le bon*, duc de Bourgogne, l'Ordre de la toison d'or ; *Louis XI*, l'Ordre de *Saint Michel*, d'abord aussi brillant que les deux autres, & aujourd'hui si ridiculement avili ; alors tomba l'ancienne chevalerie. Elle n'avait point de marque distinctive ; elle n'avait point de chef qui lui conférât des honneurs & des privilèges particuliers. Il n'y eut plus de chevaliers bannerets, quand les rois & les grands princes eurent établi des compagnies d'ordonnance ; alors l'ancienne chevalerie ne fut plus qu'un nom. On se fit toujours un honneur de recevoir l'accolade d'un grand prince ou d'un guerrier renommé. Les seigneurs constitués en quelque dignité prirent dans leurs titres la qualité de chevalier ; & tous ceux qui faisaient profession des armes prirent celle d'écuyer.

LES Ordres militaires de chevalerie,

comme ceux du Temple, ceux de Malte, l'Ordre Teutonique & tant d'autres, sont une imitation de l'ancienne chevalerie, qui joignait les cérémonies religieuses aux fonctions de la guerre. Mais cette espèce de chevalerie fut absolument différente de l'ancienne. Elle produisit en effet des Ordres monastiques-militaires, fondés par les papes, possédans des bénéfices, astreints aux trois vœux des moines. De ces Ordres singuliers les uns ont été de grands conquérans, les autres ont été abolis pour leurs débauches, d'autres ont subsisté avec éclat.

L'ORDRE Teutonique fut souverain; l'Ordre de Malte l'est encore & le sera long-temps.

IL n'y a guères de prince en Europe qui n'ait voulu instituer un Ordre de chevalerie. Le simple titre de chevalier que les rois d'Angleterre donnent aux citoyens, sans les aggréger à aucun Ordre particulier, est une dérivation de la chevalerie ancienne, & bien éloignée de sa source. Sa vraie filiation ne s'est conservée que dans la cérémonie par laquelle les rois de France créent toujours chevaliers les ambassadeurs qu'on

leur envoie de Venise ; & l'accolade est la seule cérémonie qu'on ait conservée dans cette installation. CH. XCVII

LES chevaliers ès-loix s'instituèrent d'eux-mêmes comme les vrais chevaliers des armes , & cela même annonçait la décadence de la chevalerie. Les étudiants prirent le nom de bacheliers , après avoir soutenu une thèse , & les docteurs en droit s'intitulèrent chevaliers , titre ridicule , puisqu'originaiement chevalier était l'homme combattant à cheval ; ce qui ne pouvait convenir au juriste.

Tout cela présente un tableau bien varié ; & si l'on suit attentivement la chaîne de tous les usages de l'Europe depuis *Charlemagne* , dans le gouvernement , dans l'Eglise , dans la guerre , dans les dignités , dans les finances , dans la société , enfin jusques dans les habillemens , on ne verra qu'une vicissitude perpétuelle.



CHAPITRE XCVIII.

De la Noblesse.

APRÈS ce que nous avons dit des fiefs, il faut débrouiller, autant qu'on le pourra, ce qui regarde la noblesse, qui seule posséda long-temps ces fiefs.

LE mot de *noble* ne fut point d'abord un titre qui donnât des droits & qui fût héréditaire. *Nobilitas* chez les Romains signifiait ce qui est notable, & non pas un Ordre de citoyens. Le sénat fut institué pour juger; les chevaliers pour combattre à cheval, quand ils étaient assez riches pour avoir un cheval; & les Plébéïens furent souvent chevaliers, & quelquefois sénateurs.

CHEZ les Gaulois, les principaux officiers des villes, & les druides, gouvernaient, & le peuple obéissait; dans tout pays il y a eu des distinctions d'état. Ceux qui disent que tous les hommes sont égaux, disent la plus grande vérité, s'ils entendent que tous les hommes ont un droit égal à la liberté, à la propriété

de leurs biens , à la protection des loix. Ils se tromperaient beaucoup , s'ils croyaient que les hommes doivent être égaux par les emplois , puisqu'ils ne le sont pas par leurs talens. Dans cette inégalité nécessaire entre les conditions , il n'y a jamais eu , ni chez les anciens , ni dans les neuf parties de la terre habitée , rien de semblable à l'établissement de la noblesse dans la dixième partie qui est notre Europe.

CH. XCVII

SES loix , ses usages ont varié comme tout le reste. Nous vous avons déjà fait voir que la plus ancienne noblesse héréditaire était celle des patriciens de Venise , qui entraient au conseil avant qu'il y eût un doge , dès les sixième & cinquième siècles ; & s'il est encore des descendans de ces premiers échevins , comme on le dit , ils sont , sans contredit , les premiers nobles de l'Europe. Il en fut de même des anciennes républiques d'Italie. Cette noblesse était attachée à la dignité , à l'emploi , & non aux terres.

PAR-TOUT ailleurs la noblesse devint le partage des possesseurs de terres. Les *Herren* d'Allemagne , les *Ricos hombres* d'Espagne , les barons , en

H. XCVIII.

France, en Angleterre, jouirent d'une noblesse héréditaire, par cela seul que leurs terres féodales, ou non-féodales, demeurèrent dans leurs familles. Les titres de duc, de comte, de vicomte, de marquis, étaient d'abord des dignités, des offices à vie, qui ensuite passèrent de père en fils, les uns plutôt, les autres plus tard.

DANS la décadence de la race de *Charlemagne*, presque tous les États de l'Europe, hors les républiques, furent gouvernés comme l'Allemagne l'est aujourd'hui : & nous avons déjà vu que chaque possesseur de fief devint souverain dans sa terre autant qu'il le put.

IL est clair que des souverains ne devaient rien à personne, sinon ce que les petits s'étaient engagés de payer aux grands. Ainsi un châtelain payait une paire d'éperons à un vicomte, qui payait un faucon à un comte, qui payait à un duc une autre marque de vassalité. Tous reconnaissaient le roi du pays pour leur seigneur suzerain ; mais aucun d'eux ne pouvait être imposé à aucune taxe. Ils devaient le service de leur personne, parce qu'ils combattaient pour leurs terres & pour

eux-mêmes , en combattant pour l'État & pour le chef de l'État ; & de-là vient qu'encore aujourd'hui les nouveaux nobles , les annoblis qui ne possèdent même aucun terrain , ne paient point l'impôt appelé *taille*.

LES maîtres des châteaux & des terres qui composaient le corps de la noblesse en tout pays , excepté dans les républiques , asservirent autant qu'ils le purent les habitans de leurs terres. Mais les grandes villes leur résistèrent toujours ; les magistrats de ces villes ne voulurent point du tout être les serfs d'un comte , d'un baron , ni d'un évêque , encore moins d'un abbé qui s'arrogeait les mêmes prétentions que ces barons & que ces comtes. Les villes du Rhin & du Rhône , les autres plus anciennes , comme Autun , Arles , & surtout Marseille , florissaient avant qu'il y eût des seigneurs & des prélats. Leur magistrature existait plusieurs siècles avant les fiefs ; mais bientôt les barons & les châtelains l'emportèrent presque par-tout sur les citoyens. Si les magistrats ne furent pas les serfs du seigneur , ils furent au moins ses bourgeois ; & de-là vient que dans tant d'anciennes

chartes on voit des échevins , des mai-
 res se qualifier bourgeois d'un comte ,
 ou d'un évêque , bourgeois du roi. Ces
 bourgeois ne pouvaient choisir un nou-
 veau domicile sans la permission de leur
 seigneur , & sans payer d'assez gros
 droits ; espèce de servitude qui est en-
 core en usage en Allemagne.

DE même que les fiefs furent distin-
 gués en francs-fiefs qui ne devaient rien
 au seigneur suzerain , en grands fiefs ,
 & en petits redevables ; il y eut aussi
 des *francs bourgeois* , c'est-à-dire , ceux
 qui achetèrent le droit d'être exempts
 de toute redevance à leur seigneur ; il y
 eut de *grands bourgeois* , qui étaient
 dans les emplois municipaux ; & de
petits bourgeois , qui , en plusieurs
 points , étaient esclaves.

CETTE administration, qui s'était for-
 mée insensiblement , s'altéra de même
 en plusieurs pays , & fut détruite entiè-
 rement dans d'autres.

LES rois de France , par exemple ,
 commencèrent par annoblir des bour-
 geois , en leur conférant des titres sans
 terres. On prétend qu'on a trouvé dans
 le trésor des chartes de France les lettres
 d'annoblissement que *Philippe I* donna

en 1095 à un bourgeois de Paris, nommé *Eudes le Maire*. Il faut bien que *Saint Louis* eût annobli son barbier *la Brosse*, puisqu'il le fit son chambellan. *Philippe III*, qui annoblit *Raoul*, son argentier, n'est donc pas, comme on le dit, le premier roi qui se soit arrogé le droit de changer l'état des hommes. *Philippe le bel* donna de même le titre de noble & d'écuyer, de *miles*, au bourgeois *Bertrand*, & à quelques autres; tous les rois suivirent cet exemple. *Philippe de Valois* en 1339 annoblit *Simon de Luci*, président au parlement, & *Nicole Taupin* sa femme.

CH. XCVIII

Le roi *Jean*, en 1350, annoblit son chancelier *Guillaume Dormans*; car alors aucun office de clerc, d'homme de loix, d'homme de robe longue, ne donnait rang parmi la noblesse, malgré le titre de chevalier ès loix, & de bachelier ès loix que prenaient les clercs. Ainsi *Jean Pastourel*, avocat du roi, fut annobli par *Charles V*, en 1354, avec sa femme *Sédille*.

LES rois d'Angleterre, de leur côté, créèrent des comtes, des barons qui n'avaient ni comté ni baronnie. Les empereurs usèrent de ce privilège en Italie :

CH. XCVIII.

à leur exemple les possesseurs des grands fiefs se donnèrent la même liberté. Il y eut jusqu'à un comte de *Foix* qui s'arrogea le pouvoir d'annoblir & de corriger ainsi le hasard de la naissance. Il donna des lettres de noblesse à maître *Bertrand* son chancelier ; & les descendants de *Bertrand* se dirent nobles ; mais il dépendait du roi & des autres seigneurs de reconnaître , ou non , cette noblesse. De simples seigneurs d'Orange, de Saluces , & beaucoup d'autres , se donnèrent la même licence.

Taupins gentilhommes.

LA milice des francs - archers & des *Taupins* , sous *Charles VII* , étant exempte de la contribution des tailles , prit , sans aucune permission , le titre de noble & d'écuyer , confirmé depuis par le temps qui établit & qui détruit tous les usages & les privilèges ; & plusieurs grandes maisons de France descendent de ces *Taupins* qui se firent nobles , & qui méritaient de l'être , puisqu'ils avaient servi la patrie.

LES empereurs créèrent non-seulement des nobles sans terres , mais des comtes-palatins. Ces titres de comtes-palatins furent donnés à des docteurs dans les universités. L'empereur *Char-*

les IV introduisit cet usage ; & *Bartho-*
le fut le premier auquel il donna ce ti-
 tre de comte , titre avec lequel ses en-
 fans ne seraient point entrés dans les
 chapitres , non plus que les enfans des
Taupins.

CH. XCVII

Les papes , qui prétendaient être au-
 dessus des empereurs , crurent qu'il était
 de leur dignité de faire aussi des pala-
 tins , des marquis. Les légats du pape ,
 qui gouvernent les provinces du Saint-
 Siège , firent par-tout de ces prétendus
 nobles : & de-là vient qu'en Italie il y
 a beaucoup plus de marquis & de com-
 tes que de seigneurs féodaux.

Papes se
nobles.

En France , quand *Philippe le bel* eut
 établi le tribunal appelé *parlement* ,
 les seigneurs de fief qui siégeaient en
 cette cour furent obligés de s'aider du
 secours des clercs tirés , ou de la condi-
 tion servile , ou du corps des francs ,
 grands & petits bourgeois. Ces clercs
 prirent bientôt les titres de chevaliers
 & de bacheliers , à l'imitation de la no-
 blesse ; mais ce nom de chevalier qui
 leur était donné par les plaideurs , ne
 les rendait pas nobles à la cour ; puis-
 que l'avocat-général *Pastourel* & le
 chancelier *Dormans* furent obligés de

CH. XCVIII. prendre des lettres de noblesse. Les étudiants des universités s'intitulaient bacheliers après un examen, & prirent la qualité de licenciés après un autre examen, n'osant prendre celui de chevaliers.

Gens de loi. Il paraît que ç'eût été une grande contradiction que les gens de loi qui jugeaient les nobles, ne jouissent pas des droits de la noblesse; cependant, cette contradiction subsistait par-tout; mais en France ils jouirent des mêmes exemptions que les nobles pendant leur vie. Il est vrai que leurs droits ne s'étendaient pas jusqu'à prendre séance aux États généraux en qualité de seigneurs de fief, de porter un oiseau sur le poing, de servir de leur personne à la guerre, mais seulement de ne point payer la taille, de s'intituler *messire*.

Le défaut de loix bien claires & bien connues, la variation des usages & des loix fut toujours ce qui caractérisa la France. L'état de la robe fut long-temps incertain. Les cours de justice, que les Français ont appelé *parlemens*, jugèrent souvent des procès concernant le droit de noblesse que prétendaient les enfans des officiers de robe. Le parlement de Paris jugea, en 1540, que les

enfants de *Jean le Maître*, avocat du ~~roi~~ CH. ICVII
 roi, devaient partager noblement. Il rendit ensuite un arrêt semblable en faveur d'un conseiller nommé *Ménager*, en 1578; mais les juriconsultes eurent des opinions différentes sur ces droits que l'usage attachait insensiblement à la robe. *Louet*, conseiller au parlement, prétendit que les enfans des magistrats devaient partager en roture, qu'il n'y avait que les petits-fils qui pussent jouir du droit d'aînesse des gentilshommes.

LES avis des juriconsultes ne furent pas des décisions pour la cour. *Henri III*, en 1582, déclara par un édit, qu'aucun, *sinon ceux de maison & race noble, ne prendrait d'oresnavant le titre de noble & le nom d'écuyer.*

HENRI IV fut moins sévère & plus juste, en 1600, lorsque dans l'édit du règlement des tailles il déclara, quoiqu'en termes très-vagues, *que ceux qui ont servi le public en charges honorables, peuvent donner commencement de noblesse à leur postérité.*

CETTE dispute de plusieurs siècles sembla terminée depuis, sous *Louis XIV*, en 1644, au mois de juillet, &c

H. XCVIII.

ne le fut pourtant pas. Nous devons ici les temps pour donner tout l'éclaircissement nécessaire à cette matière. Vous verrez dans le siècle de *Louis XIV* quelle guerre civile fut excitée dans Paris pendant la jeunesse de ce monarque. Ce fut dans cette guerre que le parlement de Paris, la chambre des comptes, la cour des aides, & toutes les autres cours des provinces, obtinrent, en 1644, *les privilèges des nobles de race, gentilshommes & barons du royaume*, affectés aux enfans des conseillers & présidens qui auraient servi vingt ans, ou qui seraient morts dans l'exercice de leurs charges. Leur état semblait être assuré par cet édit.

POURRAIT-ON penser, après cela, que *Louis XIV*, en 1669, étant lui-même au parlement, révoqua les privilèges, & maintint seulement tous ces officiers de judicature dans *leurs anciens droits*, en révoquant tous les privilèges de noblesse accordés à eux & à leurs descendans en 1644, & depuis jusqu'à l'année 1669.

LOUIS XIV, tout puissant qu'il était, ne l'a pas été assez pour ôter à tant de citoyens un droit qui leur avait

été donné sous son nom. Il est difficile qu'un seul homme puisse obliger tant d'autres hommes à se dépouiller de ce qu'ils ont regardé comme leur possession. L'édit de 1644 a prévalu; les cours de judicature ont joui des privilèges de la noblesse, & la nation ne les a pas contestés à ceux qui jugent la nation.

PENDANT que les magistrats des cours supérieures disputaient ainsi sur leur état depuis l'an 1300, les bourgeois des villes & leurs officiers principaux flottèrent dans la même incertitude. *Charles V*, dit *le sage*, pour s'acquiescer l'affection des citoyens de Paris, leur accorda plusieurs privilèges de la noblesse, comme de porter des armoiries, & de tenir des fiefs sans payer la finance, qu'on appelle *le droit des francs-fiefs*. Mais *Henri III* réduisit ce privilège au prévôt des marchands & à quatre échevins. Les maires, les échevins de plusieurs villes de France jouirent des mêmes droits, les uns par un ancien usage, les autres par des concessions.

LA plus ancienne concession de la noblesse à un office de plume en France, fut celle des secrétaires du roi. Ils

étaient originairement ce que sont aujourd'hui les secrétaires d'État ; ils s'appelaient *clercs du secret* ; & puisqu'ils écrivaient sous les rois & qu'ils expédiaient leurs ordres , il était juste de les distinguer. Leur droit de jouir de la noblesse après vingt ans d'exercice , servit de modèle aux officiers de judicature.

C'EST ici que se voit principalement l'extrême variation des usages de France. Les secrétaires d'État qui n'ont originairement d'autre droit de signer les expéditions , & qui ne pouvaient les rendre authentiques , qu'autant qu'ils étaient *clercs du secret* , *secrétaires-notaires du roi* , sont devenus des ministres & les organes tout-puissans de la volonté royale toute-puissante. Ils se font fait appeller *monseigneur* ; titre qu'on ne donnait autrefois qu'aux princes & aux chevaliers : & les secrétaires du roi ont été relégués à la chancellerie , où leur unique fonction est de signer des patentes. On a augmenté leur nombre inutile jusqu'à trois-cents , uniquement pour avoir de l'argent ; & ce honteux moyen a perpétué la noblesse Française dans près de six mille

familles , dont les chefs ont acheté
tour-à-tour ces charges.

CH. XCVIII.

UN nombre prodigieux d'autres citoyens , banquiers , chirurgiens , marchands , domestiques de princes , commis , ont obtenu des lettres de noblesse ; & au bout de quelques générations , ils prennent chez leurs notaires le titre de très-hauts & très-puissans seigneurs. Ces titres ont avili la noblesse ancienne , sans relever beaucoup la nouvelle.

ENFIN le service personnel des anciens chevaliers & écuyers ayant entièrement cessé , les États généraux n'étant plus assemblés , les privilèges de toute la noblesse , soit ancienne , soit nouvelle , se sont réduits à payer la capitation au-lieu de payer la taille. Ceux qui n'ont eu pour père ni échevin , ni conseiller , ni homme annobli , ont été désignés par des noms qui sont devenus des outrages ; ce sont les noms de *villain* & de *roturier*.

VILLAIN vient de ville , parce qu'autrefois il n'y avait de nobles que les possesseurs des châteaux ; & *roturier* , de rupture de terre , labourage , qu'on a nommé *roture*. De-là il arriva que

Villain.

Ca. XCVIII.

souvent un lieutenant-général des armées, un brave officier couvert de blessures, était taillable, tandis que le fils d'un commis jouissait des mêmes droits que les premiers officiers de la couronne. Cet abus déshonorant n'a été réformé qu'en 1752 par M. d'Ar-genson, secrétaire d'état de la guerre, celui de tous les ministres qui a fait le plus de bien aux troupes, & dont je fais ici l'éloge d'autant plus librement qu'il est disgracié.

Nobles à faire
lire.

CETTE multiplicité ridicule de nobles sans fonction & sans vraie noblesse; cette distinction avilissante entre l'annobli inutile qui ne paie rien à l'État, & le roturier utile qui paie la taille; ces charges qu'on acquiert à prix d'argent, & qui donnent le vain nom d'é-cuyer: tout cela ne se trouve point ailleurs. C'est un effort de démence dans un gouvernement d'avilir la plus grande partie de la nation. Quiconque en Angleterre a quarante francs de revenu en terre, est *homo ingenuus*, franc citoyen, libre Anglais, nommant des députés au parlement. Tout ce qui n'est pas simple artisan est reconnu pour gentilhomme, *Gentleman*; & il n'y a de

de nobles, dans la rigueur de la loi, que ceux qui dans la chambre haute représentent les anciens barons, les anciens pairs de l'État. CH. XCVIII.

DANS beaucoup de pays libres les droits du sang ne donnent aucun avantage ; on ne connaît que ceux de citoyen ; & même à Basse aucun gentilhomme ne peut parvenir aux charges de la république , à moins qu'il ne renonce à ses prérogatives de gentilhomme. Cependant , dans tous les États libres , les magistrats ont pris le titre de *Nobilis* , noble ; c'est sans doute une très-belle noblesse que d'avoir été de père en fils à la tête d'une république. Mais tel est l'usage , tel est le préjugé , que cinq-cents ans d'une si pure illustration n'empêcheraient pas d'être mis en France à la taille , & ne pourraient faire recevoir un homme dans le moindre chapitre d'Allemagne.

Ces usages sont le tableau de la vanité & de l'inconstance ; & c'est la moins funeste partie de l'histoire du genre-humain.



CHAPITRE XCIX.

Des tournois.

CH. XCIX.
Origine des
tournois.

LES tournois , si long-temps célèbres dans l'Europe chrétienne, & si souvent anathématisés , étaient des jeux plus nobles que la lutte , le disque , & la course des Grecs , & bien moins barbares que les combats des gladiateurs chez les Romains. Nos tournois ne ressembloient en rien à ces spectacles , mais beaucoup à ces exercices militaires si communs dans l'antiquité , & à ces jeux dont on trouve tant d'exemples dès le temps d'*Homère*. Les jeux guerriers commencèrent à prendre naissance en Italie vers le temps de *Théodoric* , qui abolit les gladiateurs au cinquième siècle , non pas en les interdisant par un édit , mais en reprochant aux Romains cet usage barbare , afin qu'ils apprissent d'un Goth l'humanité & la politesse. Il y eut ensuite en Italie , & sur-tout dans le royaume de Lombardie , des jeux militaires , de petits combats qu'on appelait *bataillole* , dont l'usage s'est conservé encore dans les villes de Venise & de Pise,

IL passa bien-tôt chez les autres nations. *Nithard* rapporte qu'en 870, les enfans de *Louis le débonnaire* signalèrent leur réconciliation par une de ces joûtes solennelles, qu'on appela depuis *tournois*. *Ex utrâque parte, alter in alterum veloci cursu ruebant.*

CH. XCIX

L'EMPEREUR *Henri l'oïseleur*, pour célébrer son couronnement en 920, donna une de ces fêtes militaires; on y combattit à cheval. L'appareil en fut aussi magnifique qu'il pouvait l'être dans un pays pauvre, qui n'avait encore de villes murées que celles qui avaient été bâties par les Romains le long du Rhin.

L'USAGE s'en perpétua en France, en Angleterre, chez les Espagnols & chez les Maures. On fait que *Geofroi de Preuilli*, chevalier de Touraine, rédigea quelques loix pour la célébration de ces jeux, vers la fin de l'onzième siècle; quelques-uns prétendent que c'est de la ville de Tours qu'ils eurent le nom de *Tournois*; car on ne tournait point dans ces jeux comme dans les courses des chars chez les Grecs & chez les Romains. Mais il est plus probable que *tournois* venait d'épée tour-nante, *ensis torneaticus*, ainsi nommée

Pour
tournois

CH. XX. dans la basse latinité , parce que c'était un sabre sans pointe , n'étant pas permis dans ces jeux de frapper avec une autre pointe que celle de la lance.

Ces jeux s'appelaient d'abord chez les Français , *emprises* , *pardons d'armes* ; & ce terme , *pardon* , signifiait qu'on ne se combattait pas jusqu'à la mort. On les nommait aussi *béhourdis* , du nom d'une armure qui couvrait le poitrail des chevaux. René d'Anjou , roi de Sicile & de Jérusalem , duc de Lorraine , qui , ne possédant aucun de ces États , s'amusa à faire des vers & des tournois , fit de nouvelles règles pour ces combats.

Loix des
quinqs.

S'IL veut faire un tournois , ou *béhourdis* , dit-il dans ses loix , faut que ce soit quelque prince , ou du moins haut baron. Celui qui faisait le tournois envoyait un hérault présenter une épée au prince qu'il invitait , & le priait de nommer les juges du camp.

LES tournois , dit ce bon roi René , peuvent être moult utiles : car par adventure il pourra advenir que ce jeune chevalier ou écuyer , pour y bien faire , acquerra grace ou augmentation d'amour de sa dame.

ON voit ensuite toutes les cérémonies qu'il prescrit , comment on pend

aux fenêtres, ou aux galeries de la lice, CH. XCLX
 les armoiries des chevaliers qui doivent combattre les chevaliers, & des écuyers qui doivent jouter contre les écuyers.

Tout se faisoit à l'honneur des dames, selon les loix du bon roi *René*. Elles visitaient toutes les armes ; elles distribuait les prix ; & , si quelque chevalier ou écuyer du tournois avait mal parlé de quelques-unes d'elles, les autres tournoyans le battaient de leurs épées ; jusqu'à ce que les dames criaient grace ; ou bien on les mettait sur les barrières de la lice, les jambes pendantes à droite & à gauche, comme on met aujourd'hui un soldat sur le cheval de bois.

OUTRE les tournois, on institua les Pas d'armes
 pas d'armes, & ce même roi *René* fut encore législateur dans ces amusemens. Le pas d'armes de la gueule du dragon, auprès de Chinon, fut très-célèbre en 1446. Quelque temps après, celui du château de la joyeuse-garde eut plus de réputation encore. Il s'agissoit dans ces combats de défendre l'entrée d'un château, ou le passage d'un grand chemin. *René* eût mieux fait de tenter d'entrer en Sicile ou en Lorraine. La devise de ce galant prince étoit une chaufrette

CH. XCIX. pleine de charbons , avec ces mots ;
porté d'ardent desir ; & cet ardent desir
n'était pas pour les États, qu'il avait per-
dus ; c'était pour Mademoiselle *Gui de*
Laval , dont il était amoureux , & qu'il
épousa après la mort d'*Isabelle de Lor-*
raine.

Armoiries. Ce furent ces anciens tournois qui
donnèrent naissance long-temps aupa-
ravant aux armoiries , vers le commen-
cement du douzième siècle. Tous les
blazons qu'on suppose avant ce temps
sont évidemment faux , ainsi que tou-
tes ces prétendues loix des chevaliers
de la table ronde , tant chantées par les
romans. Chaque chevalier qui se pré-
sentait avec le casque fermé , faisait
peindre sur son bouclier ou sur sa cotte
d'armes quelques figures de fantaisie.
De-là ces noms si célèbres dans les an-
ciens romanciers , de chevalier des ai-
gles & des lions. Les termes du blazon ,
qui paraissent aujourd'hui un jargon ri-
dicule & barbare , étaient alors des
mots communs. La couleur de feu était
appelé *gueule* , l'azur était nommé *si-*
nople , un pieu était un pal , une bande
était une *fascie* , de *fascia* qu'on écrivit
depuis *face*.

Armoiries ex- Si ces jeux guerriers des tournois
vés. avaient jamais dû être autorisés , c'était

dans le temps des croisades , où l'exercice des armes était nécessaire , & devenait consacré ; cependant c'est dans ce temps même que les papes s'avisèrent de les défendre , & d'anathématiser une image de la guerre , eux qui avaient si souvent excité des guerres véritables. Entr'autres , *Nicolas III* , le même qui , depuis , conseilla les Vêpres Siciliennes , excommunia tous ceux qui avaient combattu , & même assisté à un tournoi en France sous *Philippe le hardi* en 1279 ; mais d'autres papes approuvèrent ces combats , & le roi de France *Jean* donna au pape *Urbain V* le spectacle d'un tournoi , lorsqu'après avoir été prisonnier à Londres , il alla se croiser à Avignon , dans le dessein chimérique d'aller combattre les Turcs , au-lieu de penser à réparer les malheurs de son royaume.

L'EMPIRE Grec n'adopta que très-tard les tournois ; toutes les coutumes de l'Occident étaient méprisées des Grecs ; ils dédaignaient les armoiries ; & la science du blazon leur parut ridicule ; enfin en 1326 le jeune empereur *Andronic* , ayant épousé une princesse de Savoie , quelques jeunes Savoyards donnèrent le spectacle d'un tournoi à

CH. XCIX. Constantinople ; les Grecs alors s'accoutumèrent à cet exercice militaire : mais ce n'était pas avec des tournois qu'on pouvait résister aux Turcs ; il fallait de bonnes armées & un bon gouvernement , que les Grecs n'eurent presque jamais.

L'USAGE des tournois se conserva dans toute l'Europe. Un des plus solennels fut celui de Boulogne-sur-mer en 1309 , au mariage d'*Isabelle de France* avec *Édouard II* , roi d'Angleterre. *Édouard III* en fit deux beaux à Londres. Il y en eut même un à Paris du temps du malheureux *Charles VI* en 1415 ; ensuite vinrent ceux de *René d'Anjou* dont nous avons déjà parlé. Le nombre en fut très-grand jusques vers le temps qui suivit la mort du roi de France *Henri II* , tué , comme on fait , dans un tournoi au palais des Tournelles en 1559. Cet accident semblait devoir les abolir pour jamais.

LA vie désoccupée des Grands, l'habitude & la passion renouvelèrent pourtant ces jeux funestes , à Orléans , un an après la mort tragique de *Henri II*. Le prince *Henri de Bourbon-Montpensier* en fut encore la victime ; une chute de cheval le fit périr. Les tournois cessèrent alors absolument. Il en resta une

image dans le pas d'armes dont *Charles IX* & *Henri III* furent les tenans , un an après la *S.-Barthelemi* ; car les fêtes furent toujours mêlées , dans ces temps horribles , aux proscriptions. Ce pas d'armes n'était pas dangereux ; on n'y combattait pas à fer émoulu. Il n'y eut point de tournois au mariage du duc de *Joyeuse* en 1581. Le terme de tournois est employé mal-à-propos , à ce sujet , dans le journal de *L'Étoile*. Les seigneurs ne combattirent point ; & ce que *L'Étoile* appelle *tournois* , ne fut qu'une espèce de ballet guerrier représenté dans le jardin du Louvre par des mercénaires ; c'était un des spectacles qu'on donnait à la cour , mais non pas un spectacle que la cour donnât elle-même. Les jeux qu'on continua depuis d'appeler *tournois* , ne furent que des carroufels.

CH. XCIX.

L'ABOLITION des tournois est donc de l'année 1560. Avec eux périt l'ancien esprit de la chevalerie , qui ne reparut plus guères que dans les romans. Cet esprit régnait beaucoup jusqu'au temps de *François I* & de *Charles-Quint*. *Philippe II* , renfermé dans son palais , n'établit en Espagne d'autre mérite que celui de la soumission à ses vo-

Abolition des tournois.

H. XCIX.

lontés. La France , après la mort de *Henri II*, fut plongée dans le fanatisme, & désolée par les guerres de religion. L'Allemagne , divisée en Catholiques Romains , Luthériens , Calvinistes , oublia tous les anciens usages de chevalerie , & l'esprit d'intrigue les détruisit en Italie.

erniers car-
roufels.

A ces pas d'armes , aux combats à la barrière , à ces imitations des anciens tournois , par-tout abolis , ont succédé les combats contre les taureaux en Espagne , & les carroufels en France , en Italie , en Allemagne. Il serait superflu de donner ici la description de ces jeux; il suffira du grand carroufel qu'on verra dans le siècle de *Louis XIV*. Le dernier carroufel qu'on ait vu est celui qu'on fit à Berlin en 1750. Il fut très-bien exécuté , & les frères du roi de Prusse y firent paraître beaucoup d'adresse & de grace. Tous ces jeux militaires commencent à être abandonnés; & de tous les exercices qui rendaient autrefois les corps plus robustes & plus agiles , il n'est presque plus resté que la chasse; encore est-elle négligée par la plupart des princes de l'Europe. Il s'est fait des révolutions dans les plaisirs comme dans tout le reste.

CHAPITRE C.

Des duels.

L'ÉDUCATION de la noblesse étendit beaucoup l'usage des duels, qui se perpétua si long-temps, & qui commença avec les monarchies modernes. Cette coutume de juger des procès par un combat juridique, ne fut connue que des Chrétiens occidentaux. On ne voit point de ces duels dans l'Eglise d'Orient; les anciennes nations n'eurent point cette barbarie. *César* rapporte dans ses commentaires, que deux de ses centurions, toujours jaloux & toujours ennemis l'un de l'autre, vuidèrent leur querelle par un défi; mais ce défi était de montrer qui des deux ferait les plus belles actions dans la bataille. L'un, après avoir renversé un grand nombre d'ennemis, étant blessé & terrassé à son tour, fut secouru par son rival. C'étaient-là les duels des Romains.

LE plus ancien monument des duels ordonnés par les arrêts des rois, est la loi de *Gondebaut* le Bourguignon, d'u-

CH. C.

Coutume des
Romains
bien plus no-
ble que les
nôtres.

CH. C.

ne race Germanique qui avait usurpé la Bourgogne. La même jurisprudence était établie dans tout notre Occident. L'ancienne loi Catalane citée par le savant *Du Cange*, les loix Allemandes-Bavaroises spécifient plusieurs cas auxquels on devait ordonner le duel.

Formule du
meurtre.

DANS les assises tenues par les croisés à Jérusalem, on s'exprime ainsi : *Le garant que l'on lieve, si come es par pu, doit répondre à qui li lieve: Tu ments, & te rendrai mort, ô récréan, & vessi mon gage.*

L'ANCIEN coutumier de Normandie dit : *Plainte de meurtre doit être faite ; & si l'accusé nie, il en offre gage.... & bataille li doit être ottroyée par justice.*

Il est évident par ces loix, qu'un homme accusé d'homicide était en droit d'en commettre deux. On décidait souvent d'une affaire civile par cette procédure sanguinaire. Un héritage était-il contesté, celui qui se battait le mieux avait raison ; & les différends des citoyens se jugeaient, comme ceux des nations, par la force.

CETTE jurisprudence eut ses variations comme toutes les institutions, ou sages ou folles, des hommes. *Saint Louis* ordonna qu'un écuyer, accusé par un villain, pourrait combattre à cheval ;

& que le villain , accusé par l'écuyer , pourrait combattre à pied. Il exempta de la loi du duel les jeunes gens au-dessous de vingt & un ans , & les vieillards au-dessus de soixante.

CH. C.

Les femmes & les prêtres nommaient des champions pour s'égorger en leur nom ; la fortune , l'honneur dépendaient d'un choix heureux. Il arriva même quelquefois que les gens d'église offrirent & acceptèrent le duel. On les vit combattre en champ clos ; & il paraît par les constitutions de *Guillaume le conquérant* , que les clercs & les abbés ne pouvaient combattre sans la permission de leur évêque : *Si clericus duellum sine episcopi licentiâ susceperit , &c.* Prêtres duels
listes.

PAR les établissemens de *Saint Louis* , & d'autres monumens rapportés dans *Du Cange* , il paraît que les vaincus étaient quelquefois pendus , quelquefois décapités ou mutilés ; c'étaient les loix de l'honneur ; & ces loix étaient munies du sceau du saint roi qui passe pour avoir voulu abolir cet usage digne des sauvages.

ON avait perfectionné la justice du temps de *Louis le jeune* , au point qu'il statua , en 1168 , qu'on n'ordonnerait le duel que dans des causes où il s'agi-

CH. C.

Code des
curtes.

rait au moins de cinq écus, *quinque solidos*.

PHILIPPE le bel publia un grand code des duels. Si le demandeur voulait se battre par procureur, nommer un champion pour défendre sa cause, il devait dire: " Notre souverain seigneur, je proteste & retiens, que, par
" loyale essoine de mon corps (c'est-à-
" dire pour faiblesse ou maladie) je
" puisse avoir un gentilhomme mon
" avoué, qui, en ma présence, si je
" puis, ou en mon absence, à l'aide
" de Dieu, de Notre - Dame & de
" monseigneur *Saint George*, fera son
" loyal devoir à mes coûts & dépens,
" &c ».

Les deux parties adverses, ou bien leurs champions, comparaissaient au jour assigné dans une lice de quatre-vingts pas de long & de quarante de large, gardée par des sergens d'armes. Ils arrivaient à cheval, visière baissée, écu au col, glaive au poing, épées & dagues ceintes. Il leur était enjoint de porter un crucifix, ou l'image de la Vierge, ou celle d'un saint, dans leurs bannières. Les héraults d'armes faisaient ranger les spectateurs tous à pied autour des lices. Il était défendu d'être

à cheval au spectacle, sous peine, pour un noble, de perdre sa monture; & , pour un bourgeois, de perdre une oreille.

 CH. C.

Le maréchal du camp, aidé d'un prêtre, faisait jurer les deux combattans sur un crucifix, que leur droit était bon, & qu'ils n'avaient point d'armes enchantées; ils en prenaient à témoin monsieur *Saint-George*, & renonçaient au paradis, s'ils étaient menteurs. Ces blasphèmes étant prononcés, le maréchal criait : Laissez-les aller; il jetait un gant; les combattans partaient, & les armes du vaincu appartenaient au maréchal.

Les mêmes formules s'observaient à-peu-près en Angleterre. Elles étaient très-différentes en Allemagne; on lit dans le *Théâtre d'honneur*, & dans plusieurs anciennes chroniques, que d'ordinaire le bourg de Hall en Souabe était le champ de ces combats. Les deux ennemis venaient demander permission aux notables de Souabe assemblés, d'entrer en lice. On donnait à chaque combattant un parrein & un confesseur; le peuple chantait un *libera*, & on plaçait au bout de la lice une bière entourée de torches pour le vaincu. Les mêmes cérémonies s'observaient à Visbourg.

CH. C.

IL y eut beaucoup de combats en champ clos dans toute l'Europe jusqu'au treizième siècle. C'est des loix de ces combats que viennent les proverbes, *Les morts on tort, les battus payent l'amende.*

LES parlemens de France ordonnèrent quelquefois ces combats, comme ils ordonnent aujourd'hui une preuve par écrit ou par témoins. Sous *Philippe de Valois* en 1343, le parlement jugea, qu'il y avait gage de bataille & nécessité de se tuer, entre le chevalier *Dubois* & le chevalier de *Vervins*; parce que *Vervins* avait voulu persuader à *Philippe de Valois* que *Dubois* avait enforcélé son altesse le roi de France.

LE duel de *Legris* & de *Carrouge*, ordonné par le parlement sous *Charles VI*, est encore fameux aujourd'hui. Il s'agissait de savoir si *Legris* avait couché, ou non, avec la femme de *Carrouge* malgré elle.

LE parlement, long-temps après, en 1442, dans une cause solennelle entre le chevalier *Patarin* & l'écuyer *Tachon*, déclara que le cas dont il s'agissait ne requérait pas gage de bataille, & qu'il fallait une accusation grave &

dénuée de témoins, pour que le duel fût légitimement ordonné.

CH. C.

CE cas grave arriva en 1454. Un chevalier nommé *Jean Picard*, accusé d'avoir abusé de sa propre fille, fut reçu par arrêt à se battre contre son gendre qui était sa partie. Le *Théâtre d'honneur & de chevalerie* ne dit pas quel fut l'évènement; mais, quel qu'il fut, le parlement ordonna un parricide pour avérer un inceste.

LES évêques, les abbés, à l'imitation des parlements & du conseil étroit, ordonnèrent aussi le combat en champ clos dans leurs territoires. *Yves de Chartres* reproche à l'archevêque de Sens & à l'évêque d'Orléans, d'avoir autorisé ainsi trop de duels pour des affaires civiles. *Geofroi du Maine*, évêque d'Angers, obligea, l'an 1100, les moines de Saint-Serga de prouver par le combat que certaines dixmes leur étaient dûes, & le champion des moines, homme robuste, gagna leur cause à coups de bâton.

Evêques ordonnent le duel.

Sous la dernière race des ducs de Bourgogne, les bourgeois des villes de Flandres jouissaient du droit de prouver leurs prétentions avec le bouclier & la massue de mesplier; ils oignaient de suif leur pourpoint, parce qu'ils

CH. C.

avaient entendu dire qu'autrefois les athlètes se frottaient d'huile ; ensuite ils plongeaient les mains dans un baquet plein de cendres , & mettaient du miel ou du sucre dans leurs bouches ; après quoi ils combattaient jusqu'à la mort , & le vaincu était pendu.

LA liste de ces combats en champ clos , commandés ainsi par les souverains , serait trop longue. Le roi *François I* en ordonna deux solennellement ; & son fils *Henri II* en ordonna aussi deux. Le premier de ceux qu'ordonna *Henri* fut celui de *Jarnac* & de *la Châtaigneraye* , en 1547. Celui-ci soutenait que *Jarnac* couchait avec sa belle-mère , celui-là le niait ; était-ce là une raison pour un monarque de commander , de l'avis de son conseil , qu'ils se coupassent la gorge en sa présence ? Mais telles étaient les mœurs. Les deux champions jurèrent chacun sur les évangiles , qu'il combattait pour la vérité & qu'il n'avait sur lui ni paroles , ni charmes , ni incantation. *La Chataigneraye* étant mort de ses blessures , *Henri II* fit serment qu'il n'ordonnerait plus les duels ; & , deux ans après , il donna dans son conseil privé des lettres-patentes ; par lesquelles il était enjoint à deux jeunes gentilshommes d'aller se

battre en champ clos à Sedan sous les yeux du maréchal de *la Mark*, prince souverain de Sedan. *Henri* croyait ne point violer son serment en ordonnant aux parties d'aller se tuer ailleurs qu'en son royaume. La cour de Lorraine s'opposa formellement à cet honneur que recevait le maréchal de *la Mark*. Elle envoya protester dans Sedan, que tous les duels entre le Rhin & la Meuse devaient, par les loix de l'Empire, se faire par l'ordre, & en présence des souverains de Lorraine. Le camp n'en fut pas moins assigné à Sedan. Le motif de cet arrêt du roi *Henri II*, rendu en son conseil privé, était que l'un de ces deux gentilshommes, nommé *Dagueres*, avait mis la main dans les chausses d'un jeune homme nommé *Fendilles*. Ce *Fendilles*, blessé dans le combat, ayant avoué qu'il avait tort, fut jeté hors du camp par les héraults d'armes, & ses armes furent brisées; c'était une des punitions du vaincu. On ne peut concevoir aujourd'hui comment une cause si ridicule pouvait être vidée par un combat juridique.

Il ne faut pas confondre avec tous ces duels, regardés comme l'ancien jugement de Dieu, les combats singuliers entre les chefs de deux armées, entre

CH. C.

les chevaliers des partis opposés. Ces combats sont des faits d'armes, des exploits de guerre de tout temps en usage chez toutes les nations.

On ne sçait si on doit placer plusieurs cartels de défi de roi à roi, de prince à prince, entre les duels juridiques, ou entre les exploits de chevalerie; il y en eut de ces deux espèces.

Duels de rois,
tous sans ef-
fer.

LORSQUE *Charles d'Anjou*, frère de *Saint Louis*, & *Pierre d'Aragon* se défierent après les vêpres siciliennes, ils convinrent de remettre la justice de leur cause à un combat singulier, avec la permission du pape *Martin IV*, comme le rapporte *Jean-Baptiste Carrassa* dans son histoire de Naples; le roi de France, *Philippe le hardi*, leur assigna le camp de Bordeaux. Rien ne ressemble plus aux duels juridiques. *Charles d'Anjou* arriva le matin au lieu & au jour assigné, & prit acte du défaut de son ennemi, qui n'arriva que sur le soir. *Pierre* prit acte, à son tour, du défaut de *Charles* qui ne l'avait pas attendu. Ce défi singulier eût été au rang des combats juridiques, si les deux rois avaient eu autant d'envie de se battre que de se braver. Le duel qu'*Édouard III* fit proposer à *Phi-*

lippe de Valois appartient à la chevalerie. *Philippe de Valois* le refusa, prétendant que le seigneur suzerain ne pouvait être défié par son vassal ; mais lorsqu'ensuite le vassal eut défait les armées du suzerain, *Philippe* proposa le duel ; & *Édouard III*, vainqueur, le refusa, disant qu'il était trop avisé pour remettre au hazard d'un combat singulier ce qu'il avait gagné par des batailles.

 CH. C.

CHARLES-QUINT & *François I* se défièrent, s'envoyèrent des cartels, se dirent qu'ils avaient menti par la gorge, & ne se battirent point. Il n'y a pas un seul exemple de rois qui aient combattu en champ clos ; mais le nombre des chevaliers qui prodiguèrent leur sang dans ces aventures est prodigieux.

Nous avons déjà cité le cartel de ce duc de *Bourbon*, qui, pour éviter oisiveté, proposait un combat à outrance à l'honneur des dames.

UN des plus fameux cartels est celui de *Jean de Verchin*, chevalier de grande renommée & sénéchal du Hainault ; il fit afficher dans toutes les grandes villes de l'Europe qu'il se battrait à outrance, seul ou lui sixième, avec l'épée, la lance & la hache, avec l'aide de Dieu, de la Sainte Vierge, de mon-

Original de
Don Quichote.

CH. C.

seigneur Saint-George & de sa dame
Le combat se devait faire dans un village de Flandres, nommé Conchy ; mais personne n'ayant comparu pour venir se battre contre ce Flaman, il fit vœu d'aller chercher des aventures dans tout le royaume de France & en Espagne, toujours armé de pied en cap ; après quoi il alla offrir un bourdon à monseigneur *Saint-Jacques* en Gallice. On voit par-là que l'original de *don Quichotte* était de Flandres.

Le plus horrible duél qui fut jamais proposé, & pourtant le plus excusable, est celui du dernier duc de Gueldre, *Arnout* ou *Arnaud*, dont les États tombèrent dans la branche de *France de Bourgogne*, appartenrent, depuis, à la branche d'*Autriche-Espagnole*, & dont une partie est libre aujourd'hui.

ADOLPHE, fils de ce dernier duc *Arnout*, fit la guerre à son père en 1470, du temps de *Charles le téméraire*, duc de Bourgogne ; & cet *Adolphe* déclara publiquement devant *Charles*, que son père avait joui assez longtemps, qu'il voulait jouir à son tour ; & que, si son père voulait accepter une petite pension de trois mille florins, il la lui ferait volontiers. *Charles*, qui était très-puissant avant d'être malheu-

reux, engagea le père & le fils à comparaître en sa présence. Le père, quoique vieux & infirme, jeta le gage de bataille, & demanda au duc de Bourgogne la permission de se battre contre son fils dans sa cour. Le fils l'accepta : le duc *Charles* ne le permit pas ; & le père ayant justement déshérité son coupable fils, & donné ses États à *Charles*, ce prince les perdit avec tous les siens & avec la vie, dans une guerre plus injuste que tous les duels dont nous avons parlé.

CH. C.

CE qui contribua le plus à l'abolissement de cet usage, ce fut la nouvelle manière de faire combattre les armées. Le roi *Henri IV* décria l'usage des lances à la journée d'Ivry ; & aujourd'hui que la supériorité du feu décide de tout dans les batailles, un chevalier serait mal reçu à se présenter la lance en arrêt. La valeur consistait autrefois à se tenir ferme & armé de toutes pièces sur un cheval de carrosse, qui était aussi bardé de fer. Elle consiste aujourd'hui à marcher lentement devant cent bouches de canon, qui emportent quelquefois des rangs entiers.

Cessation des duels juridiques.

LORSQUE les duels juridiques n'étaient plus d'usage, & que les cartels

de chevalerie l'étaient encore , les duels entre particuliers commencèrent avec fureur ; chacun se donna soi-même , pour la moindre querelle , la permission qu'on demandait autrefois aux parlemens , aux évêques & aux rois.

IL y avait bien moins de duels , quand la justice les ordonnait solennellement ; & lorsqu'elle les condamna , ils furent innombrables. On eut bientôt des seconds dans ces combats , comme il y en avait eu dans ceux de chevalerie.

UN des plus fameux dans l'histoire est celui de *Cailus* , *Maugiron* & *Livaro* , contre *Anraguet* , *Riberac* & *Schomberg* , sous le règne de *Henri III* , à l'endroit où est aujourd'hui la place royale à Paris , & où était autrefois le palais des Tournelles. Depuis ce temps , il ne se passa presque point de jour qui ne fût marqué par quelque duel , & cette fureur fut poussée au point qu'il y avait des compagnies de gendarmes , dans lesquelles on ne recevait personne qui ne se fût battu au moins une fois , ou qui ne jurât de se battre dans l'année. Cette coutume horrible a duré jusqu'au temps de *Louis XIV* ,

CHAPITRE CI.

De Charles VIII, & de l'état de l'Europe, quand il entreprit la conquête de Naples.

LOUIS XI laissa son fils *Charles VIII*,
 enfant de quatorze ans, faible de corps,
 & sans aucune culture dans l'esprit,
 maître du plus beau & du plus puissant
 royaume qui fût alors en Europe.
 Mais il lui laissa une guerre civile, com-
 pagne presque inséparable des minori-
 tés. Le roi, à la vérité, n'était point
 mineur par la loi de *Charles V*; mais
 il l'était par celle de la nature. Sa sœur
 aînée *Anne*, femme du duc de *Bour-
 bon-Beaujeu*, eut le gouvernement par
 le testament de son père, & on pré-
 tend qu'elle en était digne. *Louis*, duc
 d'Orléans, premier prince du sang, qui
 fut depuis ce même roi *Louis XII*,
 dont la mémoire est si chère, com-
 mença par être le fléau de l'État, dont
 il devint depuis le père. D'un côté, sa

CH. CI.

CH. CI.

qualité de premier prince du sang, loin de lui donner aucun droit au gouvernement, ne lui eût pas même donné le pas sur les pairs plus anciens que lui. De l'autre, il semblerait toujours étrange qu'une femme, que la loi déclare incapable du trône, régnât, pourtant sous un autre nom. *Louis*, duc d'Orléans, ambitieux (car les plus vertueux le sont) fit la guerre civile au roi son maître pour être son tuteur.

Le parlement ne
se mêle ni de
l'État ni des
finances.

Le parlement de Paris vit alors quel crédit il pouvait un jour avoir dans les minorités. Le duc d'Orléans vint s'adresser aux chambres assemblées, pour avoir un arrêt qui changeât le gouvernement. *La Vaquerie*, homme de loi, premier président, répondit que ni les finances, ni le gouvernement de l'État ne regardent le parlement, mais bien les États généraux, lesquels le parlement ne représente pas.

1488.

ON voit par cette réponse que Paris, alors, était tranquille, & que le parlement était dans les intérêts de madame de *Beaujeu*. La guerre civile se fit dans les provinces, & sur-tout en Bretagne, où le vieux duc, *François II*, prit le parti du duc d'Orléans. On donna la

bataille près de Saint-Aubin en Bretagne. Il faut remarquer que dans l'armée des Bretons & du duc d'Orléans il y avait quatre à cinq-cents Anglais, malgré les troubles qui épuisaient alors l'Angleterre. Quand il s'agit d'attaquer la France, rarement les Anglais ont été neutres. *Louis de la Trimouille*, Grand-Général, battit l'armée des révoltés, & fit prisonnier le duc d'Orléans leur chef, qui, depuis, fut son souverain.

CH. CL.

Le bon ro
Louis XII,
d'abord re-
belle & pri-
sonnier.

On le peut compter pour le troisième des rois *Capétiens*, pris en combattant, & ce ne fut pas le dernier. Le duc d'Orléans fut enfermé près de trois ans dans la tour de Bourges, jusqu'à ce que *Charles VIII* l'alla délivrer lui-même. Les mœurs des Français étaient bien plus douces que celles des Anglais, qui, dans le même temps, tourmentés chez eux par les guerres civiles, faisaient périr d'ordinaire par la main des bourreaux leurs ennemis vaincus.

1491.

La paix & la grandeur de la France furent cimentées par le mariage de *Charles VIII*, qui força enfin le vieux duc de Bretagne à lui donner sa fille pour ses États. La princesse *Anne de Bre- tagne*, l'une des belles personnes de son

CH. CI.

temps, aimait le duc d'Orléans, jeune encore & plein de graces. Ainsi, par cette guerre civile, il avait perdu sa liberté & sa maitresse.

LES mariage des princes font, dans l'Europe, le destin des peuples. Le roi *Charles VIII*, qui avait pu, du temps de son père, épouser *Marie*, l'héritière de Bourgogne, pouvait encore épouser la fille de cette *Marie*, & du roi des Romains *Maximilien*; & *Maximilien*, de son côté, veuf de *Marie de Bourgogne*, s'était flatté, avec raison, d'obtenir *Anne de Bretagne*. Il l'avait même épousée par procureur, & le comte de *Nassau* avait, au nom du roi des Romains, mis une jambe dans le lit de la princesse, selon l'usage de ces temps. Mais le roi de France n'en conclut pas moins son mariage. Il eut la princesse, & pour dot la Bretagne, qui, depuis, a été réduite en province de France.

LA France, alors, était au comble de la gloire, Il fallait autant de fautes qu'on en fit, pour qu'elle ne fût pas l'arbitre de l'Europe.

ON se souvient comme le dernier comte de Provence donna, par son testament, cet État à *Louis XI*, Ce



comte, en qui finit la maison d'*Anjou*, prenait le titre de roi des deux Siciles, que sa maison avait perdues toutes deux depuis long-temps. Il communique ce titre à *Louis XI*, en lui donnant réellement la Provence. *Charles VIII* voulut ne pas porter un vain titre, & tout fut bientôt préparé pour la conquête de Naples, & pour dominer dans toute l'Italie. Il faut se représenter ici en quel état était l'Europe au temps de ces événemens vers la fin du quinzième siècle.

 CH. CI.


CHAPITRE CII.

État de l'Europe à la fin du quinzième siècle. De l'Allemagne, & principalement de l'Espagne. Du malheureux règne de Henri IV, surnommé l'impuissant. D'Isabelle & de Ferdinand. Prise de Grenade. Persécution contre les Juifs & contre les Maures.

L'EMPEREUR *Frédéric III* de la maison d'*Autriche*, venait de mourir. Il avait laissé l'Empire à son fils *Maximilien* élu, de son vivant, roi des Romains. Mais ces rois des Romains n'avaient plus aucun pouvoir en Italie. Celui qu'on leur laissait dans l'Allemagne n'était guère au-dessus de la puissance du doge à Venise ; & la maison d'*Autriche* était encore bien loin d'être redoutable. En vain l'on montre à Vienne cette épitaphe : *Ci-gît Frédéric III, empereur pieux, auguste, souverain de la Chrétienté, roi de Hongrie, de Dalmatie, de Croatie, archiduc d'Autriche, &c.*, elle ne sert qu'à faire voir la vanité des inscriptions. Il n'eut jamais

CH. CII.

1493.

Empire puissant & empereur faible.

rien de la Hongrie que la couronne ornée de quelques pierreries, qu'il garda toujours dans son cabinet, sans les renvoyer, ni à son pupille *Ladislas* qui en était roi, ni à ceux que les Hongrois élurent ensuite, & qui combattirent contre les Turcs. Il possédait à peine la moitié de la province d'Autriche; ses cousins avaient le reste; &, quant au titre de souverain de la Chrétienté, il est aisé de voir s'il le méritait. Son fils *Maximilien* avait, outre les domaines de son père, le gouvernement des États de *Marie de Bourgogne* sa femme, mais qu'il ne régissait qu'au nom de *Philippe le beau*, son fils. Au reste on sait qu'on l'appelait *Massimiliano pochi denari*, surnom qui ne désignait pas un puissant prince.

CH. CII.

L'ANGLETERRE encore presque sauvage, après avoir été long-temps déchirée par les guerres civiles de la *Rose blanche* & de la *Rose rouge*, ainsi que nous le verrons incessamment, commençait à peine à respirer sous son roi *Henri VII*, qui, à l'exemple de *Louis XI*, abaissait les barons & favorisait le peuple.

Angleterre

EN Espagne, les princes Chrétiens avaient toujours été divisés. La race de

Espagne ; d
sordres d'u
nouveau ge
re.

CH. CII.

Henri Translamare, bâtard usurpateur, (puisqu'il faut appeler les choses par leur nom) régnait toujours en Castille, & une usurpation d'un genre plus singulier fut la source de la grandeur Espagnole.

HENRI IV, un des descendans de *Translamare*, qui commença son malheureux règne en 1454, était énervé par les voluptés. Il n'y a jamais eu de cour entièrement livrée à la débauche, sans qu'il y ait eu des révolutions, ou du moins des séditions. Sa femme *Dona Juana*, que j'appelle ainsi pour la distinguer, & de sa fille *Jeanne*, & des autres princesses de ce nom, fille d'un roi de Portugal, ne couvrait ses galanteries d'aucun voile. Peu de femmes, dans leurs amours, eurent moins de respect pour les bienséances. Le roi *Don Henri IV* passait ses jours avec les amans de sa femme, ceux-ci avec les maîtresses du roi. Tous ensemble donnaient aux Espagnols l'exemple de la plus grande mollesse, & de la plus effrénée débauche. Le gouvernement étant si faible, les mécontents, qui sont toujours le plus grand nombre en tout temps & en tout pays, devinrent très forts en Castille. Ce royaume était gouverné comme la

France, l'Angleterre, l'Allemagne, & tous les États monarchiques de l'Europe l'avaient été si long-temps. Les vassaux partageaient l'autorité. Les évêques n'étaient point princes souverains comme en Allemagne; mais ils étaient seigneurs & grands vassaux, ainsi qu'en France.

CH. CII.

UN archevêque de Tolède nommé *Carillo*, & plusieurs autres évêques, se mirent à la tête de la faction contre le roi. On vit renaître en Espagne les mêmes désordres qui affligèrent la France sous *Louis le débonnaire*; qui, sous tant d'empereurs, troublèrent l'Allemagne; que nous verrons reparaitre encore en France sous *Henri III*, & désoler l'Angleterre sous *Charles I*.

LES rebelles, devenus puissans, déposèrent leur roi en effigie. ^{1469.} Jamais on ne s'était avisé jusques-là d'une pareille cérémonie. On dressa un vaste théâtre dans la plaine d'Avila. Une mauvaise statue de bois représentant *Don Henri*, couverte des habits & des ornemens royaux, fut élevée sur ce théâtre. La sentence de déposition fut prononcée à la statue. L'archevêque de Tolède lui ôta la couronne, un autre l'épée, un autre le sceptre, & un jeune frère de *Henri*, nommé *Alphonse*, fut déclaré

Roi déposé en effigie.

CH. CII.

Fille du roi
née en légiti-
me mariage,
éclairée bâ-
rarde.

roi sur ce même échaffaud. Cette comédie fut accompagnée de toutes les horreurs tragiques des guerres civiles. La mort du jeune prince, à qui les conjurés avaient donné le royaume, ne mit pas fin à ces troubles. L'archevêque & son parti déclarèrent le roi impuissant dans le temps qu'il était entouré de maitresses; &, par une procédure inouïe dans tous les États, ils prononcèrent que sa fille *Jeanne* était bâtarde, née d'adultère, incapable de régner. On avait auparavant reconnu roi le bâtard *Translamare*, rebelle envers son roi légitime: c'est à présent un roi légitime qu'on détrône & dont on déclare la fille bâtarde & supposée, quoique née publiquement de la reine, quoiqu'avouée par son père.

PLUSIEURS Grands prétendaient à la royauté; mais les rebelles se résolurent à reconnaître *Isabelle*, sœur du roi, âgée de dix sept ans, plutôt que de se soumettre à un de leurs égaux; aimant mieux déchirer l'État au nom d'une jeune princesse encore sans crédit, que de se donner un maître.

L'ARCHEVÊQUE ayant donc fait la guerre à son roi au nom de l'infant, la continua au nom de l'infante; & le roi ne put enfin sortir de tant de troubles

& demeurer sur le trône, que par un des plus honteux traités que jamais souverain ait signés. Il reconnut sa sœur *Isabelle* pour sa seule héritière légitime, au mépris des droits de sa propre fille *Jeanne*; & les révoltés lui laissèrent le nom de roi à ce prix. Ainsi le malheureux *Charles VI* en France avait signé l'exhérédation de son propre fils.

CH. CII.

1468.

Il fallait, pour consommer ce scandaleux ouvrage, donner à la jeune *Isabelle* un mari qui fût en état de soutenir son parti. Ils jetèrent les yeux sur *Ferdinand*, héritier d'Aragon, prince à-peu-près de l'âge d'*Isabelle*. L'archevêque les maria en secret; & ce mariage, fait sous des auspices si funestes, fut pourtant la source de la grandeur de l'Espagne. Il renouvela d'abord les dissensions, les guerres civiles, les traités frauduleux, les fausses réunions qui augmentent les haines. *Henri*, après un de ces raccommodemens, fut attaqué d'un mal violent dans un repas que lui donnaient quelques-uns de ses ennemis réconciliés, & mourut bien-tôt après.

1469.

1474.

En vain il laissa son royaume en mourant à *Jeanne* sa fille; en vain il jura qu'elle était légitime: ni ses sermens au lit de la mort, ni ceux de sa

Et encore bien
tarde, quand
son père, en
mourant, le
dit légitime.

CH. CII.

femme, ne purent prévaloir contre le parti d'*Isabelle* & de *Ferdinand*, surnommé depuis *le catholique*, roi d'Aragon & de Sicile. Ils vivaient ensemble, non comme deux époux dont les biens sont communs sous les ordres du mari, mais comme deux monarques étroitement alliés. Ils ne s'aimaient, ni ne se haïssaient, se voyant rarement, ayant chacun leur conseil, souvent jaloux l'un de l'autre dans l'administration; la reine encore plus jalouse des infidélités de son mari, qui remplissait de ses bâtards tous les grands postes: mais unis tous deux inséparablement pour leurs communs intérêts, agissant sur les mêmes principes, ayant toujours les mots de religion & de piété à la bouche, & uniquement occupés de leur ambition. La véritable héritière de Castille, *Jeanne*, ne put résister à leurs forces réunies. Le roi de Portugal, *Don Alphonse*, son oncle, qui voulait l'épouser, arma en sa faveur. Mais la conclusion de tant d'efforts, & de tant de troubles, fut que la malheureuse princesse passa dans un cloître une vie destinée au trône.

1479.
erdinand &
sabelle les
lus injustes
évots de leur
emps.

JAMAIS injustice ne fut ni mieux colorée, ni plus heureuse, ni plus justifiée par une conduite hardie & prudente.



Isabelle & Ferdinand formèrent une puissance telle que l'Espagne n'en avait point encore vue depuis le rétablissement des Chrétiens. Les Mahométans Arabes-Maures n'avaient plus que le royaume de Grenade, & ils touchaient à leur ruine dans cette partie de l'Europe, tandis que les Mahométans Turcs semblaient près de subjuguier l'autre. Les Chrétiens avaient, au commencement du huitième siècle, perdu l'Espagne par leurs divisions, & la même cause chassa enfin les Maures d'Espagne.

CH. CII.

Le roi de Grenade, *Alboacen*, vit son neveu *Boabdilla* révolté contre lui. *Ferdinand le catholique* ne manqua pas de fomenter cette guerre civile, & de soutenir le neveu contre l'oncle pour les affaiblir tous deux l'un par l'autre. Bien-tôt après la mort d'*Alboacen*, il attaqua avec les forces de la Castille & de l'Aragon son allié *Boabdilla*. Il en coûta six années de temps pour conquérir le royaume mahométan. Enfin la ville de Grenade fut assiégée. Le siège dura huit mois. La reine *Isabelle* y vint jouir de son triomphe. Le roi *Boabdilla* se rendit à des conditions qui marquaient qu'il eût pu encore se défendre : car il fut stipulé qu'on ne tou-

Ils prennent
Grenade.

CH. CII.

cherait ni aux biens , ni aux loix , ni à la liberté , ni à la religion des Maures : que leurs prisonniers même seraient rendus sans rançon , & que les Juifs , compris dans le traité , jouiraient des mêmes privilèges. *Boabdilla* sortit à ce prix de sa capitale & alla remettre les clefs à *Ferdinand* & *Isabelle* , qui le traitèrent en roi pour la dernière fois.

1491.

LES contemporains ont écrit qu'il versa des larmes en se retournant vers les murs de cette ville bâtie par les Mahométans depuis près de cinq-cents ans , peuplée , opulente , ornée de ce vaste palais des rois Maures , dans lequel étaient les plus beaux bains de l'Europe , & dont plusieurs salles voûtées étaient soutenues sur cent colonnes d'albâtre. Le luxe qu'il regrettait fut probablement l'instrument de sa perte. Il alla finir sa vie en Afrique.

FERDINAND fut regardé dans l'Europe comme le vengeur de la religion & le restaurateur de la patrie. Il fut dès-lors appelé roi d'Espagne. En effet , maître de la Castille par sa femme , de Grenade par ses armes , & de l'Aragon par sa naissance , il ne lui manquait que la Navarre , qu'il envahit

dans la fuite. Il avait de grands démêlés avec la France pour la Cerdagne & le Roussillon engagés à *Louis XI*. On peut juger si , étant roi de Sicile , il voyait d'un œuil jaloux *Charles VIII* prêt à aller en Italie dépouiller la maison d'*Aragon* établie sur le trône de Naples.

Nous verrons bien-tôt éclore les fruits d'une jalousie si naturelle. Mais avant de considérer les querelles des rois , vous voulez toujours observer le sort des peuples. Vous voyez , que *Ferdinand & Isabelle* ne trouvèrent pas l'Espagne dans l'état où elle fut depuis sous *Charles-Quint* & sous *Philippe II*. Ce mélange d'anciens Visigots , de Vandales , d'Africains , de Juifs & d'Aborigènes , dévastait depuis long-temps la terre qu'ils se disputaient ; elle n'était fertile que sous les mains mahométanes. Les Maures vaincus étaient devenus les fermiers des vainqueurs , & les Espagnols chrétiens ne subsistaient que du travail de leurs anciens ennemis. Point de manufacture chez les Chrétiens d'Espagne , point de commerce ; très-peu d'usage même des choses les plus nécessaires à la vie : presque point de meubles ;

CH. CII.

nulle hôtellerie dans les grands chemins, nulle commodité dans les villes : le linge fin y fut très-long-temps ignoré, & le linge grossier assez rare. Tout leur commerce intérieur & extérieur se faisait par les Juifs devenus nécessaires à une nation qui ne savait que combattre.

Juifs riches
& chassés.

1492.

LORSQUE vers la fin du quinzième siècle, dans l'an 1492, on voulut rechercher la source de la misère Espagnole, on trouva que les Juifs avaient attiré à eux tout l'argent du pays par le commerce & par l'usure. On comptait en Espagne plus de cent cinquante mille hommes de cette nation étrangère si odieuse & si nécessaire. Beaucoup de grands seigneurs, auxquels il ne restait que des titres, s'alliaient à des familles Juives, & réparaient par ces mariages ce que leur prodigalité leur avait coûté; ils s'en faisaient d'autant moins scrupule, que depuis long-temps les Maures & les Chrétiens s'alliaient souvent ensemble. On agita dans le conseil de *Ferdinand* & d'*Isabelle*, comment on pourrait se délivrer de la tyrannie sourde des Juifs, après avoir abattu celle des vainqueurs Arabes. On prit enfin, en 1492, le parti de les chasser & de

les dépouiller. On ne leur donna que six mois pour vendre leurs effets, qu'ils furent obligés de vendre au plus bas prix. On leur défendit sous peine de la vie d'emporter avec eux ni or, ni argent, ni pierreries. Il sortit d'Espagne trente mille familles Juives; ce qui fait cent cinquante mille personnes à cinq par famille. Les uns se retirèrent en Afrique, les autres en Portugal & en France; plusieurs revinrent feignant de s'être faits Chrétiens. On les avait chassés pour s'emparer de leurs richesses, on les reçut parce qu'ils en rapportaient; & c'est contre eux principalement que fut établi le tribunal de l'inquisition, afin qu'au moindre acte de leur religion, on pût juridiquement leur arracher leurs biens & la vie. On ne traite point ainsi dans les Indes les Banians, qui y sont précisément ce que les Juifs sont en Europe, séparés de tous les peuples par une religion aussi ancienne que les annales du monde, unis avec eux par la nécessité du commerce dont ils sont les facteurs, & aussi riches que les Juifs le sont parmi nous. Ces Banians, & les Guèbres aussi anciens qu'eux, aussi séparés qu'eux des autres hommes, sont cependant

 CH. CII.

bien voulus par-tout; les Juifs seuls sont en horreur à tous les peuples chez lesquels ils sont admis. Quelques Espagnols ont prétendu que cette nation commençait à être redoutable. Elle était pernicieuse par ses profits sur les Espagnols; mais n'étant point guerrière, elle n'était point à craindre. On feignait de s'allarmer de la vanité que tiraient les Juifs d'être établis sur les côtes méridionales de ce royaume longtemps avant les Chrétiens. Il est vrai qu'ils avaient passé en Andalousie de temps immémorial. Ils enveloppaient cette vérité de fables ridicules, telles qu'en a toujours débité ce peuple, chez qui les gens de bon-sens ne s'appliquent qu'au négoce, & où le rabbinisme est abandonné à ceux qui ne peuvent mieux faire. Les rabbins Espagnols avaient beaucoup écrit pour prouver qu'une colonie de Juifs avait fleuri sur les côtes du temps de *Salomon*, & que l'ancienne Bétique payait un tribut à ce troisième roi de la Palestine. Il est très-vraisemblable que les Phéniciens, en découvrant l'Andalousie & en y fondant des colonies, y avaient établi des Juifs, qui servirent de courtiers, comme ils en ont servi par-tout; mais de

tout temps les Juifs ont défiguré la vérité par des fables absurdes. Ils mirent en œuvre de fausses médailles, de fausses inscriptions. Cette espèce de fourberie, jointe aux autres plus essentielles qu'on leur reprochait, ne contribua pas peu à leur disgrâce.

C'EST depuis ce temps qu'on distingua en Espagne & en Portugal les anciens Chrétiens & les nouveaux, les familles dans lesquelles il était entré des filles mahométanes, & celles dans lesquelles il en était entré de juives.

CEPENDANT le profit passager que le gouvernement tira de la violence faite à ce peuple usurier, le priva bien-tôt du revenu certain que les Juifs payaient auparavant au fisc royal. Cette disette se fit sentir jusqu'au temps où l'on recueillit les trésors du nouveau monde. On y remédia autant que l'on put par des bulles. Celle de la *Cruzade*, donnée en 1509 par *Jules II*, produisit plus au gouvernement que l'impôt sur les Juifs. Chaque particulier est obligé d'acheter cette bulle, pour avoir le droit de manger de la viande en carême, & les vendredis & samedis de l'année. Tous ceux qui vont à confesse, ne peuvent recevoir l'absolution sans mon-

CH. CII.

trer cette bulle au prêtre. On inventa encore depuis la *bulle de composition*, en vertu de laquelle il est permis de garder le bien qu'on a volé, pourvu que l'on n'en connaisse pas le maître. De telles superstitions sont bien aussi fortes que celles qu'on reproche aux Hébreux. La sottise, la folie & les vices font par-tout une partie du revenu public.

Bulle de la
Cruzade re-
marquable.

LA formule de l'absolution qu'on donne à ceux qui ont acheté la bulle de la *Cruzade* n'est pas indigne de ce tableau général des coutumes & des mœurs des hommes : *Par l'autorité de Dieu tout-puissant, de Saint Pierre & de Saint Paul, & de notre très-saint père le pape, à moi commise, je vous accorde la rémission de tous vos péchés confessés, oubliés, ignorés, & des peines du purgatoire.*

Musulmans
persécutés.

LA reine *Isabelle*, ou plutôt le cardinal *Ximénès*, traita depuis les Mahométans comme les Juifs; on en força un très-grand nombre à se faire Chrétiens, malgré la capitulation de Grenade, & on les brûla quand ils retournèrent à leur religion. Autant de Musulmans que de Juifs se réfugièrent en Afrique, sans qu'on pût plaindre ni

ces Arabes qui avaient si long-temps subjugué l'Espagne, ni ces Hébreux qui l'avaient plus long-temps pillée. CH. CH.

LES Portugais sortaient alors de l'obscurité; & , malgré toute l'ignorance de ces temps-là , ils commençaient à mériter alors une gloire aussi durable que l'univers , par le changement du commerce du monde , qui fut bientôt le fruit de leurs découvertes. Ce fut cette nation qui navigea la première des nations modernes sur l'océan Atlantique. Elle n'a dû qu'à elle seule le passage du cap de Bonne-Espérance , au-lieu que les Espagnols durent à des étrangers la découverte de l'Amérique. Mais c'est à un seul homme , à l'infant *Don Henri* , que les Portugais furent redevables de la grande entreprise contre laquelle ils murmurèrent d'abord. Il ne s'est presque jamais rien fait de grand dans le monde que par le génie & la fermeté d'un seul homme qui lutte contre les préjugés de la multitude, ou qui lui en donne.

LE Portugal était occupé de ses grandes navigations & de ses succès en Afrique; il ne prenait aucune part aux événemens de l'Italie qui alarmaient le reste de l'Europe.

CHAPITRE CIII.

De l'état des Juifs en Europe.

CH. CIII.

APRÈS avoir vu comment on traitait les Juifs en Espagne, on peut observer ici quelle fut leur situation chez les autres nations. Ce peuple doit nous intéresser, puisque nous tenons d'eux notre religion, plusieurs même de nos loix & de nos usages, & que nous ne sommes, au fond que des Juifs avec un prépuce. Ils firent, comme vous ne l'ignorez pas, le métier de courtiers & de revendeurs, ainsi qu'autrefois à Babylone, à Rome, & dans Alexandrie. Leur mobilier en France appartenait au baron des terres dans lesquelles ils demeuraient. *Les meubles de Juifs sont au baron*, disent les établissemens de *Saint Louis*.

Il n'était pas plus permis d'ôter un Juif à un baron, que de lui prendre ses manans ou ses chevaux. Le même droit s'exerçait en Allemagne. Ils sont déclarés serfs par une constitution de *Frédéric II*. Un Juif était domaine de l'empereur, & ensuite chaque seigneur eut ses Juifs.

Les loix féodales avaient établi dans presque toute l'Europe, jusqu'à la fin du quatorzième siècle, que, si un Juif embrassait le christianisme, il perdait alors tous ses biens, qui étaient confisqués au profit de son seigneur. Ce n'était pas un sûr moyen de les convertir; mais il fallait bien dédommager le baron de la perte de son Juif.

CH. CIII.

DANS les grandes villes, & sur-tout dans les villes impériales, ils avaient leurs synagogues & leurs droits municipaux, qu'on leur faisait acheter fort chèrement; &, lorsqu'ils étaient devenus riches, on ne manquait pas, comme on a vu, de les accuser d'avoir crucifié un petit enfant le vendredi saint. C'est sur cette accusation populaire, que, dans plusieurs villes de Languedoc & de Provence, on établit la loi qui permettait de les battre depuis le vendredi saint jusqu'à Pâques, quand on les trouvait dans les rues.

LEUR grande application ayant été de temps immémorial à prêter sur gages, il leur était défendu de prêter ni sur des ornemens d'église, ni sur des habits sanglans ou mouillés. Le concile de Latran ordonna, en 1215, qu'ils portassent une petite roue sur la poitri-

ne, pour les distinguer des Chrétiens.
 CH. CIII. Ces marques changèrent avec le temps ;
 mais par-tout on leur en faisait porter une , à laquelle on pût les reconnaître. Il leur était expressement défendu de prendre des servantes ou des nourrices chrétiennes ; & encore plus , des concubines ; il y eut même quelques pays où l'on faisait brûler les filles dont un Juif avait abusé , & les hommes qui avaient eu les faveurs d'une Juive , par la grande raison qu'en rend le grand jurisconsulte *Gallus* , que c'est la même chose de coucher avec un Juif , que de coucher avec un chien.

QUAND ils avaient un procès contre un Chrétien , on les faisait jurer par *Sabbath* , *Eloï* , & *Adonai* , par les dix noms de Dieu ; & on leur annonçait la fièvre tierce , quarte , & quotidienne , s'ils se parjuraient ; à quoi ils répondaient , *Amen*. On avait toujours soin de les pendre entre deux chiens , lorsqu'ils étaient condamnés.

IL leur était permis en Angleterre de prendre des biens de campagne en hypothèque pour les sommes qu'ils avaient prêtées. On trouve dans le *Monasticum Anglicanum* , qu'il en coûta six marcs sterlings , *sex marcas* (peut-être

être six marcs) pour libérer une terre hypothéquée à la Juiverie.

CH. CIII.

Ils furent chassés de presque toutes les villes de l'Europe chrétienne, en divers temps, mais presque toujours rappelés ; il n'y a guères que Rome qui les ait constamment gardés. Ils furent entièrement chassés de France en 1394, par *Charles VI*, & jamais depuis ils n'ont pu obtenir de séjourner dans Paris, où ils avaient occupé les halles, & sept ou huit rues entières. On leur a seulement permis des synagogues dans Metz & dans Bordeaux, parce qu'on les y trouva établis lorsque ces villes furent unies à la couronne; & ils sont toujours restés constamment à Avignon, parce que c'était terre papale. En un mot, ils furent par-tout usuriers, selon le privilège & la bénédiction de leur loi, & par-tout en horreur par la même raison.

LEUR fameux rabbin *Maimonide*, Juifs; *Abrabanel*, *Aben-Esra*, & d'autres, avaient beau dire aux Chrétiens dans leurs livres: Nous sommes vos pères, nos écritures sont les vôtres, nos livres sont lus dans vos églises, nos cantiques y sont chantés: on leur répondait qu'ils pillant, en les chassant, ou en les

H. U. Tome IV.

N.

CH. CIII.

faisant pendre entre deux chiens. On prit en Espagne & en Portugal l'usage de les brûler. Les derniers temps leur ont été plus favorables, sur-tout en Hollande & en Angleterre, où ils jouissent de leurs richesses, & de tous les droits de l'Humanité, dont on ne doit dépouiller personne. Ils ont même été sur le point d'obtenir le droit de bourgeoisie en Angleterre, vers l'an 1750, & l'acte du parlement allait déjà passer en leur faveur; mais enfin le cri de la nation, & l'excès du ridicule jeté sur cette entreprise, la firent échouer: il courut cent pasquinades représentant mylord *Aaron* & mylord *Juda*; séans dans la chambre des pairs; on rit, & les Juifs se contentèrent d'être riches & libres.

Ce n'est pas une légère preuve des caprices de l'esprit humain, de voir les descendans de *Jacob* brûlés en procession à Lisbonne, & aspirans à tous les privilèges de la Grande-Bretagne. Ils ne sont en Turquie ni brûlés, ni pachas: mais ils s'y sont rendus les maîtres de tout le commerce; & ni les Français, ni les Vénitiens, ni les Anglais, ni les Hollandais, n'y peuvent acheter ou vendre, qu'en passant par

les mains des Juifs. Aussi, les riches courtiers de Constantinople regrettent-ils peu Jérusalem, tout méprisés & tout rançonnés qu'ils sont par les Turcs.

CH. CIII.

Vous êtes frappé de cette haine & de ce mépris que toutes les nations ont toujours eus pour la nation Juive. C'est la suite inévitable de leur législation ; il fallait, ou que ce peuple subjuguât tout, ou qu'il fût écrasé. Il lui fut ordonné d'avoir les nations en horreur, & de se croire souillés, s'ils avaient mangé dans un plat qui eût appartenu à un homme d'une autre loi. Ils appelaient *les Nations* vingt à trente bourgades leurs voisines qu'ils voulaient exterminer ; & ils crurent qu'il fallait n'avoir rien de commun avec elles. Quand leurs yeux furent ouverts par d'autres nations victorieuses, qui leur apprirent que le monde était plus grand qu'ils ne croyaient, ils se trouvèrent, par leur loi même, ennemis naturels de ces nations, & enfin du genre humain. Leur politique absurde subsista quand elle devait changer ; leur superstition augmenta avec leurs malheurs ; leurs vainqueurs étaient incirconcis ; il ne parut pas plus permis à un Juif de manger dans un plat qui avait servi à

CH. CIII.

un Romain, que dans le plat d'un Amorrhéen. Ils gardèrent tous leurs usages, qui sont précisément le contraire des usages sociables; ils furent donc avec raison traités comme une nation opposée en tout aux autres; les servant par avarice, les détestant par fanatisme, se faisant de l'usure un devoir sacré. Et ce sont nos pères !



CHAPITRE CIV.

*De ceux qu'on appelait Bohêmes , ou
Égyptiens.*

IL y avait alors une petite nation ,
aussi vagabonde , aussi méprisée que
les Juifs , & adonnée à une autre espè-
ce de rapine ; c'était un ramas de gens
inconnus , qu'on nommait *Bohêmes* en
France , & ailleurs *Égyptiens* , *Giptes* ,
ou *Gipsis* , ou *Syriens* ; on les a nom-
més en Italie *Zingani* , & *Zingari*.
Ils allaient par troupes d'un bout de
l'Europe à l'autre , avec des tambours
de basque & des castagnettes ; ils dan-
saient , chantaient , disaient la bonne
fortune , guérissaient les maladies avec
des paroles , volaient tout ce qu'ils
trouvaient , & conservaient entr'eux
certaines cérémonies religieuses , dont
ni eux ni personne ne connaissait l'ori-
gine. Cette race a commencé à disparaî-
tre de la face de la terre , depuis que ,
dans nos derniers temps , les hommes
ont été désinfectés des fortilèges , des
talismans , des prédictions & des pos-

CH. CIV.

CH. CIV.

fessions. On voit encore quelques restes de ces malheureux , mais rarement. C'était très-vraisemblablement un reste de ces anciens prêtres & des prêtresses d'*Isis* , mêlés avec ceux de la déesse de Syrie. Ces troupes errantes , aussi méprisées des Romains qu'elles avaient été honorées autrefois , portèrent leurs cérémonies & leurs superstitions mercénaires par tout le monde. Missionnaires errans de leur culte , ils couraient de province en province convertir ceux à qui un hazard heureux confirmait les prédictions de ces prophètes , & ceux qui , étant guéris naturellement d'une maladie légère , croyaient être guéris par la vertu miraculeuse de quelques mots & de quelques signes mystérieux. Le portrait que fait *Apulée* de ces troupes vagabondes de prophètes , de prophétesses , est l'image de ce que les hordes errantes appelées *Bohémes* , ont été si long-temps dans toutes les parties de l'Europe. Leurs castagnettes & leurs tambours de basque , sont les cymbales & les crotales des prêtres Isiaques & Syriens. *Apulée* , qui passa presque toute sa vie à rechercher les secrets de la religion & de la magie , parle des prédictions , des talismans ,

des cérémonies, des danfes & des chants de ces prêtres pèlerins, & fpecifie fur-tout l'adrefle avec laquelle ils volaient dans les maifons & dans les baffes-cours.

CH. CIV.

QUAND le Chriftianifme eut pris la place de la religion de *Numa*, quand *Théodofe* eut détruit le fameux temple de *Sérapis* en Égypte, quelques prêtres Égyptiens fe joignirent à ceux de *Cybèle* & de la déefle de Syrie, & allèrent demander l'aumône, comme ont fait, depuis, nos Ordres mendiants. Mais des Chrétiens ne les auraient pas affiftés; il fallut donc qu'ils mélaflent le métier de charlatans à celui de pèlerins; ils exerçaient la chiromantie, & formaient des danfes fingulières. Les hommes veulent être amufés & trompés; ainfi ce ramas d'anciens prêtres s'eft perpétué jufqu'à nos jours. Telle a été la fin de l'ancienne religion d'*Ofiris* & d'*Ifis*, dont les noms impriment encore du refpect. Cette religion, toute emblématique, & toute vénérable dans fon origine, était, dès le temps de *Cyrus*, un mélange de fuperftitions ridicules. Elle devint encore plus méprifable fous les *Ptolomées*, & tomba dans le dernier aviliffement fous les Romains:

II. CIV.

elle a fini par être abandonnée à des troupes de voleurs. Il arrivera , peut-être , aux Juifs la même catastrophé , quand la société des hommes fera perfectionnée , quand chaque peuple fera le commerce par lui-même , & ne partagera plus les fruits de son travail avec ces courtiers errans : alors le nombre des Juifs diminuera nécessairement. Les riches commencent , parmi eux , à mépriser leurs superstitions ; elles ne seront plus que le partage d'un peuple sans arts & sans loix , qui , ne trouvant plus à s'enrichir par notre négligence , ne pourra plus faire une société séparée ; & qui , n'entendant plus son ancien jargon corrompu , mêlé d'hébraïque & de syriaque , ignorant alors jusqu'à ses livres , se confondra avec la lie des autres peuples.



CHAPITRE CV.

Suite de l'état de l'Europe au quinzième siècle. De l'Italie. De l'assassinat de Galéas Sforze, dans une église. De l'assassinat des Médicis, dans une église; de la part que Sixte IV eut à cette conjuration.

DES montagnes du Dauphiné, au fond de l'Italie, voici quelles étaient les puissances, les intérêts, & les mœurs des nations.

CH. CV.

L'ÉTAT de la Savoie, moins étendu qu'aujourd'hui, n'ayant même ni le Montferrat ni Saluces, manquant d'argent & de commerce, n'était pas regardé comme une barrière. Ses souverains étaient attachés à la maison de France, qui, depuis peu, dans leur minorité, avait disposé du gouvernement; & les passages des Alpes étaient ouverts.

ON descend du Piémont dans le Milanais, le pays le plus fertile de l'Italie citérieure. C'était encore, ainsi que la Savoie, une principauté de l'Empire, mais principauté puissante, très-indé-

CH. CV.

Les Sforzes.

1476.

Les assassins
de Galéas in-
voquent saint
Étienne &
saint Ambroi-

pendante alors d'un Empire faible. Après avoir appartenu aux *Viscontis*, cet État avait passé sous les loix du bâtard d'un payfan, grand-homme & fils d'un grand-homme. Ce payfan est *François Sforze*, devenu, par son mérite, connétable de Naples, & puissant en Italie. Le bâtard son fils avait été un de ces *Condottieri*, chefs de brigands disciplinés, qui louaient leurs services aux papes, aux Vénitiens, aux Napolitains. Il avait pris Milan vers le milieu du quinzième siècle, & s'était ensuite emparé de Gènes, qui, autrefois, était si florissante, & qui, ayant soutenu neuf guerres contre Venise, flottait alors d'esclavage en esclavage. Elle s'était donnée aux Français du temps de *Charles VI*. Elle s'était révoltée; elle prit ensuite le joug de *Charles VII*, en 1458, & le secoua encore. Elle voulut se donner à *Louis XI*, qui répondit qu'elle pouvait se donner au diable, & que pour lui il n'en voulait point. Ce fut alors qu'elle fut contrainte, en 1464, de se livrer à ce duc de Milan *François Sforze*.

GALÉAS Sforze, fils de ce bâtard, fut assassiné dans la cathédrale de Milan le jour de *Saint-Étienne*. Je rap-

porte cette circonstance , qui ailleurs serait frivole , & qui est ici très-importante. Car les assassins prièrent *Saint Étienne* & *Saint Ambroise* à haute voix , de leur donner assez de courage pour assassiner leur souverain. L'empoisonnement , l'assassinat , joints à la superstition , caractérisaient alors les peuples de l'Italie. Ils savaient se venger , & ne savaient guères se battre. On trouvait beaucoup d'empoisonneurs & peu de soldats. Et tel était le destin de ce beau pays depuis le temps des *Othons*. De l'esprit , de la superstition , de l'athéisme , des mascarades , des vers , des trahisons , des dévotions , des poisons , des assassinats , quelques grands-hommes , un nombre infini de scélérats habiles , & cependant malheureux : voilà ce que fut l'Italie. Le fils de ce malheureux *Galéas* , *Marie* , encore enfant , succéda au duché de Milan sous la tutelle de sa mère , & du chancelier *Simonetta*. Mais son oncle , que nous appelons *Ludovic Sforze* , ou *Louis le Maure* , chassa la mère , fit mourir le chancelier , & bientôt après empoisonna son neveu.

C'ÉTAIT ce *Louis le Maure* qui négociait avec *Charles VIII* , pour faire descendre les Français en Italie.

CH. CV.

Cosme Mé-
dicis.

LA Toscane , pays moins fertile ; était au Milanaïs ce que l'Attique avait été à la Béotie. Car , depuis un siècle , Florence se signalait , comme on a vu , par le commerce & par les beaux-arts. Les *Médicis* étaient à la tête de cette nation polie. Aucune maison, dans le monde , n'a jamais acquis la puissance par des titres si justes. Elle l'obtint à force de bienfaits & de vertus. *Cosme de Médicis* , né en 1389 , simple citoyen de Florence , vécut sans rechercher de grands titres ; mais il acquit , par le commerce , des richesses comparables à celles des plus grands rois de son temps. Il s'en servit pour secourir les pauvres , pour se faire des amis parmi les riches , en leur prêtant son bien , pour orner sa patrie d'édifices , pour appeler à Florence les savans Grecs , chassés de Constantinople. Ses conseils furent , pendant trente années , les loix de sa république. Ses bienfaits furent ses principales intrigues , & ce sont toujours les plus sûres. On vit , après sa mort , par ses papiers , qu'il avait prêté à ses compatriotes des sommes immenses , dont il n'avait jamais exigé le moindre paiement. Il mourut regretté de ses ennemis même. Florence , d'un commun

consentement , orna son tombeau du nom de *père de la patrie* , titre qu'aucun des rois qui ont passé en revue , n'avait pu obtenir.

SA réputation valut à ses descendans la principale autorité dans la Toscane. Son fils l'administra sous le nom de *Gonfalonier*. Ses deux petit-fils , *Laurent* & *Julien* , maîtres de la république , furent assassinés dans une église par des conjurés , au moment où on élevait l'hostie. *Julien* en mourut ; *Laurent* échappa. Le gouvernement des Florentins ressemblait à celui des Athéniens , comme leur génie. Il était tantôt aristocratique , tantôt populaire , & on n'y craignait rien tant que la tyrannie.

COSME de Médicis pouvait être comparé à *Pisistrate* , qui , malgré son pouvoir , fut mis au nombre des sages. Les fils de ce *Cosme* eurent le sort des enfans de *Pisistrate* assassinés par *Harmodius* & *Aristogiton*. *Laurent* échappa aux meurtriers comme un des enfans de *Pisistrate* , & vengea , comme lui , la mort de son frère. Mais ce qu'on n'avait point vu dans Athènes , & ce qu'on vit à Florence , c'est que les chefs de la religion tramèrent cette conspiration sanginaire.

CH. CV.

Ses petits-fils
assassinés à la
messe.

1478.

CH. CV.
Sixte IV, au-
teur de ce
meurtre.

ON peut par cet événement se former une idée très-juste de l'esprit & des mœurs de ces temps-là. *La Rovère*, *Sixte IV*, était souverain pontife. Je n'examinerai pas ici avec *Machiavel*, si les *Riario*, qu'il faisait passer pour ses neveux, étaient en effet ses enfans ; ni avec *Michel Brutus*, s'il les avait fait naître lorsqu'il était cordelier. Il suffit, pour l'intelligence des faits, de savoir qu'il sacrifiait tout pour l'aggrandissement de *Jérôme Riario*, l'un de ces prétendus neveux. Nous avons déjà observé que le domaine du Saint-Siège n'était pas, à beaucoup près, aussi étendu qu'aujourd'hui. *Sixte IV* voulut dépouiller les seigneurs d'Imola & de Forlì, pour enrichir *Jérôme* de leurs États. Les deux frères *Médicis* secoururent de leur argent ces petits princes, & les soutinrent. Le pape crut que, pour dominer dans l'Italie, il fallait qu'il exterminât les *Médicis*. Un banquier Florentin établi à Rome, nommé *Pazzi*, ennemi des deux frères, proposa au pape de les assassiner. Le cardinal *Raphael Riario*, frère de *Jérôme*, fut envoyé à Florence pour diriger la conspiration, & *Salviati*, archevêque de Florence, en dressa tout le plan. Le prêtre *Stefano*, at-

taché à cet archevêque , se chargea d'être un des assassins. On choisit la solennité d'une grande fête dans l'église de *Santa Reparata*, pour égorger les *Médicis* & leurs amis , comme les assassins du duc *Galéas Sforze* avaient choisi la cathédrale de Milan , & le jour de *Saint-Étienne* , pour massacrer ce prince au pied de l'autel. Le moment de l'élévation de l'hostie fut celui qu'on prit pour le meurtre , afin que le peuple attentif & prosterné ne pût empêcher l'exécution. En effet , dans cet instant même , *Julien de Médicis* fut tué par un frère de *Pazzi* , & par d'autres conjurés. Le prêtre *Stefano* blessa *Laurent* , qui eut assez de force pour se retirer dans la sacristie.

 CH. CV.

QUAND on voit un pape , un archevêque , un prêtre , méditer un tel crime , & choisir , pour l'exécution , le moment où leur Dieu se montre dans le temple , on ne peut douter de l'athéisme qui régnait alors. Certainement , s'ils avaient cru que leur créateur leur apparaissait sous le pain sacré , ils n'auraient osé lui insulter à ce point. Le peuple adorait ce mystère ; les Grands & les hommes d'État s'en moquaient ; toute l'histoire de ces temps-là le dé-

 Réflexion si
ces crimes.

CH. CV.

montre. Ils pensaient comme on peut faire à Rome du temps de *César* ; leurs passions concluaient qu'il n'y a aucune religion. Ils faisaient tous ce détestable raisonnement : les hommes m'ont enseigné des mensonges ; donc il n'y a point de Dieu. Ainsi la religion naturelle fut éteinte dans presque tous ceux qui gouvernaient alors ; & jamais siècle ne fut plus fécond en assassinats , en empoisonnemens , en trahisons , en débauches monstrueuses.

LES Florentins , qui aimaient les *Médicis* , les vengèrent par le supplice de tous les coupables qu'ils rencontrèrent. L'archevêque de Florence fut pendu aux fenêtres du palais public. *Laurent* eut la générosité ou la prudence de sauver la vie au cardinal neveu qu'on voulait égorger au pied de l'autel qu'il avait fouillé , & où il se réfugia.

Un des assassins
livré par les
Turcs.

UNE des singularités de cette conspiration fut que *Bernard Bandini* , l'un des meurtriers , retiré depuis chez les Turcs , fut livré à *Laurent de Médicis* ; & que le sultan *Bajazet* servit à punir le crime que le pape *Sixte* avait fait commettre. Ce qui fut moins extraordinaire , c'est que le pape excommunia les Florentins pour avoir puni la conf-

piration ; il leur fit même une guerre que *Médecis* termina par sa prudence. Vous voyez à quoi l'on employait la religion & les anathêmes. Je défie l'imagination la plus atroce de rien inventer qui approche de ces détestables horreurs.

LAURENT , vengé par ses concitoyens , s'en fit aimer le reste de sa vie. On le surnomma le père des muses , titre qui ne vaut pas celui de père de la patrie , mais qui annonce qu'il l'était en effet. C'était une chose aussi admirable qu'éloignée de nos mœurs , de voir ce citoyen , qui faisait toujours le commerce , vendre d'une main les denrées du Levant , & soutenir de l'autre le fardeau de la république ; entretenir des facteurs , & recevoir des ambassadeurs ; résister au pape , faire la guerre & la paix , être l'oracle des princes , cultiver les belles-lettres , donner des spectacles au peuple , & accueillir tous les savans Grecs de Constantinople. Il égala le grand *Cosme* par ses bienfaits , & le surpassa par sa magnificence. Ce fut dès-lors que Florence fut comparable à l'ancienne Athènes. On y vit à la fois le prince *Pic de la Mirandole* , *Politiano* , *Marcillo Ficino* , *Landino* , *Lascharis* ,

 CH. CV.

Calcondile, *Marville*, que *Laurent* rassemblait autour de lui, & qui étaient supérieurs peut-être à ces sages de la Grèce tant vantés.

Son fils *Pierre* eut comme lui l'autorité principale & presque souveraine dans la Toscane du temps de l'expédition des Français, mais avec bien moins de crédit que ses prédécesseurs & ses descendans.



CHAPITRE CVI.

De l'État du pape , de Venise & de Naples , au quinzième siècle.

L'ÉTAT du pape n'était pas ce qu'il est aujourd'hui , encore moins ce qu'il aurait dû être , si la cour de Rome avait pu profiter des donations qu'on croit que *Charlemagne* avait faites , & de celles que la comtesse *Mathilde* fit réellement. La maison de *Gonzague* était en possession de Mantoue , dont elle faisait hommage à l'Empire. Divers seigneurs jouissaient en paix , sous les noms de vicaires de l'Empire ou de l'Eglise , des belles terres qu'ont aujourd'hui les papes. Pérouse était à la maison des *Bailloni* : les *Bentivoglio* avaient Bologne : les *Polentini* , Ravenne : les *Manfredi* , Faënza : les *Sforces* , Pezaro : les *Riario* possédaient Imola & Forli : la maison d'*Est* régnait depuis long-tems à Ferrare : les *Pics* , à la Mirandole : les barons Romains étaient encore très-puissans dans Rome ; on les appelait les *Menottes* des papes. Les *Colonnes* & les *Ursins* , les *Conti* , les *Savelli* , premiers barons , & possesseurs anciens

 CH. CVI.

Seigneurs d
l'État ecclé-
siastique.

CN. CVL.

des plus considérables domaines , partageaient l'État Romain par leurs querelles continuelles , semblables aux seigneurs qui s'étaient fait la guerre en France & en Allemagne dans les temps de faiblesse. Le peuple Romain , assidu aux processions , & demandant , à grands cris , des indulgences plénières à ses papes , se soulevait souvent à leur mort , pillait leur palais , était prêt à jeter leur corps dans le Tibre. C'est ce qu'on vit , sur-tout à la mort d'*Innocent VIII*.

Alexandre
VI.

APRÈS lui fut élu l'Espagnol *Roderico Borgia* , *Alexandre VI* , homme dont la mémoire a été rendue exécration par les cris de l'Europe entière , & par la plume de tous les historiens. Les protestans , qui , dans les siècles suivans , s'élevèrent contre l'Église , chargèrent encore la mesure des iniquités de ce pontife. Nous verrons si on lui a imputé trop de crimes. Son exaltation fait bien connaître les mœurs & l'esprit de son siècle , qui ne ressemble en rien au nôtre. Les cardinaux qui l'élurent , savaient qu'il élevait cinq enfans nés de son commerce avec *Vanozza*. Ils devaient prévoir que tous les biens , les honneurs , l'autorité seraient entre les mains de cette famille. Cependant ils le choisirent pour maître. Les chefs des factions du con-

clave vendirent pour de modiques sommes leurs intérêts, & ceux de l'Italie.

CH. CVI.

DE VENISE.

VENISE des bords du lac de Côme étendait ses domaines en terre-ferme jusqu'au milieu de la Dalmatie. Les Ottomans lui avaient arraché presque tout ce qu'elle avait autrefois en Grèce sur les empereurs Chrétiens, mais il lui restait la grande isle de Crète, & elle s'était approprié celle de Chypre en 1437, par la donation de la dernière reine, fille de *Marco Cornaro*, Vénitien. Mais la ville de Venise par son industrie, valait seule & Crète & Chypre, & tous ses domaines en terre-ferme. L'or des nations coulait chez elle par tous les canaux du commerce; tous les princes Italiens craignaient Venise, & elle craignait l'irruption des Français.

DE tous les gouvernemens de l'Europe, celui de Venise était le seul réglé, stable, & uniforme. Il n'avait qu'un vice radical, qui n'en était pas un aux yeux du sénat, c'est qu'il manquait un contrepoids à la puissance patricienne, & un encouragement aux plébéïens. Le mérite ne put jamais dans Venise élever un simple citoyen, comme dans l'ancienne Rome. La beauté du gouvernement

d'Angleterre , depuis que la chambre des communes a part à la législation , consiste dans ce contrepoids , & dans ce chemin toujours ouvert aux honneurs pour quiconque en est digne.

D E N A P L E S.

POUR les Napolitains , toujours faibles & remuans , incapables de se gouverner eux-mêmes , de se donner un roi , & de souffrir celui qu'ils avaient , ils étaient au premier qui arrivait chez eux avec une armée.

LE vieux roi *Fernando* régnait à Naples. Il était bâtard de la maison d'*Aragon*. La bâtardise n'excluait point alors du trône. C'était une race bâtarde qui régnait en Castille : c'était encore la race bâtarde de *Don Pédro le sévère* qui était sur le trône de Portugal. *Fernando* régnant à ce titre dans Naples , avait reçu l'investiture du pape au préjudice des héritiers de la maison d'*Anjou* qui réclamaient leurs droits. Mais il n'était aimé ni du pape son suzerain , ni de ses sujets. Il mourut en 1494 , laissant une famille infortunée , à qui *Charles VIII* ravit le trône sans pouvoir le garder , & qu'il persécuta pour son propre malheur.

CHAPITRE CVII.

De la conquête de Naples par Charles VIII, roi de France & empereur. De Zizim, frère de Bajazet II. Du pape Alexandre VI, &c.

CHARLES VIII, son conseil, ses jeunes courtisans, étaient si enivrés du projet de conquérir le royaume de Naples, qu'on rendit à *Maximilien* la Franche-Comté & l'Artois, partie des dépouilles de sa femme, & qu'on remit la Cerdagne & le Roussillon à *Ferdinand le catholique*, auquel on fit encore une remise de trois-cent mille écus qu'il devait, à condition qu'il ne troublerait point la conquête. On ne faisait pas réflexion que douze villages qui joignent un État, valent mieux qu'un royaume à quatre-cents lieues de chez soi. On faisait encore une faute; on se fiait au roi *catholique*.

L'ENIVREMENT du projet chimérique de conquérir non-seulement une partie de l'Italie, mais de détrôner le sultan des Turcs, fut encore une

CH. CVII.

CH. CVII.

sons qui força *Charles VIII* à conclure avec *Henri VII*, roi d'Angleterre, un marché plus honteux encore que celui de *Louis XI* avec *Édouard IV*. Il se soumit à lui payer six-cent vingt mille écus d'or, de peur que *Henri* ne lui fit la guerre; se rendant ainsi le tributaire des Anglais belliqueux qu'il craignait, pour aller attaquer des Italiens amollis qu'il ne craignait pas. Il crut aller à la gloire par le chemin de l'opprobre, & commença par s'appauvrir en voulant s'enrichir par des conquêtes.

1494

ENFIN *Charles VIII* descend en Italie. Il n'avait, pour une telle entreprise, que seize-cents hommes d'armes, qui, avec leurs archers, composaient un corps de bataille de cinq mille ca-

Manière dont
les Italiens
faisaient alors
la guerre.

valiers pesamment armés; deux cents gentils-hommes de sa garde; cinq-cents cavaliers armés à la légère, six mille Fantassins Français, & six mille Suisses; avec si peu d'argent, qu'il était obligé d'en emprunter sur les chemins, & de mettre en gage les pierreries que lui prêta la duchesse de Savoie. Sa marche cependant imprima par-tout l'épouvante & la soumission. Les Italiens étaient étonnés de voir cette grosse artillerie.

tillerie traînée par des chevaux , eux
 qui ne connaissaient que de petites cou- CH. CVII.
 levrines de cuivre traînées par des
 bœufs. La gendarmerie Italienne était
 composée de spadassins , qui se louaient
 fort cher pour un temps limité à ces
Condottieri , lesquels se louaient encore
 plus cher aux princes qui achetaient leur
 dangereux service. Ces chefs prenaient
 des noms faits pour intimider la popu-
 lace. L'un s'appelait *Taille-cuisse* , l'autre
Fier-à-bras , ou *Fracassé* , ou *Sacripend*.
 Chacun d'eux craignait de perdre ses
 hommes : ils poussaient leurs ennemis
 dans les batailles & ne les frappaient
 pas. Ceux qui perdaient le champ ,
 étaient les vaincus. Il y avait beaucoup
 plus de sang répandu dans les vengean-
 ces particulières , dans les enceintes des
 villes , dans les conspirations , que dans
 les combats. *Machiavel* rapporte que ,
 dans une bataille de ces temps-là , il n'y
 eut de mort qu'un cavalier étouffé dans
 la presse.

UNE guerre sérieuse les effraya tous
 & aucun n'osa paraître. Le pape *Alexandre VI* , les Vénitiens , le duc de
 Milan , *Louis le Maure* , qui avait ap-
 pelé le roi en Italie , voulurent le tra-
 verser dès qu'il y fut. *Pierre de Médici*

CH. CVII.

contraint d'implorer sa protection , fut chassé de la république pour l'avoir demandée , & se retira dans Venise , d'où il n'osa sortir malgré la bienveillance du roi , craignant plus les vengeances secrètes de son pays qu'assuré de l'appui des Français.

Charles VIII
à Rome.

LE roi entre à Florence en maître. Il délivre la ville de Sienne du joug des Toscans , qui bien-tôt après la remirent en servitude. Il marche à Rome , où *Alexandre VI* négociait en vain contre lui. Il y fait son entrée en conquérant. Le pape , réfugié dans le château Saint-Ange , vit les canons de France tournés contre ses faibles murailles. Il demanda grace.

1494.

IL ne lui en coûta guères qu'un chapeau de cardinal pour fléchir le roi. *Brissennet* , de président des comptes devenu archevêque , conseilla cet accommodement qui lui valut la pourpre. Un roi est souvent bien servi par ses sujets quand ils sont cardinaux , mais rarement quand ils veulent l'être. Le confesseur du roi entra encore dans l'intrigue. *Charles* , dont l'intérêt était de déposer le pape , lui pardonna , & s'en repentit. Jamais pape n'avait plus mérité l'indignation d'un roi chrétien. Lui &

les Vénitiens s'étaient adressés à *Bajazet II*, sultan des Turcs, fils & successeur de *Mahomet II*, pour les aider à chasser *Charles VIII* d'Italie. Il fut avéré que le pape avait envoyé un nonce, nommé *Bozzo*, à la Porte; & on en conclut que le prix de l'union du sultan & du pontife, était un de ces meurtres atroces dont on commence à sentir quelque horreur aujourd'hui dans le ferrail même de Constantinople.

Le pape, par un enchaînement d'événemens extraordinaires, avait entre ses mains *Zizim* ou *Gem*, frère de *Bajazet*. Voici comment ce fils de *Mahomet II* était tombé entre les mains du pape.

ZIZIM, chéri des Turcs, avait disputé l'Empire à *Bajazet*, qui en était haï. Mais malgré les vœux des peuples il avait été vaincu. Dans sa disgrâce il eut recours aux chevaliers de *Rhodes*, qui sont aujourd'hui les chevaliers de Malte, auxquels il avait envoyé un ambassadeur. On le reçut d'abord comme un prince à qui on devait l'hospitalité, & qui pouvait être utile; mais bien-tôt après on le traita en prisonnier. *Bajazet* payait quarante mille sequins par an aux chevaliers, pour ne pas laisser retourner *Zizim* en Turquie. Les

CH. CVII.

Le frère d
Grand-Turc
livré au pape
par le roi d
France.

CH. CVII.

chevaliers le menèrent en France dans une de leurs commanderies du Poitou , appelée *le Bourgneuf*. *Charles VIII* reçut à la fois un ambassadeur de *Bajazet* , & un nonce du pape *Innocent VIII* , prédécesseur d'*Alexandre* , au sujet de ce précieux captif. Le sultan le redemandait ; le pape voulait l'avoir comme un gage de la sûreté de l'Italie contre les Turcs. *Charles* envoya *Zizim* au pape. Le pontife le reçut avec toute la splendeur que le maître de Rome pouvait affecter avec le frère du maître de Constantinople. On voulut l'obliger à baiser les pieds du pape ; mais *Bozzo* , témoin oculaire , assure que le Turc rejeta cet abaissement avec indignation. *Paul Jove* dit qu'*Alexandre VI* , par un traité avec le sultan , marchandâ la mort de *Zizim*. Le roi de France , qui , dans des projets trop vastes , assuré de la conquête de Naples , se flattait d'être redoutable à *Bajazet* , voulut avoir ce frère malheureux. Le pape , selon *Paul Jove* , le livra empoisonné. Il resta indécis si le poison avait été donné par un domestique du pape , ou par un ministre secret du Grand-Seigneur. Mais on divulgua que *Bajazet* avait promis trois cent mille ducats au pape , pour la tête de son frère.

Sort du frère
du Grand-
Turc.

LE prince *Démétrius Cantemir* dit que, selon les annales turques, le barbier de *Zizim* lui coupa la gorge, & que ce barbier fut grand-visir pour récompense. Il n'est pas probable qu'on ait fait Ministre & Général un barbier. Si *Zizim* avait été ainsi assassiné, le roi *Charles VIII*, qui renvoya son corps à son frère, aurait su ce genre de mort; les contemporains en auraient parlé. Le prince *Cantemir*, & ceux qui accusent *Alexandre VI*, peuvent se tromper également. La haine qu'on portait à ce pontife lui imputa tous les crimes qu'il pouvait commettre.

 CH. CVI

LE pape, ayant juré de ne plus inquiéter le roi dans sa conquête, sortit de sa prison, & reparut en pontife sur le théâtre du Vatican. Là, dans un consistoire public, le roi vint prêter ce qu'on appelle hommage d'obédience, assisté de *Jean de Gannai*, premier président du parlement de Paris, qui semblait devoir être ailleurs qu'à cette cérémonie. Le roi baïsa les pieds de celui que deux jours auparavant il voulait faire condamner comme un criminel; & pour achever la scène, il servit la messe d'*Alexandre VI*. *Guichardin*, auteur contemporain très-accrédité, assure que

Charles VI
pardonne
le pape, & se
sa messe.

CH. CVII.

dans l'église le roi se plaça au-dessous du doyen des cardinaux. Il ne faut donc pas tant s'étonner que le cardinal de *Bouillon*, doyen du sacré collège, ait, de nos jours, en s'appuyant des ces anciens usages, écrit à *Louis XIV* : *Je vais prendre la première place du monde chrétien après la suprême.*

CHARLEMAGNE s'était fait déclarer dans Rome empereur d'Occident ; *Charles VIII* y fut déclaré empereur d'Orient, mais d'une manière bien différente. Un *Paléologue*, neveu de celui qui avait perdu l'Empire & la vie, céda très-inutilement à *Charles VIII* & à ses successeurs un Empire qu'on ne pouvait plus recouvrer.

APRÈS cette cérémonie, *Charles* s'avança au royaume de Naples. *Alphonse II*, nouveau roi de ce pays, haï de ses sujets comme son père, & intimidé par l'approche des Français, donna au monde l'exemple d'une lâcheté nouvelle. Il s'enfuit secrètement à Messine, & se fit moine chez les *Olivétains*. Son fils *Fernando*, devenu roi, ne put rétablir les affaires, que l'abdication de son père faisait voir désespérées. Abandonné bien-tôt des Napolitains, il leur remit leur serment de fidélité ; après quoi, il

se retira dans la petite isle d'Ischia, située à quelques milles de Naples.

CH. CVII,

CHARLES, maître du royaume, & arbitre de l'Italie, entra dans Naples en vainqueur sans avoir presque combattu. Il prit les titres prématurés d'*Auguste* & d'empereur. Mais dans ce temps-là même presque toute l'Europe travaillait sourdement à lui faire perdre la couronne de Naples. Le pape, les Vénitiens, le duc de Milan, *Louis le Maure*, l'empereur *Maximilien*, *Ferdinand d'Aragon*, *Isabelle de Castille*, se liguèrent ensemble. Il fallait avoir prévu cette ligue & pouvoir la combattre. Il repartit pour la France cinq mois après l'avoir quittée. Tel fut, ou son aveuglement, ou son mépris pour les Napolitains, ou plutôt son impuissance, qu'il ne laissa que quatre à cinq mille Français pour conserver sa conquête; & il se trompa au point de croire que les seigneurs du pays, comblés de ses bienfaits, soutiendraient son parti pendant son absence.

1495.
Charles maître de Naples

DANS son retour auprès de Plaïfance, ^{chassé} vers le village de Fornovo, que nous ^{lie.} nommons Fornoue, rendu célèbre par cette journée, il trouve l'armée des confédérés forte d'environ trente mille hommes. Il n'en avait que huit mille.

 GN. CVII:

1499.

S'il était battu, il perdait la liberté ou la vie : s'il battait, il ne gagnait que l'avantage de la retraite. On vit alors ce qu'il eût fait dans cette expédition, si la prudence avait secondé le courage. Les Italiens ne tinrent pas long temps devant lui. Il ne perdit pas deux-cents hommes. Les alliés en perdirent quatre mille. Tel est, d'ordinaire, l'avantage d'une troupe aguerrie, qui combat avec son roi contre une multitude mercénaire. *Guicciardino* dit que, depuis quelques siècles, les Italiens n'avaient jamais donné une bataille si sanglante. Les Vénitiens comptèrent pour une victoire d'avoir dans ce combat pillé quelques bagages du roi. On porta sa tente en triomphe dans Venise. *Charles VIII* ne vainquit que pour s'en retourner en France, laissant encore la moitié de sa petite armée près de Novarre dans le Milanais, où le duc d'Orléans fut bientôt assiégé.

LES ligüés pouvaient encore l'attaquer avec un grand avantage ; mais ils n'osèrent. Nous ne pouvons résister, disaient-ils, *alla furia Francese*. Les Français firent précisément en Italie ce que les Anglais avaient fait en France ; ils vainquirent en petit nombre, & ils perdirent leurs conquêtes.

QUAND le roi fut à Turin, on fut bien étonné de voir un camérier du pape *Alexandre VI*, qui ordonna au roi de France de retirer les troupes du Milanais & de Naples, & de venir rendre compte de sa conduite au Saint-Père, sous peine d'excommunication. Cette bravade n'eût été qu'un sujet de plaisanterie, si d'ailleurs la conduite du pape n'eût pas été un sujet de plainte très-sérieux.

CH. CVII.
Charles cit
à Rome.

LE roi revint en France, & fut aussi négligent à conserver ses conquêtes qu'il avait été prompt à les faire. *Frédéric*, oncle de *Fernando*, ce roi de Naples détrôné, devenu roi titulaire après la mort de *Fernando*, reprit en un mois tout son royaume, assisté de *Gonsalve de Cordoue*, surnommé *le grand capitaine*, que *Ferdinand d'Aragon*, surnommé *le catholique*, envoya pour lors à son secours.

LE duc d'Orléans, qui régna bientôt après, fut trop heureux qu'on le laissât sortir de Navarre. Enfin de ce torrent qui avait inondé l'Italie, il ne resta nul vestige : & *Charles VIII*, dont la gloire avait passé si vite, mourut sans enfans à l'âge de près de vingt-huit ans, laissant à *Louis XII* son premier exemple à suivre, & ses fautes à réparer.

1497.

CHAPITRE CVIII.

De Savonarole.

CH. CVIII.

AVANT de voir comment *Louis XII* soutint ses droits sur l'Italie, ce que devint tout ce beau pays agité de tant de factions, & disputé par tant de puissances, & comment les papes formèrent l'État qu'ils possèdent aujourd'hui, on doit quelque attention à un fait extraordinaire qui exerçait alors la crédulité de l'Europe, & qui étalait ce que peut le fanatisme.

IL y avait à Florence un dominicain nommé *Jérôme Savonarole*. C'était un de ces prédicateurs à qui le talent de parler en chaire fait croire qu'ils peuvent gouverner les peuples, & un de ces théologiens qui, ayant expliqué l'Apocalypse, pensent être devenus prophètes. Il dirigeait, il prêchait, il confessait, il écrivait : & dans une ville libre, pleine nécessairement de factions, il voulait être à la tête d'un parti.

Dès que les principaux citoyens de Florence sûrent que *Charles VIII* mé-

ditait sa descente en Italie, il la prédit, & le peuple le crut inspiré. Il déclama contre le pape *Alexandre VI*; il encouragea ceux de ses compatriotes qui persécutaient les *Médicis*, & qui répandirent le sang des amis de cette maison. Jamais homme n'avait eu plus de crédit à Florence sur le commun peuple. Il était devenu une espèce de tribun, en faisant recevoir les artisans dans la magistrature. Le pape & les *Médicis* se servirent contre *Savonarole* des mêmes armes qu'il employait; ils envoyèrent un franciscain prêcher contre lui. L'Ordre de *Saint François* haïssait celui de *Saint Dominique* plus que les *Guelfes* ne haïssaient les *Gibelins*. Le cordelier réussit à rendre le dominicain odieux. Les deux Ordres se déchainèrent l'un contre l'autre. Enfin un dominicain s'offrit à passer à travers un bucher pour prouver la sainteté de *Savonarole*. Un cordelier proposa aussi tôt la même épreuve pour prouver que *Savonarole* était un scélérat. Le peuple avide d'un tel spectacle en pressa l'exécution; le magistrat fut contraint de l'ordonner. Tous les esprits étaient encore remplis de l'ancienne fable de cet *Aldobrandin*, surnommé *Petrus igneus*, qui dans l'onzième siècle

 CH. CVIII.

avait passé & repassé sur des charbons ardents au milieu de deux buchers ; & les partisans de *Savonarole* ne doutaient pas que Dieu ne fit pour un jacobin ce qu'il avait fait pour un bénédictin. La faction contraire en espérait autant pour le cordelier.

ON alluma les feux. Les champions comparurent en présence d'une foule innombrable ; mais quand ils virent tous deux de sang-froid les buchers en flamme , tous deux tremblèrent , & leur peur commune leur suggéra une commune évasion. Le dominicain ne voulut entrer dans le bucher que l'hostie à la main. Le cordelier prétendit que c'était une clause qui n'était pas dans les conventions. Tous deux s'obstinèrent , & s'aidant ainsi l'un l'autre à sortir d'un mauvais pas , ils ne donnèrent point l'affreuse comédie qu'ils avaient préparée.

Le peuple alors soulevé par le parti des cordeliers voulut saisir *Savonarole*. Les magistrats ordonnèrent à ce moine de sortir de Florence. Mais, quoiqu'il eût contre lui le pape , la faction des *Médicis* & le peuple , il refusa d'obéir. Il fut pris & appliqué sept fois à la question. L'extrait de ses dépositions porte qu'il avoua qu'il était un faux prophète , un fourbe qui abusait du secret des confes-

sons, & de celles que lui révélaiient ses frères. Pouvait-il ne pas avouer qu'il était un imposteur? Un inspiré qui cabale, n'est-il pas convaincu d'être un fourbe? Peut-être était-il encore plus fanatique; l'imagination humaine est capable de réunir ces deux excès qui semblent s'exclure. Si la justice seule l'eût condamné, la prison, la pénitence auraient suffi; mais l'esprit de parti s'en mêla. On le condamna, lui & deux dominicains, à mourir dans les flammes qu'ils s'étaient vantés d'affronter. Ils furent étranglés avant d'être jetés au feu. Ceux du parti de *Savonarole* ne manquèrent pas de lui attribuer des miracles; dernière ressource des adhérens d'un chef malheureux. N'oublions pas qu'*Alexandre VI* lui envoya, dès qu'il fut condamné, une indulgence plénière.

Vous regardez en pitié toutes ces scènes d'absurdité & d'horreur. Vous ne trouvez rien de pareil ni chez les Romains & les Grecs, ni chez les barbares. C'est le fruit de la plus infâme superstition qui ait jamais abruti les hommes, & du plus mauvais des gouvernemens. Mais vous savez qu'il n'y a pas longtemps que nous sommes sortis de ces ténèbres, & que tout n'est pas encore éclairé.

CH. CVIII.

1498.
23 Mai.

CHAPITRE CIX.

De Pic de la Mirandole.

CH. CIX.

SI l'aventure de *Savonarole* fait voir quelle était encore la superstition, les thèses du jeune prince de la *Mirandole* nous montrent en quel état étaient les sciences. C'est à Florence & à Rome, chez les peuples alors les plus ingénieux de la terre, que se passent ces deux scènes différentes. Il est aisé d'en conclure quelles ténèbres étaient répandues ailleurs, & avec quelle lenteur la raison humaine se forme.

C'EST toujours une preuve de la supériorité des Italiens dans ces temps-là, que *Jean-François Pic de la Mirandole*, prince souverain, ait été dès sa plus tendre jeunesse un prodige d'étude & de mémoire. Il eût été dans notre temps un prodige de véritable érudition. Le goût des sciences fut si fort en lui, qu'à la fin il renonça à sa principauté, & se retira à Florence, où il mourut en 1494, le même jour que *Charles VIII* fit son entrée dans cette ville. On dit qu'à l'âge

de dix-huit ans il savait vingt-deux langues. Cela n'est certainement pas dans le cours ordinaire de la nature. Il n'y a point de langue qui ne demande environ une année pour la bien savoir. Quiconque dans une si grande jeunesse en fait vingt-deux , peut être soupçonné de les savoir bien mal , ou plutôt il en fait les élémens , ce qui est ne rien savoir.

Il est encore plus extraordinaire que ce prince , ayant étudié tant de langues, ait pu à vingt-quatre ans soutenir à Rome des thèses sur tous les objets des sciences , sans en excepter une seule. On trouve à la tête de ses ouvrages quatorze-cents conclusions générales sur lesquelles il offrit de disputer. Un peu d'élémens de géométrie & de la sphère étaient dans cette étude immense la seule chose qui méritait ses peines. Tout le reste ne sert qu'à faire valoir l'esprit du temps. C'est *la Somme de Saint Thomas* , c'est le précis des ouvrages d'*Albert* , surnommé *le grand* , c'est un mélange de théologie avec le péripatétisme. On y voit qu'un ange est infini *secundum quid* : les animaux & les plantes naissent d'une *corruption animée par la vertu productive*. Tout est dans ce

goût. C'est ce qu'on apprenait dans toutes les universités. Des milliers d'écoliers se remplissaient la tête de ces chimères , & fréquentaient jusqu'à quarante ans les écoles où on les enseignait. On ne savait pas mieux dans le reste de la terre. Ceux qui gouvernaient le monde étaient bien excusables alors de mépriser les sciences , & *Pic de la Mirandole* bien malheureux d'avoir consumé sa vie, & abrégé ses jours dans ces graves démençes.

CEUX qui, nés avec un vrai génie cultivé par la lecture des bons auteurs Romains, avaient échappé aux ténèbres de cette érudition, étaient, depuis *le Dante* & *Pétrarque*, en très-petit nombre. Leurs ouvrages convenaient davantage aux princes , aux hommes d'État , aux femmes , aux seigneurs , qui ne cherchent dans la lecture qu'un délassement agréable ; & ils devaient être plus propres au prince de la Mirandole que les compilations d'*Albert le grand*.

MAIS la passion de la science universelle l'emportait ; & cette science universelle consistait à savoir par cœur sur chaque matière quelques mots qui ne donnaient aucune idée. Il est difficile de

comprendre comment les mêmes hommes qui raisonnent si juste & si finement sur les affaires du monde & sur leurs intérêts, ont pu se payer de paroles inintelligibles dans presque tout le reste. La raison en est, qu'on veut paraître instruit plutôt que de s'instruire; & quand des maîtres d'erreur ont plié notre ame dans notre jeunesse, nous ne faisons pas même d'efforts pour la redresser, nous en faisons au contraire pour la courber encore. De-là vient que tant d'hommes pleins de sagacité, & même de génie, sont paîtres d'erreurs populaires.

CH. CIX.

PIC de la Mirandole écrivit, à la vérité, contre l'astrologie judiciaire; mais il ne faut pas s'y méprendre, c'était contre l'astrologie pratiquée de son temps. Il en admettait une autre, & c'était l'ancienne, la véritable, qui, disait-il, était négligée.

IL dit dans la première proposition, que la *magie*, telle qu'elle est aujourd'hui, & que l'Eglise condamne, n'est point fondée sur la vérité, puisqu'elle dépend des puissances ennemies de la vérité. On voit par ces paroles mêmes, toutes contradictoires qu'elles sont, qu'il admettait la *magie* comme une œuvre des

démons , & c'était le sentiment reçu. Aussi il assure qu'il n'y a aucune vertu dans le ciel & sur la terre qu'un magicien ne puisse faire agir ; & il prouve que les paroles sont efficaces en *magie* , parce que Dieu s'est servi de la parole pour arranger le monde.

Ces thèses firent beaucoup plus de bruit , & eurent plus d'éclat que n'en ont eu de nos jours les découvertes de *Newton* , & les vérités approfondies par *Locke*. Le pape *Innocent VIII* fit censurer treize propositions de toute cette grande doctrine. Ces censures ressembaient aux décisions de ces Indiens qui condamnaient l'opinion que la terre est soutenue par un dragon , parce que , disaient-ils , elle ne peut être soutenue que par un éléphant. *Pic de la Mirandole* fit son apologie ; il s'y plaint de ses censeurs. Il dit qu'un d'eux s'emporta violemment contre *la cabale*. Mais savez-vous , lui dit le jeune prince , ce que veut dire ce mot de *cabale* ? Belle demande , répondit le théologien ! Ne fait-on pas que c'était un hérétique qui écrivit contre *Jésus-Christ* ?

ENFIN il fallut que le pape *Alexandre VI* , qui au moins avait le mérite de mépriser ces disputes , lui envoyât une



absolution. Il est remarquable , qu'il traita de même *Pic de la Mirandole & Sayonarole.*

CH. CIX.

L'HISTOIRE du prince de la Mirandole n'est que celle d'un écolier plein de génie , parcourant une vaste carrière d'erreurs , & guidé en aveugle par des maîtres aveugles : ce qui suit est l'histoire des maîtres du mensonge qui fondent leur puissance sur la stupidité humaine.

CHAPITRE CX.

Du pape Alexandre VI & du roi Louis XII. Crimes du pape & de son fils. Malheurs du faible Louis XII.

LE pape *Alexandre VI* avait alors deux grands objets ; celui de joindre au domaine de Rome , tant de terres qu'on prétendait en avoir été démembrées , & celui de donner une couronne à son fils *César Borgia*. Le scandale de sa conduite ne lui ôtait rien de son autorité. On ne vit point le peuple se révolter contre lui dans Rome. Il était accusé par la voix publique d'abuser de

CH. CX.

CH. CX.

Noces incestueuses ; jeux abominables.

Louis XII, vertueux allié d'un pape fort méprisé.



sa propre fille *Lucrèce*, qu'il enleva successivement à trois maris, dont il fit assassiner le dernier (*Alphonse d'Aragon*), pour la donner enfin à l'héritier de la maison d'*Est*. Ces noces furent célébrées au Vatican, par la plus infâme réjouissance que la débauche ait jamais inventée, & qui ait effrayé la pudeur. Cinquante courtisannes nues dansèrent devant cette famille incestueuse, & des prix furent donnés aux mouvemens les plus lascifs. Les enfans de ce pape, le duc de *Gandie*, & *César de Borgia*, alors diacre, archevêque de Valence en Espagne, & cardinal, avaient passé publiquement pour se disputer la jouissance de leur sœur *Lucrèce*. Le duc de *Gandie* fut assassiné dans Rome : la voix publique imputa ce meurtre au cardinal *Borgia*; & *Guichardin* n'hésite pas à l'en accuser. Le mobilier des cardinaux appartenait, après leur mort, au pontife; & il y avait de fortes présomptions qu'on avait hâté la mort de plus d'un cardinal dont on avait voulu hériter. Cependant le peuple Romain était obéissant, & toutes les puissances recherchaient *Alexandre VI*.

LOUIS XII, roi de France, suc-

cesseur de *Charles VIII*, s'empres-
 sa plus qu'aucun autre à s'allier avec ce
 pontife. Il en avait plus d'une raison. Il
 voulait se séparer, par un divorce, de
 sa femme, fille de *Louis XI*, avec la-
 quelle il avait consommé son mariage,
 & qui avait vécu avec lui vingt-deux
 années, mais sans avoir d'enfans. Nul
 droit, hors le droit naturel, ne pouvait
 autoriser ce divorce; mais le dégoût &
 la politique le rendaient nécessaire.

CH. CX.

ANNE de Bretagne, veuve de *Char-
 les VIII*, conservait pour *Louis XII*
 l'inclination qu'elle avait sentie pour
 le duc d'Orléans; &, s'il ne l'épousait
 pas, la Bretagne échappait à la France.
 C'était un usage ancien, mais dangereux,
 de s'adresser à Rome, soit pour se marier
 avec ses parentes, soit pour répudier
 sa femme. Car de tels mariages, ou de
 tels divorces, étant souvent nécessaires
 à l'État, la tranquillité d'un royaume
 dépendait donc de la manière de penser
 d'un pape souvent ennemi de ce royaume,

L'AUTRE raison qui liait *Louis XII*
 avec *Alexandre VI*, c'était ce droit fu-
 neste qu'on voulait faire valoir sur les
 États d'Italie. *Louis XII* revendiquait
 le duché de Milan, parce qu'il comptait

CH. CX.

parmi les grand'-mères une sœur d'un *Vifconti*, lequel avait eu cette principauté. On lui opposait la prescription & l'investiture que l'empereur *Maximilien* avait donnée à *Louis le Maurc*, dont même cet empereur avait épousé la nièce.

Duché de Milan, cause des malheurs de la France.

LE droit public féodal, toujours incertain, ne pouvait être interprété que par la loi du plus fort. Ce duché de Milan, cet ancien royaume des Lombards était un fief de l'Empire. On n'avait point décidé si ce fief était mâle ou femelle, si les filles devaient en hériter. L'ayeule de *Louis XII*, fille d'un *Vifconti*, duc de Milan, n'avait eu par son contrat de mariage que le comté d'Ast. Ce contrat de mariage fut la source des malheurs de l'Italie, des disgrâces de *Louis XII*, & des malheurs de *François I*. Presque tous les États d'Italie ont flotté ainsi dans l'incertitude, ne pouvant ni être libres, ni décider à quel maître ils devaient appartenir.

Bâtard du pape apporte à Louis XII permission de divorce.

LES droits de *Louis XII* sur Naples étaient les mêmes que ceux de *Charles VIII*.

LE bâtard du pape, *César de Borgia*, fut chargé d'apporter en France la bulle du divorce, & de négocier avec le roi

sur tous les projets de conquête. *Borgia* ne partit de Rome, qu'après être assuré du duché de Valentinois, d'une compagnie de cent hommes d'armes, & d'une pension de vingt mille livres que lui donnait *Louis XII*, avec promesse de faire épouser à cet archevêque la sœur du roi de Navarre. *César Borgia*, tout diacre & archevêque qu'il était, passa donc à l'état séculier, & son père le pape donna en même temps dispense à son fils & au roi de France, à l'un pour quitter l'Église, à l'autre pour quitter sa femme. On fut bientôt d'accord. *Louis XII* prépara une nouvelle descente en Italie.

Il avait pour lui les Vénitiens, qui devaient partager une partie des dépouilles du Milanais. Ils avaient déjà pris le Bressan & le pays de Bergame : ils voulaient au moins le Crémonois, sur lequel ils n'avaient pas plus de droit que sur Constantinople.

L'EMPEREUR *Maximilien*, qui eût dû défendre le duc de Milan son beau-père & son vassal contre la France son ennemie naturelle, n'était alors en état de défendre personne. Il se soutenait à peine contre les Suisses, qui achevaient d'ôter à la maison d'*Autriche* ce qui lui

CH. CX.

restait dans leur pays. *Maximilien* joua donc, en cette conjoncture, le rôle forcé de l'indifférence.

LOUIS XII termina tranquillement quelques discussions avec le fils de cet empereur, *Philippe le beau*, père de *Charles-Quint*, maître des Pays-bas; & ce *Philippe le beau* rendit hommage en personne à la France pour les comtés de Flandres & d'Artois. Le chancelier *Gui de Rochefort* reçut dans Arras cet hommage. Il était allis & couvert, tenant entre ses mains les mains jointes du prince, qui, découvert, sans armes & sans ceinture, prononça ces mots: *Je fais hommage à monsieur le roi pour mes pairies de Flandres & d'Artois, &c.*

LOUIS XII, ayant, d'ailleurs, renouvelé les traités de *Charles VIII* avec l'Angleterre, assuré de tous côtés, du moins pour un temps, fait passer les Alpes à son armée. Il est à remarquer, qu'en entreprenant cette guerre, loin d'augmenter les impôts, il les diminua, & que cette indulgence commença à lui faire donner le nom de *père du peuple*.

Louis XII introduit la vé-
-rité des em-

Mais il vendit plusieurs offices qu'on nomme royaux, & sur-tout ceux des finances. N'eût-il pas mieux valu établir des impôts également répartis, que d'introduire

d'introduire la vénalité, honteuse des charges dans un pays dont il voulait être le père ? Cet usage de mettre des emplois à l'encan venait d'Italie : on a, vendu long-temps à Rome les places de la chambre apostolique , & ce n'est que de nos jours que les papes ont aboli cette coutume.

CH. CX.

L'ARMÉE que *Louis XII* envoya au-delà des Alpes n'était guères plus forte que celle avec laquelle *Charles VIII* avait conquis Naples. Mais ce qui doit paraître étrange , c'est que *Louis le Maure*, simple duc de Milan, de Parme & de Plaisance, & seigneur de Gènes, avait une armée tout aussi considérable que le roi de France.

ON vit encore ce que pouvait la furia Française contre la sagacité Italienne. L'armée du roi s'empara en vingt-jours de l'État de Milan & de celui de Gènes, tandis que les Vénitiens occupèrent le Crémonois.

LOUIS XII, après avoir pris ces belles provinces par ses Généraux, fit son entrée dans Milan; il y reçut les députés de tous les États d'Italie en homme qui était leur arbitre. Mais à peine fut-il retourné à Lyon, que la négligence, qui suit presque toujours la fougue, fit

Il entre dans Milan.

CH. CX.
1790.
perdre aux Français le Milanais , comme ils avaient perdu Naples. *Louis le Maure* , dans ce rétablissement passager , payait un ducar d'or pour chaque tête de Français qu'on lui portait. Alors *Louis XII* fit un nouvel effort. *Louis de la Trimouille* va réparer les fautes qu'on avait faites. On entre dans le Milanais. Les Suisses , qui , depuis *Charles VIII* , faisaient usage de leur liberté pour se vendre à qui les payait , étaient , à la fois , en grand nombre dans l'armée Française , & dans la Milanaise. Il est remarquable que les ducs de Milan furent les premiers princes qui prirent des Suisses à leur solde. *Marie Sforze* avait donné cet exemple aux souverains.

CH. CXI.
1790.
Louis le Maure trahi & égarant de ses.
QUELQUES capitaines de cette nation, si ressemblante , jusqu'alors , aux anciens Lacédémoniens , par la liberté , l'égalité , la pauvreté & le courage , flétrirent sa gloire par l'amour de l'argent. Ils gardaient dans Novarre le duc de Milan , qui leur avait confié sa personne préférablement aux Italiens. Mais, loin de mériter cette confiance , ils composèrent avec les Français. Tout ce que *Louis le Maure* put en obtenir , ce fut de sortir avec eux habillé à la Suisse , une hallebarde à la main. Il parut ainsi

à travers les haies des soldats Français : mais ceux qui l'avaient vendu , le firent bientôt reconnaître. Il est pris , conduit à Pierre-Ancise , de-là dans la même tour de Bourges où *Louis XII* lui-même avait été en prison ; enfin transféré à Loches , où il vécut encore dix années , non dans une cage de fer , comme on le croit communément , mais servi avec distinction , & se promenant , les dernières années , à cinq lieues du château.

CH. CX.

LOUIS XII , maître du Milanais & de Gènes , veut encore avoir Naples ; mais il devait craindre ce même *Ferdinand le Catholique* qui en avait déjà chassé les Français.

AINSI qu'il s'était uni avec les Vénitiens pour conquérir le Milanais , dont ils partagèrent les dépouilles ; il s'unit avec *Ferdinand* pour conquérir Naples. Le roi catholique alors aima mieux dépouiller sa maison que la secourir. Il partagea , par un traité avec la France , ce royaume où régnait *Frédéric* , le dernier roi de la branche bâtarde d'*Aragon*. Le roi catholique retient pour lui la Pouille & la Calabre : le reste est destiné pour la France. Le pape *Alexandre VI* , allié de *Louis XII* , entre dans

Injustices
horribles &
communes.

CH. CX. cette conjuration contre un monarque innocent, son feudataire, & donne aux deux rois l'investiture qu'il avait donnée au roi de Naples. Le roi catholique envoie ce même Général *Gonsalve de Cordoue* à Naples, sous prétexte de défendre son parent, & en effet pour l'accabler. Les Français arrivent par mer & par terre. Il faut avouer que, dans cette conquête de Naples, il n'y eut qu'injustice, perfidie & bassesse; mais l'Italie ne fut pas gouvernée autrement pendant plus de six-cents années.

1501. LES Napolitains n'étaient point dans l'habitude de combattre pour leurs rois. L'infortuné monarque trahi par son parent, pressé par les armes Françaises, dénué de toute ressource, aima mieux se remettre dans les mains de *Louis XII*, qu'il crut généreux, que dans celles du roi catholique, qui le traitait avec tant de perfidie. Il demande aux Français un passeport pour sortir de son royaume. Il vient en France avec cinq galères, & là il reçoit une pension du roi de cent vingt mille livres de notre monnaie d'aujourd'hui. Étrange destinée pour un souverain!

LOUIS XI avait donc tout à la fois un duc de Milan prisonnier, un roi de

Naples suivant sa cour & son pensionnaire. La république de Gènes était une de ses provinces. Le royaume, peu chargé d'impôts, était un des plus florissans de la terre. Il lui manquait seulement l'industrie du commerce & la gloire des beaux-arts, qui étaient, comme nous le verrons, le partage de l'Italie.

CH. CX.

CHAPITRE CXI.

Atteints de la famille d'Alexandre VI & de César de Borgia. Suite des affaires de Louis XII avec Ferdinand le Catholique. Mort du pape.

ALEXANDRE VI faisait alors en petit ce que Louis XII exécutait en grand. Il conquérirait les fiefs de la Romagne, par les mains de son fils. Tout était destiné à l'aggrandissement de ce fils; mais il n'en jouit guères. Il travaillait, sans y penser, pour le domaine ecclésiastique.

CH. CXI

Il n'y eut ni violence, ni artifice, ni grandeur de courage, ni scélératesse que César Borgia ne mît en usage. Il employa pour envahir huit ou dix petites villes,

—
n. CXL.

& pour se défaire de quelques petits seigneurs, plus d'art que les *Alexandres*, les *Gengis*, les *Tamerlans*, les *Mahomets*, n'en mirent à subjuguier une grande partie de la terre. On vendit des indulgences pour avoir une armée. Le cardinal *Bembo* assure que, dans les seuls domaines de Venise on en vendit pour près de seize cents marcs d'or. On imposa le dixième sur tous les revenus ecclésiastiques, sous prétexte d'une guerre contre les Turcs : & il ne s'agissait que d'une petite guerre aux portes de Rome.

ecclésiastiques &
autres.

D'ABORD on saisit les places des *Colonna* & des *Savelli* auprès de Rome. *Borgia* emporta par force & par adresse Forli, Faenza, Rimini, Imola, Piombino ; & , dans ces conquêtes, la perfidie, l'assassinat, l'empoisonnement font une partie de ses armes. Il demande au nom du pape des troupes & de l'artillerie au duc d'Urbin. Il s'en sert contre le duc d'Urbin même, & lui ravit son duché. Il attire dans une conférence le seigneur de la ville de Camérino ; il le fait étrangler avec ses deux fils. Il engage par les plus grands sermens le duc de *Gravina*, *Oliverotto*, *Pagolo*, *Vitelli*, & un autre, à venir traiter avec lui auprès de Sinigaglia. L'embuscade était

préparée. Il fait massacrer impitoyablement *Vitelli & Oliverotto*. Pourrait-on penser que *Vitelli*, en expirant, suppliât son assassin d'obtenir, pour lui, auprès du pape son père, une indulgence à l'article de la mort ? C'est pourtant ce que disent les contemporains. Rien ne montre mieux la faiblesse humaine & le pouvoir de l'opinion. Si *César Borgia* fût mort avant *Alexandre VI* du poison qu'on prétend qu'ils préparèrent à des cardinaux, & qu'ils burent l'un & l'autre, il ne faudrait pas s'étonner que *Borgia*, en mourant, eût demandé une indulgence plénière au pontife son père.

CH. CXI.
Excès de perfidie.

ALEXANDRE VI, dans le même tems, se faisoit des amis de ces infortunés, & les faisait étrangler au château Saint-Ange. *Guicciardino* croit que le seigneur de *Farneza*, nommé *Astor*, jeune homme d'une grande beauté, livré au bâtard du pape, fut forcé de servir à ses plaisirs, & envoyé ensuite avec son frère naturel au pape, qui les fit périr tous deux par la corde. Le roi de France, père de son peuple, & honnête-homme chez lui, favorisait en Italie ces crimes qu'il aurait punis dans son royaume. Il s'en rendait le complice. Il abandonnait au pape ces victimes,

Excès de cruauté & d'infamie.

CH. CXI.

pour être secondé par lui dans sa conquête de Naples. Ce qu'on appelle la politique, l'intérêt d'État, le rendit injuste en faveur d'*Alexandre VI*. Quelle politique, quel intérêt d'État, de secourir les violences d'un scélérat qui le trahit bien-tôt après ! Et comment les hommes sont gouvernés !

LA destinée des Français, qui était de conquérir Naples, était aussi d'en être chassés. *Ferdinand le catholique* ou le perfide, qui avait trompé le dernier roi de Naples son parent, ne fut pas plus fidèle à *Louis XII*. Il fut bien-tôt d'accord avec *Alexandre VI* pour ôter au roi de France son partage.

GONSALVE de Cordoue, qui mérita si bien le titre de grand capitaine, & non de vertueux, lui qui disait que la toile d'honneur doit être grossièrement tissue, trompa d'abord les Français, & ensuite les vainquit. Il me semble qu'il y a eu souvent dans les Généraux Français beaucoup plus de ce courage que l'honneur inspire, que de cet art nécessaire dans les grandes affaires. Le duc de Nemours, ce descendant de Clovis, qui commandait les Français, appela *Gonsalve* en duel. *Gonsalve* répondit en battant plusieurs fois son armée, & sur-tout à *Cérignola* dans la Pouille, où

français bat-
to.

1503.

Nemours fut tué avec quatre mille Français. Il ne périt, dit-on, que neuf Espagnols dans cette bataille; preuve évidente que *Gonsalve* avait choisi un poste avantageux, que *Nemours* avait manqué de prudence, & qu'il n'avait que des troupes découragées. En vain le fameux chevalier *Bayard* soutint seul sur un pont étroit l'effort de deux-cents ennemis qui l'attaquaient. Cet effort de valeur fut glorieux & inutile.

CH. CXL.

CE fut dans cette guerre qu'on trou- Mines inven-
va une nouvelle manière d'exterminer tées.
les hommes. *Pierre de Navarre*, soldat de fortune, & grand Général Espagnol, inventa les mines, dont les Français éprouvèrent les premiers effets.

LA France, cependant, était alors si puissante, que *Louis XII* put mettre à la fois trois armées en campagne, & une flotte en mer. De ces trois armées, l'une fut destinée pour Naples, les deux autres pour le Roussillon & pour Fontarabie. Mais aucune de ces armées ne fit de progrès, & celle de Naples fut bien-tôt entièrement dissipée, tant on opposa une mauvaise conduite à celle du grand capitaine. Enfin *Louis XII* perdit sa part du royaume de Naples sans retour.

CH. CXL.

1503.

Mort d'Alexandre VI.

BIEN-TÔT après , l'Italie fut délivrée d'*Alexandre VI* & de son fils. Tous les historiens se plaisent à transmettre à la postérité que ce pape mourut du poison qu'il avait destiné dans un festin à plusieurs cardinaux ; trépas digne en effet de sa vie ; mais le fait est bien peu vraisemblable. On prétend que, dans un besoin pressant d'argent , il voulut hériter de ces cardinaux ; mais il est prouvé que *César Borgia* emporta cent mille ducats d'or du trésor de son père après sa mort : le besoin n'était donc pas réel. D'ailleurs , comment se méprit-on à cette bouteille de vin empoisonnée , qui , dit-on , donna la mort au pape , & mit son fils au bord du tombeau ? Des hommes qui ont une si longue expérience du crime , ne laissent pas lieu à une telle méprise. On ne cite personne qui en ait fait l'aveu. Il paraît donc bien difficile qu'on en fût informé. Si , quand le pape mourut , cette cause de sa mort avait été sûe , elle l'eût été par ceux-là mêmes qu'on avait voulu empoisonner. Ils n'eussent point laissé un tel crime impuni : ils n'eussent point souffert que *Borgia* s'emparât paisiblement des trésors de son père. Le peuple , qui hait souvent ses maîtres , & qui a de tels maîtres en exécration , tenu

dans l'esclavage. sous *Alexandre*, eût éclaté à sa mort : il eût troublé la pompe funèbre de ce monstre : il eût déchiré son abominable fils. Enfin le journal de la maison de *Borgia* porte que le pape, âgé de soixante & douze ans, fut attaqué d'une fièvre tierce, qui bien-tôt devint continue & mortelle. Ce n'est pas-là l'effet du poison. On ajoûte que le duc de *Borgia* se fit enfermer dans le ventre d'une mule. Je voudrais bien savoir de quel venin le ventre d'une mule est l'antidote. Et comment ce *Borgia* moribond serait-il allé au Vatican prendre cent mille ducats d'or ? Était-il enfermé dans sa mule, quand il enleva ce trésor ?

CH. CXI

Il est vrai qu'après la mort du pape, il y eut du tumulte dans Rome. Les *Colonna* & les *Ursini* y rentrèrent en armes. Mais c'était dans ce tumulte même qu'on eût dû accuser solennellement le père & le fils de ce crime. Enfin le pape *Jules II*, mortel ennemi de cette maison, & qui eut long-temps le duc en sa puissance, ne lui imputa point ce que la voix publique lui attribue.

Voulut-il en
poisonner
neuf cardi-
naux juges :

MAIS, d'un autre côté, pourquoi le cardinal *Bembo*, *Guichardin*, *Paul Jove*, *Tomasi*, & tant de contemporains

 M. CXL.

s'accordent-ils dans cette étrange accusation ? D'où viennent tant de circonstances détaillées ? Pourquoi nomme-t-on l'espèce de poison dont on se servit, qui s'appellait *cantarella* ? On peut répondre qu'il n'est pas difficile d'inventer quand on accuse , & qu'il fallait colorer de quelques vraisemblances une accusation si horrible ; que ces Écrivains ne faisaient pas scrupule de charger *Alexandre* d'un forfait de plus , & qu'on pouvait soupçonner cette dernière scélératesse , lorsque tant d'autres étaient avérées.

ALEXANDRE VI laissa dans l'Europe une mémoire plus odieuse que celle des *Néron* & des *Caligula* , parce que la sainteté de son ministère le rendit plus coupable. Cependant c'est à lui que Rome dut sa grandeur temporelle ; & ce fut lui qui mit ses successeurs en état de tenir quelquefois la balance de l'Italie. Son fils perdit tout le fruit de ses crimes, que l'Église recueillit. Presque toutes les villes dont il s'était emparé , se donnèrent à d'autres , dès que son père fut mort : & le pape *Jules II* le força, bien-tôt après , de lui remettre les autres. Il ne lui resta rien de toute sa funeste grandeur. Tout fut pour le

Saint-Siège , à qui la scélératesse fut plus utile que ne l'avait été l'habileté de tant de papes soutenue des armes de la religion. Mais ce qui est singulier , c'est que cette religion ne fut pas attaquée alors. Comme la plupart des princes , des ministres & des guerriers n'en avaient point du tout , les crimes des papes ne les inquiétaient pas. L'ambition effrénée ne faisait aucune réflexion à cette suite horrible de sacrilèges : on n'étudiait point , on ne lisait point. Le peuple hébété allait en pèlerinage. Les Grands égorgeaient & pillaient , ils ne voyaient dans *Alexandre VI* que leur semblable , & on donnait toujours le nom de Saint-Siège au siège de tous les crimes.

MACHIAVEL prétend que les mesures de *Borgia* étaient si bien prises , qu'il devait rester maître de Rome & de tous l'État ecclésiastique après la mort de son père ; mais qu'il ne pouvait pas prévoir que lui-même ferait aux portes du tombeau , dans le temps qu'*Alexandre* y descendrait. Amis , ennemis , alliés , parens , tout l'abandonna en peu de temps ; ou le trahit , comme il avait trahi tout le monde. *Gonsalve de Cordoue* , le grand capitaine , auquel il s'était confié , l'envoya prisonnier en Es-

CH. CXI.

pagne. *Louis XII* lui ôta son duché de Valentinois & sa pension. Enfin, évadé de sa prison, il se réfugia dans la Navarre. Le courage, qui n'est pas une vertu, mais une qualité heureuse, commune aux scélérats & aux grands-hommes, ne l'abandonna pas dans son asyle. Il ne quitta en rien son caractère; il intrigua; il commanda l'armée du roi de Navarre son beau-frère, dans une guerre qu'il conseilla pour dépouiller les vassaux de la Navarre, comme il avait autrefois dépouillé les vassaux de l'Empire & du Saint-Siège. Il fut tué les armes à la main. Sa mort fut glorieuse; & nous voyons dans le cours de cette histoire des souverains légitimes, & des hommes vertueux, périr par la main des bourreaux.

Mort du Roi
card du pape.

CHAPITRE CXII.

*Suite des affaires politiques de
Louis XII.*

CH. CXII.

Ambition du
card.

IL eût été possible aux Français de reprendre Naples, de même qu'ils avaient repris le Milanais. L'ambition du premier ministre de *Louis XII* fut cause que cet État fut perdu pour tou-

jours. Le cardinal *Chaumont d'Amboise*, archevêque de Rouen, tant loué CH. GXL
pour n'avoir eu qu'un seul bénéfice, mais à qui la France, qu'il gouvernait
en maître, tenait au moins lieu d'un
second, voulut en avoir un autre plus
relevé. Il prétendit être pape après
la mort d'*Alexandre VI*; & on eût
été forcé de l'élire, s'il eût été aussi D'Amboise
veut être pape.
politique qu'ambitieux. Il avait des 1503
trésors : les troupes qui devaient al-
ler au royaume de Naples, étaient
aux portes de Rome : mais les cardi-
naux Italiens lui persuadèrent d'éloi-
gner cette armée, afin que son élection
en parût plus libre, & en fût plus va-
lide. Il l'écarta, & alors le cardinal *Julien de la Rovère* fit élire *Pie III*, qui
mourut au bout de vingt-sept jours.
Ensuite ce cardinal *Julien*, qu'on ap-
pelle *Jules II*, fut pape lui-même. Ce-
pendant la saison pluvieuse empêcha
les Français de passer assez tôt le Garil-
lan, & favorisa *Gonsalve de Cordoue*.
Ainsi le cardinal d'*Amboise*, qui pour-
tant passe pour un homme sage, per-
dit, à la fois, la tiare pour lui, & Na-
ples pour son roi.

UNE seconde faute d'un genre
qu'on lui a reprochée, fut un pré-
hensible traité de Blois, par lequel le

M. CXII.

conseil du roi démembrait & détruisait d'un coup de plume la monarchie Française. Par ce traité le roi donnait la seule fille qu'il eût d'*Anne de Bretagne*, au petit-fils de l'empereur & du roi *Ferdinand d'Aragon*, ses deux ennemis; à ce même prince qui fut depuis, sous le nom de *Charles-Quint*, si terrible à la France & à l'Europe. Qui croirait que sa dot devait être composée de la Bretagne entière, de la Bourgogne, & qu'on abandonnait Milan, Gènes, sur lesquels on cédait ses droits? Voilà ce que *Louis XII* ôtait à la France, en cas qu'il mourût sans enfans mâles. On ne peut excuser un traité si extraordinaire, qu'en disant que le roi & le cardinal d'*Amboise* n'avaient nulle intention de le tenir, & qu'enfin *Ferdinand* avait accoutumé le cardinal d'*Amboise* à l'artifice.

1906.

Aussi les États généraux, assemblés à Tours, réclamèrent contre ce projet funeste. Peut-être le roi, qui s'en repentait, eût-il l'habileté de se faire demander par la France entière ce qu'il n'osait faire de lui-même. Peut-être céda-t-il par raison aux remontrances de la nation. L'héritière d'*Anne de Bretagne* fut donc ôtée à l'héritier de la maison d'*Autriche* & de l'Espagne; ainsi

qu'*Anne* elle-même avait été ravie à l'empereur *Maximilien*. Elle épousa le comte d'Angoulême, qui fut depuis *François I*. La Bretagne, deux fois unie à la France, & deux fois prête à lui échapper, lui fut incorporée; & la Bourgogne n'en fut point démembrée.

CH. CXII.

UNE autre faute qu'on reproche à *Louis XII*, fut de se liguier contre les Vénitiens ses alliés, avec tous ses ennemis secrets. Ce fut un événement inouï jusqu'alors, que la conspiration de tant de rois contre une république, qui, trois-cents années auparavant, était une ville de pêcheurs devenus d'illustres négocians.

CHAPITRE CXIII.

De la ligue de Cambrâi, & quelle en fut la suite. Du pape Jules II, &c.

LE pape *Jules II*, né à Savone, domaine de Gênes, voyait avec indignation sa patrie sous le joug de la France. Un effort que fit Gênes en ce temps-là pour recouvrer son ancienne liberté, avait été punie par *Louis XII* avec plus

CH. CXIII.

de faste que de rigueur. Il était entré dans la ville l'épée nue à la main ; il avait fait brûler en sa présence tous les privilèges de la ville. Ensuite ayant fait dresser son trône dans la grande place sur un échaffaud superbe, il fit venir les Génois au pied de l'échaffaud, qui entendirent leur sentence à genoux. Il ne les condamna qu'à une amende de cent mille écus d'or, & bâtit une citadelle, qu'il appela *la bride de Gènes*.

Le pape qui, comme tous les prédécesseurs, aurait voulu chasser tous les étrangers d'Italie ; cherchait à renvoyer les Français au-delà des Alpes ; mais il voulait d'abord que les Vénitiens s'unissent avec lui, & commençassent par lui remettre beaucoup de villes que l'Eglise réclamait. La plupart de ces villes avaient été arrachées à leurs possesseurs par le duc de Valentinois *César Borgia* ; & les Vénitiens, toujours attentifs à leurs intérêts, s'étaient emparés, immédiatement après la mort d'*Alexandre VI*, de Rimini, de Faënza, de beaucoup de terres dans la Romagne, dans le Ferrarois & dans le duché d'Urbain. Ils voulurent retenir leurs conquêtes. *Jules II* se servit alors contre Venise des Français mêmes contre lesquels il eût voulu l'armer. Ce ne fut

Il veut
aler les
énitiens par
s Fren

pas assez des Français ; il fit entrer toute l'Europe dans la ligue.

CH. CXII.

IL n'y avait guères de souverain qui ne pût redemander quelque territoire à cette république. L'empereur *Maximilien* avait des prétentions illimitées, comme empereur : un fait très-intéressant, qui n'a pas été connu à l'abbé *Dubos* dans son excellente histoire de la ligue de Cambrai, un fait qui nous paraît aujourd'hui très-extraordinaire, & qui, pourtant, ne l'était pas aux yeux de la chancellerie Allemande, c'est que l'empereur *Maximilien* avait cité déjà le doge *Lorédano* & tout le sénat de Venise à comparaître devant lui, pour n'avoir pas souffert qu'il passât par leur territoire avec des troupes, pour aller se faire couronner empereur à Rome.

Tous les princes contre Venise.

Le sénat n'ayant point obéi à ses sommations, la chambre impériale le condamna par contumace, & le mit au ban de l'Empire.

IL est donc évident qu'on regardait à Vienne les Vénitiens comme des vasaux rebelles, & que jamais la cour impériale ne se départit de ses prétentions sur presque toute l'Europe. S'il eût été aussi aisé de prendre Venise que de la condamner, cette république, la

plus ancienne & la plus florissante de la terre, n'existerait plus. Le droit le plus sacré des hommes, la liberté; ce droit plus ancien que tous les Empires, ne serait qu'une rébellion. C'est-là un étrange droit public!

D'AILLEURS, Vérone, Vicence; Padoue, la Marche Trévifane, le Frioul, étaient à la bienfaisance de l'empereur. Le roi d'Aragon *Ferdinand le Catholique* pouvait reprendre quelques villes maritimes dans le royaume de Naples qu'il avait engagées aux Vénitiens. C'était une manière prompte de s'acquitter. Le roi de Hongrie avait des prétentions sur une partie de la Dalmatie. Le duc de Savoie pouvait aussi revendiquer l'isle de Chypre; parce qu'il était allié de la maison de *Chypre*, qui n'existait plus. Les Florentins, en qualité de voisins, avaient aussi des droits.

PRESQUE tous les potentats, ennemis les uns des autres, suspendirent leurs querelles pour s'unir ensemble à Cambrai contre Venise. Le Turc, son ennemi naturel, & qui était alors en paix avec elle, fut le seul qui n'accéda pas à ce traité. Jamais tant de rois ne s'étaient ligués contre l'ancienne Rome. Venise était aussi riche qu'eux tous en-

semble. Elle se confia dans cette ressource, & sur-tout dans la désunion, qui se mit bientôt entre tant d'alliés. Il ne tenait qu'à elle d'appaiser *Jules II*, principal auteur de la ligue. Mais elle dédaigna de demander grâce, & osa attendre l'orage. C'est peut-être la seule fois qu'elle ait été téméraire.

LES excommunications, plus méprisées chez les Vénitiens qu'ailleurs, furent la déclaration du pape. *Louis XII* envoya un hérault d'armes annoncer la guerre au doge. Il redemandait le Crémonois, qu'il avait cédé lui-même aux Vénitiens, quand ils l'avaient aidé à prendre le Milanais. Il revendiquait le Bressan, Bergame & d'autres terres.

CETTE rapidité de fortune, qui avait accompagné les Français dans les commencemens de toutes leurs expéditions, ne se démentit pas. *Louis XII*, à la tête de son armée, détruisit les forces Vénitienues à la célèbre journée d'Agnadel près de la rivière d'Adda. Alors chacun des prétendans se jeta sur son partage. *Jules II* s'empara de toute la Romagne. Ainsi les papes qui devaient, dit-on, à un empereur leurs premiers domaines, durent le reste aux armes de *Louis XII*. Ils furent alors en possession

CH. CXIII.

Louis XII ne
fert qu'à la
grandeur du
pape.

1509.

CH. CXIII. de presque tout le pays qu'ils occupent aujourd'hui.

LES troupes de l'empereur , s'avancant cependant dans le Frioul , s'emparèrent de Trieste , qui est resté à la maison d'*Autriche*. Les troupes d'Espagne occupèrent ce que Venise avait en Calabre. Il n'y eut pas jusqu'au duc de Ferrare , & au marquis de Mantoue , autrefois Général au service des Vénitiens , qui ne faussent leur proie. Venise passa de la témérité à la consternation. Elle abandonna elle-même ses villes de terre-ferme , & leur remit non-seulement les sermens de fidélité , mais l'argent qu'elles devaient à l'État ; & , réduite à ses lagunes , elle implora la miséricorde de l'empereur *Maximilien* , qui , se voyant heureux , fut inflexible.

Le sénat , excommunié par le pape , opprimé par tant de princes , n'eut alors d'autre parti à prendre , que de se jeter dans les bras du Turc. Il députa *Louis Raimond* , en qualité d'ambassadeur , vers *Bajazet* ; mais l'empereur *Maximilien* ayant échoué au siège de Padoue , les Vénitiens reprirent courage & contremandèrent leur ambassadeur. Au lieu de devenir tributaires de la Porte Ottomane , ils consentirent à demander

pardon au pape *Jules II*, auquel ils envoyèrent six nobles. Le pape leur imposa des pénitences, comme s'il avait fait la guerre par ordre de Dieu, & comme si Dieu avait ordonné aux Vénitiens de ne pas se défendre.

CH. CXIII.

JULES II, ayant rempli son premier projet, d'aggrandir Rome sur les ruines de Venise, songea au second : c'était de chasser les *Barbares* d'Italie.

LOUIS XII était retourné en France, prenant toujours, ainsi que *Charles VIII*, moins de mesures pour conserver, qu'il n'avait eu de promptitude à conquérir. Le pape pardonna aux Vénitiens, qui, revenus de leur première terreur, résistaient aux armes impériales.

ENFIN, il se ligua avec cette même république contre ces mêmes Français, après l'avoir opprimée par eux. Il voulait détruire en Italie tous les étrangers les uns par les autres, exterminer le reste alors languissant de l'autorité Allemande, & faire de l'Italie un corps puissant dont le souverain pontife serait le chef. Il n'épargna dans ces desseins ni négociations, ni argent, ni peines. Il fit lui-même la guerre; il alla à la tranchée; il affronta la mort. Nos historiens

Jules II veut chasser les Français qui l'ont servi.

CH. CXIII. blâment son ambition & son opiniâtreté ; il fallait aussi rendre justice à son courage , & à ses grandes vues. C'était un mauvais prêtre , mais un prince aussi estimable qu'aucun de son temps.

UNE nouvelle faute de *Louis XII* seconda les desseins de *Jules II*. Le premier avait une économie , qui est une vertu dans le gouvernement ordinaire d'un État paisible , & un vice dans les grandes affaires.

UNE mauvaise discipline faisait consister alors toute la force des armées dans la gendarmerie , qui combattait à pied comme à cheval. On n'avait pas su faire encore une bonne infanterie Française ; ce qui était pourtant aisé , comme l'expérience l'a prouvé depuis ; & les rois de France soudoyaient des fantassins Allemands ou Suisses.

LES Français commencèrent très-bien & finirent très-mal la guerre d'Italie. *Louis XII* avait encore une destinée plus triste que *Charles VIII* ; car du moins les Français s'étaient ouvert une retraite glorieuse sous *Charles* par la bataille de Fornoue ; mais sous *Louis* ils furent chassés par les seuls Suisses à la bataille de Novarre. Ce fut le comble du malheur & de la honte. *Louis de la Trimouille*

Trimouille fut envoyé avec une armée pour conserver au moins les restes du Milanais qu'on perdait. Il assiégea Novarre. Douze mille Suisses viennent l'attaquer, avant qu'il se soit retranché. Ils se présentent sans canon, ils marchent droit au sien, & s'en emparent, ils détruisent toute son infanterie, font fuir la gendarmerie, remportent une victoire complète, dont le P. *Hénault* ne parle pas, & donnent à *Maximilien Sforze* le duché de Milan que *Louis* avait tant disputé. Le père de ce duc était mort prisonnier en France, & son fils règne. *Louis* perd Gènes en un instant. Il ne lui reste rien au-delà des Alpes. Voilà le fruit de tant de sang & de tant de trésors prodigués; toutes ses négociations, toutes ses guerres eurent une fin malheureuse.

ON sait que les Suisses sur-tout avaient contribué à la conquête du Milanais. Ils avaient vendu leur sang, & jusqu'à leur bonne-foi, en livrant *Louis le Maure*. Les cantons demandèrent au roi une augmentation de pension; *Louis* la refusa. Le pape profita de la conjoncture. Il les flatta & leur donna de l'argent: il les encouragea par les titres qu'il leur prodigua de défenseurs de l'Eglise. Il fit

CH. CXIII. prêcher chez eux contre les Français. Ils accouraient à ces sermons guerriers qui flattaient leurs passions. C'était prêcher une croisade.

ON voit que, par la bizarrerie des conjonctures, ces mêmes Français étaient alors les alliés de l'Empire Alleman, dont ils ont été si souvent ennemis. Ils étaient de plus ses vassaux. *Louis XII* avait donné pour l'investiture de Milan cent mille écus d'or à l'empereur *Maximilien*, qui n'était ni un allié puissant, ni un ami fidèle; &, comme empereur, il n'aimait ni les Français, ni le pape.

FERDINAND le catholique, par qui *Louis XII* fut toujours trompé, abandonna la ligue de Cambrai, dès qu'il eut ce qu'il prétendait en Calabre. Il reçut du pape l'investiture pleine & entière du royaume de Naples. *Jules II* le mit à ce prix entièrement dans ses intérêts. Ainsi le pape par sa politique avait pour lui les Vénitiens, les Suisses, les secours du royaume de Naples, ceux même de l'Angleterre; & ce fut aux Français à soutenir tout le fardeau.

LOUIS XII, attaqué par le pape, convoqua une assemblée d'évêques à Tours, pour savoir s'il lui était permis de se défendre, & si les excommunications du

1510:
Louis XII as-
semble ses
évêques con-
seil.

pape seraient valides. La postérité éclairée sera étonnée qu'on ait fait de telles questions; mais il fallait alors respecter les préjugés du temps. Je ne peux m'empêcher de remarquer le premier cas de conscience qui fut proposé dans cette assemblée. Le président demanda, *si le pape avait droit de faire la guerre, quand il ne s'agissait ni de religion, ni du domaine de l'Eglise*; & il fut répondu que non. Il est évident qu'on ne proposait pas ce qu'il fallait demander, & qu'on répondait le contraire de ce qu'il fallait répondre. Car, en matière de religion & de possession ecclésiastique, si on s'en tient à l'évangile, un évêque, loin de faire la guerre, ne doit que prier & souffrir; mais, en matière de politique, un souverain de Rome peut & doit assurément secourir ses alliés & venger l'Italie. Et si *Jules* s'en était tenu là; il eût été un grand prince.

CETTE assemblée Française répondit plus dignement, en concluant qu'il fallait s'en tenir à la fameuse pragmatique sanction de *Charles VII*; ne plus envoyer d'argent à Rome, & en lever sur le clergé de France pour faire la guerre au pape, chef Romain de ce clergé Français.

CH. CXIII. ON commença par se battre vers Bo-
logne & vers le Ferrarois. *Jules II* avait
déjà enlevé Bologne aux *Bentivoglio* ;
& il voulait s'emparer de Ferrare. Il
détruisait, par ces invasions, son grand
dessein de chasser d'Italie les étran-
gers ; car Bologne & Ferrare appe-
laient nécessairement les Français à leur
secours contre lui ; & , après avoir vou-
lu être le vengeur de l'Italie , il en de-
vint l'oppresser. Son ambition , qui
l'emportait , plongea l'Italie dans les
calamités dont il eût été si glorieux de
la tirer. Il préféra ses intérêts aux bien-
séances , au point de recevoir dans Bo-
logne une nombreuse troupe de Turcs
arrivée avec les Vénitiens pour le dé-
fendre contre l'armée Française com-
mandée par *Chaumont d'Amboise* ; c'est
Paul Jove , évêque de Nocéra , té-
moin oculaire , qui nous instruit de ce
fait singulier. Les autres papes avaient
armé contre les Turcs. *Jules* fut le pre-
mier qui se servit d'eux. Il fit ce que les
Vénitiens avaient voulu faire : on ne
pouvait insulter davantage au christia-
nisme , dont il était le premier pontife.
On vit ce pape , âgé de soixante & dix
ans , assiéger en personne la Mirandole ,
aller le casque en tête à la tranchée, visi-

Le pape em-
ploie jus-
qu'aux Turcs
contre Louis
XII.

ter les travaux , presser les ouvrages , & entrer en vainqueur par la brèche.

CH. CXIII.

TANDIS que le pape, cassé de vieillesse était sous les armes, le roi de France, encore dans la vigueur de l'âge, assemblait un concile. Il remuait la chrétienté ecclésiastique, & le pape la chrétienté guerrière. Le concile fut indiqué à Pise, où quelques cardinaux, ennemis du pape, se rendirent. Mais le concile du roi ne fut qu'une entreprise vaine, & la guerre du pape fut heureuse.

1511.

Louis XII
convoque un
concile contre le pape.

EN vain on fit frapper à Paris quelques médailles, sur lesquelles Louis XII était représenté avec cette devise: *Perdam Babylonis nomen: Je détruirai jusqu'au nom de Babylone*. Il était honteux de s'en vanter, quand on était si loin de l'exécuter.

LES actions de courage les plus brillantes, souvent même des batailles gagnées, ne servent qu'à illustrer une nation, & non à l'aggrandir, quand il y a dans le gouvernement politique un vice radical, qui, à la longue, porte la destruction. C'est ce qui arriva aux Français en Italie. Le brave chevalier Bayard fit admirer sa valeur & sa générosité. Le jeune Gaston de Foix rendit, à vingt-

H. CXIII.

1512.

trois ans, son nom immortel, en repoussant d'abord une armée de Suisses, en passant rapidement quatre rivières, en chassant le pape de Bologne, en gagnant la célèbre bataille de Ravenne, où il acquit tant de gloire, & où il perdit la vie. Tous ces faits d'armes rapides étaient éclatans : mais le roi était éloigné, les ordres arrivaient trop tard, & quelquefois se contredisaient. Son économie, quand il fallait prodiguer l'or, donnait peu d'émulation. L'esprit de subordination était inconnu dans les troupes. L'infanterie était composée d'étrangers Allemands, mercénaires peu attachés. La galanterie des Français, & l'air de supériorité qui convenait à des vainqueurs, irritaient les Italiens humiliés & jaloux. Le coup fatal fut porté, quand l'empereur *Maximilien*, gagné enfin par le pape, fit publier les avocatoires impériaux, par lesquels tout soldat Allemand qui servait sous les drapeaux de France, devait les quitter, sous peine d'être déclaré traître à la patrie.

Les Suisses descendent aussi-tôt de leurs montagnes contre ces Français qui, au temps, de la ligue de Cambrai, avaient l'Europe pour alliée, & qui

maintenant l'avaient pour ennemie. Ces montagnards se faisaient un honneur de mener avec eux le fils de ce duc de Milan, *Louis le Maure*, & d'expier, en couronnant le fils, la trahison qu'ils avaient faite au père.

LES Français, commandés par le maréchal de *Trivulce*, abandonnent, l'une après l'autre, toutes les villes qu'ils avaient prises du fond de la Romagne aux confins de la Savoie. Le fameux *Bayard* faisait de belles retraites : mais c'était un héros obligé de fuir. Il n'y eut que trois mois entre la victoire de Ravennne & la totale expulsion des Français. *Louis XII* eut la mortification de voir établi dans Milan par les Suisses le jeune *Maximilien Sforze*, fils du duc mort prisonnier dans ses États. Gènes, où il avait étalé la pompe d'un roi d'Asie, reprit sa liberté, & chassa deux fois les Français.

LES Suisses, devenus ennemis du roi, dont ils avaient été les fantassins mercenaires, vinrent au nombre de vingt mille mettre le siège devant Dijon. Paris même fut épouvanté. *Louis de la Trimouille*, gouverneur de Bourgogne, ne put les renvoyer qu'avec vingt mille écus comptant, une promesse de quatre-cent

CH. CXLII.

Affidion d
Louis XII.

CH. CXIII.

mille au nom du roi , & sept ôtages qui en répondaient. Le roi ne voulut donner que cent mille écus ; payant encore , à ce prix , leur invasion plus cher que leurs secours refusés. Mais les Suisses, furieux de ne recevoir que le quart de leur argent , condamnèrent à la mort leurs sept ôtages. Alors le roi fut obligé de promettre non-seulement toute la somme , mais encore la moitié par-dessus. Les ôtages , heureusement évadés , sauvèrent au roi son argent , mais non pas sa gloire.

CHAPITRE CXIV.

Suite des affaires de Louis XII. De Ferdinand le Catholique , & de Henri VIII , roi d'Angleterre.

CH. CXIV.

CETTE fameuse ligue de Cambrai , qui s'était d'abord tramée contre Venise , ne fut donc , à la fin , tournée que contre la France ; & c'est à Louis XII qu'elle devint funeste. On voit qu'il y avait sur-tout deux princes plus habiles que lui ; *Ferdinand le Catholique* , & le pape. Louis n'avait été à craindre qu'un

moment, & il eut depuis le reste de l'Europe à craindre. CH. CXIV.

TANDIS qu'il perdait Milan & Gènes, ses trésors, ses troupes, on le privait encore d'un rempart que la France avait contre l'Espagne. Son allié, & son parent le roi de Navarre, *Jean d'Albret*, vit son état enlevé tout d'un coup par *Ferdinand le Catholique*. Ce brigandage était appuyé d'un prétexte sacré. *Ferdinand* prétendait avoir une bulle du pape *Jules II*, qui excommunait *Jean d'Albret*, comme adhérent du roi de France, & du conoile de Pise. La Navarre est restée depuis à l'Espagne, sans que jamais elle en ait été détachée.

Pour mieux connaître la politique de ce *Ferdinand le Catholique*, fameux par la religion & la bonne-foi dont il parlait sans cesse, & qu'il viola tousjours, il faut voir avec quel art il fit cette conquête. Le jeune *Henri VIII*, roi d'Angleterre, était son gendre. Il lui proposa de s'unir ensemble pour rendre aux Anglais la Guienne, leur ancien patrimoine, dont ils étaient chassés depuis plus de cent ans. Le jeune roi d'Angleterre, ébloui, envoya une flotte en Biscaye. *Ferdinand* se fêta de l'armée Anglaise pour conquérir la Navarre, &

Ferdinand le Catholique, habile, & non vertueux.

1512.

M. CXIV.

laisse les Anglais retourner ensuite chez eux, sans avoir rien tenté sur la Guienne, dont l'invasion était impraticable. C'est ainsi qu'il trompa son gendre, après avoir successivement trompé son parent le roi de Naples, & le roi *Louis XII*, & les Vénitiens & les papes. On l'appelait en Espagne *le sage*, *le prudent*; en Italie *le pieux*; en France & à Londres *le perfide*.

LOUIS XII, qui avait mis un bon ordre à la défense de la Guienne, ne fut pas aussi heureux en Picardie. Le nouveau roi d'Angleterre, *Henri VIII*, prenait ce temps de calamité pour faire de ce côté une irruption en France, dont la ville de Calais donnait toujours l'entrée.

Maximilien
empereur
roi d'An-
leterre.

Ce jeune roi, bouillant d'ambition & de courage, attaqua seul la France, sans être secouru des troupes de l'empereur *Maximilien*, ni de *Ferdinand le Catholique*, ses alliés. Le vieil empereur, toujours entreprenant & pauvre, servit dans l'armée du roi d'Angleterre, & ne rougit point d'en recevoir une paye de cent écus par jour. *Henri VIII*, avec ses seules forces, semblait près de renouveler les temps funestes de Poitiers & d'Azincourt. Il eut une victoire

complète à la journée de Guinegaste, qu'on nomma *la journée des éperons*. Il prit Térouane, qui, à présent, n'existe plus; & Tournai, ville de tout temps incorporée à la France, & le berceau de la monarchie Française.

CH. CXIV
1513.

.. *LOUIS XII*, alors veuf d'*Anne de Bretagne*, ne put avoir la paix avec *Henri VIII*, qu'en épousant sa sœur *Marie d'Angleterre*; mais, au-lieu que les rois, aussi-bien que les particuliers, reçoivent une dot de leurs femmes, *Louis XII* en paya une. Il lui en coûta un million d'écus pour épouser la sœur de son vainqueur. Rançonné, à la fois, par l'Angleterre & par les Suisses, toujours trompé par *Ferdinand le Catholique*, & chassé de ses conquêtes d'Italie, par la fermeté de *Jules II*, il finit bientôt après sa carrière.

Louis X
paie à Hen
VIII la pa
& sa sœur.
1515.

COMME il mit peu d'impôts, il fut appelé *père* par le peuple. Les héros, dont la France était pleine, l'eussent aussi appelé leur père, s'il avait, en imposant des tributs nécessaires, conservé l'Italie, réprimé les Suisses, secouru efficacement la Navarre, & repoussé l'Anglais.

Gouvern
ment de
Louis XII.

MAIS, s'il fut malheureux au-dehors de son royaume, il fut heureux au-

. CXIV.

dedans. On ne peut reprocher à ce roi que la vente des charges, laquelle ne s'étendit pas sous lui aux offices de judicature. Il en tira, en dix-sept années de règne, la somme de douze cent mille livres dans le seul district de Paris. Mais les tailles, les aides furent modiques. Il eut toujours une attention paternelle à ne point faire porter au peuple un fardeau pesant. Il ne se croyait pas roi des Français, comme un seigneur l'est de sa terre, uniquement pour en tirer la substance. On ne connut, de son temps, aucune imposition nouvelle : & lorsque *Fromentau* présenta au dissipateur *Henri III*, en 1580, un état de comparaison de ce qu'on exigeait sous ce malheureux prince, avec ce qu'on avait payé sous *Louis XII*, on vit à chaque article une somme immense pour *Henri III*, & une modique pour *Louis*, si c'était un ancien droit ; mais, quand c'était une taxe extraordinaire, il y avait à l'article *Louis XII*, néant ; & malheureusement cet état de ce qu'on ne payait pas à *Louis XII*, & de ce qu'on exigeait sous *Henri III*, contient un gros volume.

.evenu de



CE roi n'avait environ que treize

millions de revenu ; mais ces treize millions en valaient environ cinquante d'aujourd'hui. Les dentées étaient beaucoup moins chères ; & l'Etat n'était pas endetté. Il n'est donc pas étonnant, qu'avec ce faible revenu numéraire ; & une sage économie, il vécut avec splendeur, & maintint son peuple dans l'abondance. Il avait soin que la justice fût rendue par-tout avec promptitude, avec impartialité & presque sans frais. On payait quarante fois moins d'épices qu'aujourd'hui. Il n'y avait dans le bail-liage de Paris que quarante-neuf sergens, & à présent il y en a plus de cinq-cents. Il est vrai que Paris n'était pas la cinquième partie de ce qu'il est de nos jours. Mais le nombre des officiers de justice s'est accru dans une bien plus grande proportion que Paris ; & les maux inséparables des grandes villes ont augmenté plus que le nombre des habitans.

CH. CXII

Paris bi
différent de
qu'il est au
jourd'hui.

Il maintint l'usage où étaient les parlemens du royaume, de choisir trois sujets pour remplir une place vacante. Le roi nommait un des trois. Les dignités de la robe n'étaient données, alors, qu'aux avocats ; elles étaient l'effet du mérite, ou de la réputation qui

CXIV.

suppose le mérite. Son édit de 1499, éternellement mémorable, & que nos historiens n'auraient pas dû oublier, a rendu sa mémoire chère à tous ceux qui rendent la justice, & à ceux qui l'aiment. Il ordonne par cet édit, *qu'on suive toujours la loi, malgré les ordres contraires à la loi que l'importunité pourrait arracher du monarque.*

Le plan général suivant lequel vous étudiez ici l'histoire, n'admet que peu de détails; mais de telles particularités, qui font le bonheur des États, & la leçon des bons princes, deviennent un objet principal.

LOUIS XII fut le premier des rois qui mit les laboureurs à couvert de la rapacité du soldat, & qui fit punir de mort les gendarmes qui rançonnaient le paysan. Il en coûta la vie à cinq gendarmes, & les campagnes furent tranquilles. S'il ne fut ni un grand héros, ni un grand politique, il eut donc la gloire plus précieuse, d'être un bon roi; & sa mémoire sera toujours en bénédiction à la postérité.



CHAPITRE CXV.

*De l'Angleterre , & de ses malheurs
après l'invasion de la France. De
Marguerite d'Anjou , femme de Henri
VI, &c.*

LE pape *Jules II* , au milieu de toutes les dissensions qui agiterent toujours l'Italie , ferme dans le dessein d'en chasser tous les étrangers , avait donné au pontificat une force temporelle qu'il n'avait point eue jusqu'alors. Parme & Plaisance , détachés du Milanais , étaient joints au domaine de Rome , du consentement de l'empereur même. *Jules* avait consommé son pontificat & sa vie par cette action qui honore sa mémoire. Les papes n'ont point conservé cet État. Le Saint-Siège était alors en Italie une puissance temporelle prépondérante.

VENISE , quoiqu'en guerre avec *Ferdinand le Catholique* , roi de Naples , demeurait encore très-puissante. Elle résistait , à la fois , aux Mahométans , & aux Chrétiens. L'Allemagne était paisible. L'Angleterre recommençait à être

CH. CXV.

1515.

CH. CXV. redoutable. Il faut voir d'où elle sortait, & où elle parvint.

L'ALIÉNATION d'esprit de *Charles VI* avait perdu la France. La faiblesse d'esprit de *Henri VI* désola l'Angleterre.

1442.
Superstitions,
crimes & bar-
baries en An-
gleterre.

D'ABORD ses parens se disputèrent le gouvernement dans la jeunesse, ainsi que les parens de *Charles VI* avaient tout bouleversé pour commander en son nom. Si dans Paris un duc de Bourgogne fit assassiner un duc d'Orléans, on vit dans Londres la duchesse de Gloucester, tante du roi, accusée d'avoir attenté à la vie de *Henri VI* par des sortilèges. Une malheureuse devineresse, & un prêtre imbécile ou scélérat, qui se disaient forciers, furent brûlés vifs pour cette prétendue conspiration. La duchesse fut heureuse de n'être condamnée qu'à faire une amende honorable en chemise, & à une prison perpétuelle. L'esprit de philosophie était alors bien éloigné de cette île; elle était le centre de la superstition & de la cruauté.

1444.

LA plupart des querelles des souverains ont fini par des mariages. *Charles VII* donna pour femme à *Henri VI* *Marguerite d'Anjou*, fille de ce *René d'Anjou*, roi de Naples, duc de Lor-

raïne , comte du Maine , qui , avec tous ces titres , était sans États , & qui n'eut pas de quoi donner la plus légère dot à sa fille. Peu de princesses ont été plus malheureuses en père & en époux.

CH. CXV.

C'était une femme entreprenante , courageuse , inébranlable ; héroïne , si elle n'avait d'abord souillé ses vertus par un crime. Elle eut tous les talens du gouvernement , & toutes les vertus guerrières. Mais aussi elle se livra quelquefois aux cruautés & aux attentats , que l'ambition , la guerre & les factions inspirent. Sa hardiesse & la pusillanimité de son mari furent les premières sources des calamités publiques.

Marquerite
d'Anjou , hé-
roïne ambi-
tieuse.

ELLE voulut gouverner ; & il fallut se défaire du duc de *Glocester* , oncle du roi , & mari de cette duchesse déjà sacrifiée à ses ennemis , & confinée en prison. On fait arrêter ce duc sous prétexte d'une conspiration nouvelle , & le lendemain il est trouvé mort dans son lit. Cette violence rendit le gouvernement de la reine , & le nom du roi odieux. Rarement les Anglais haïssent sans conspirer. Il se trouvait alors en Angleterre un descendant d'*Edouard III* , de qui même la branche était plus près d'un degré de la souche commune , que la

1447.

CH. CXV.
Roses blan-
che & rouge.

branche alors régnante. Ce prince était un duc d'Yorck. Il portait sur son écu une *rose blanche*, & le roi *Henri VI*, de la branche de *Lancastre*, portait une *rose rouge*. C'est de-là que vinrent ces noms fameux consacrés à la guerre civile.

1490.

Un patron de
vaisseau fait
trancher la
tête à un duc.

DANS les commencemens des factions, il faut être protégé par un parlement, en attendant que ce parlement devienne l'esclave du vainqueur. Le duc d'Yorck accuse devant le parlement le duc de *Suffolk*, premier ministre, & favori de la reine, à qui ces deux titres avaient valu la haine de la nation. Voici un étrange exemple de ce que peut cette haine. La cour, pour contenter le peuple, bannit d'Angleterre le premier ministre. Il s'embarque pour passer en France. Le capitaine d'un vaisseau de guerre, garde-côte, rencontre le vaisseau qui porte ce ministre. Il demande qui est à bord. Le patron dit qu'il mène en France le duc de *Suffolk*. Vous ne conduirez pas ailleurs celui qui est accusé par mon pays, dit le capitaine; & sur le champ il lui fait trancher la tête. C'est ainsi que les Anglais en usaient en pleine paix. Bientôt la guerre ouvrit une carrière plus horrible.

LE roi *Henri VI* avait des maladies de langueur, qui le rendaient, pendant des années entières, incapable d'agir & de penser. L'Europe vit dans ce siècle trois souverains, que le dérangement des organes du cerveau plongea dans les plus extrêmes malheurs; l'empereur *Venceslas*, *Charles VI* de France, & *Henri VI* d'Angleterre. Pendant une de ces années funestes de la langueur de *Henri VI*, le duc d'York & son parti se rendent les maîtres du conseil. Le roi, comme en revenant d'un long assoupissement, ouvrit les yeux. Il se vit sans autorité. Sa femme, *Marguerite d'Anjou*, l'exhortait à être roi : mais, pour l'être, il fallut tirer l'épée. Le duc d'York, chassé du conseil, était déjà à la tête d'une armée. On traîna *Henri* à la bataille de Saint-Alban; il y fut blessé & pris, mais non encore détrôné. Le duc d'York, son vainqueur, le conduisit en triomphe à Londres; &, lui laissant le titre de roi, il prit, pour lui-même, celui de *protecteur*, titre déjà connu aux Anglais.

HENRI VI, souvent malade & toujours faible, n'était qu'un prisonnier servi avec l'appareil de la royauté. Sa femme voulut le rendre libre, pour l'être

CH. CXV.
Trois rois at-
taqués du cer-
veau.

1455.

1455.

CH. CXV.

Quatre fem-
mes guerrière-
res.

1460.

elle-même. Son courage était plus grand que ses malheurs. Elle lève des troupes comme on en levait dans ce temps-là, avec le secours des seigneurs de son parti. Elle tire son mari de Londres, & devient la Générale de son armée. Les Anglais, en peu de temps, virent ainsi quatre Françaises conduire des soldats; la femme du comte de *Montfort*, en Bretagne; la femme du roi *Édouard II*, en Angleterre; la *Pucelle d'Orléans*, en France; & *Marguerite d'Anjou*.

CETTE reine rangea elle-même son armée en bataille, à la sanglante journée de Northampton, & combattit à côté de son mari. Le duc d'Yorck, son grand ennemi, n'était pas dans l'armée opposée. Son fils aîné, le comte de *la Marche*, y faisait son apprentissage de la guerre civile sous le comte de *Warwick*, l'homme de ce temps-là qui avait le plus de réputation, esprit né pour ces temps de trouble, paîtri d'artifice, & plus encore de courage & de fierté; propre pour une campagne & pour un jour de bataille; fécond en ressources, capable de tout, fait pour donner & ôter le trône selon sa volonté. Le génie du comte de *Warwick* l'emporta sur celui de *Marguerite d'Anjou*. Elle fut vain-

cue; elle eut la douleur de voir prendre prisonnier le roi son mari dans sa tente; & , tandis que ce malheureux prince lui tendait les bras , il fallut qu'elle s'enfuit à toute bride avec son fils le prince de Galles. Le roi est reconduit pour la seconde fois par ses vainqueurs dans sa capitale , toujours roi & toujours prisonnier.

CH. CXV.

ON convoqua un parlement , & le duc d'Yorck , auparavant protecteur , demanda cette fois un autre titre. Il réclamait la couronne , comme représentant *Edouard III* , à l'exclusion de *Henri VI* , né d'une branche cadette. La cause du roi & de celui qui prétendait l'être , fut solennellement débattue dans la chambre des pairs. Chaque parti fournit ses raisons par écrit , comme dans un procès ordinaire. Le duc d'Yorck , tout vainqueur qu'il était , ne put gagner sa cause entièrement. Le parlement décida que *Henri VI* garderait le trône pendant sa vie , & que le duc d'Yorck , à l'exclusion du prince de Galles , serait son successeur. Mais à cet arrêt on ajouta une clause , qui était une nouvelle déclaration de trouble & de guerre; c'est que, si le roi vio-

CH. CXV.

Marguerite
d'Anjou Gé-
néral & sol-
dat.

lait cette loi , la couronne , dès ce moment , serait dévolue au duc d'Yorck.

MARGUERITE d'Anjou , vaincue , fugitive , éloignée de son mari , ayant contre elle le duc d'Yorck , victorieux , & Londres , & le parlement , ne perdit point courage. Elle courait dans la principauté de Galles , & dans les provinces voisines , animant ses amis , s'en faisant de nouveaux , & formant une armée. On fait assez que ces armées n'étaient pas des troupes régulières , tenues long-temps sous le drapeau , & soudoyées par un seul chef. Chaque seigneur amenait ce qu'il pouvait d'hommes rassemblés à la hâte. Le pillage tenait lieu de provisions & de solde. Il fallait en venir bientôt à une bataille , ou se retirer. La reine se trouva enfin en présence de son grand ennemi le duc d'Yorck , dans la province de ce nom , près du château de Sandal. Elle était à la tête de dix-huit mille hommes. La fortune , dans cette journée , seconda son courage. Le duc d'Yorck , vaincu , mourut percé de coups. Son second fils *Rutland* fut tué en fuyant. La tête du père , plantée sur la muraille avec celles de quelques Généraux , y resta long-temps

comme un monument de sa défaite.

MARGUERITE, victorieuse, marche vers Londres pour délivrer le roi son époux. Le comte de *Warwick*, l'ame du parti d'*Yorck*, avait encore une armée dans laquelle il traînait *Henri*, son roi & son captif à sa suite. La reine & *Warwick* se rencontrèrent près de Saint-Alban, lieu fameux par plus d'un combat. La reine eut encore le bonheur de vaincre. Elle goûta le plaisir de voir fuir devant elle ce *Warwick* si redoutable, & de rendre à son mari sur le champ de bataille sa liberté & son autorité. Jamais femme n'avait eu plus de succès & plus de gloire; mais le triomphe fut court. Il fallait avoir pour soi la ville de Londres. *Warwick* avait su la mettre dans son parti. La reine ne put y être reçue, ni la forcer avec une faible armée. Le comte de *la Marche*, fils aîné du duc d'*Yorck*, était dans la ville & respirait la vengeance. Le fruit des victoires de la reine ne fut que la retraite. Elle alla dans le Nord d'Angleterre fortifier son parti, que le nom & la présence du roi rendaient encore plus considérable.

CEPENDANT *Warwick*, maître dans Londres, assemble le peuple dans une

CH. CXV

1461.

CH. CXV.

campagne aux portes de la ville , & lui montrant le fils du duc d'Yorck : *Lequel voulez-vous pour votre roi* , dit-il , *ou ce jeune prince , ou Henri de Lancastre ?* Le peuple répondit , *Yorck*. Les cris de la multitude tinrent lieu d'une délibération du parlement. Il n'y en avait point de convoqué pour lors. *Warwick* assembla quelques seigneurs & quelques évêques. Ils jugèrent que *Henri VI de Lancastre* avait enfreint la loi du parlement , parce que sa femme avait combattu pour lui. Le jeune *Yorck* fut donc reconnu roi dans Londres sous le nom d'*Édouard IV* , tandis que la tête de son père était encore attachée aux murailles d'Yorck , comme celle d'un coupable. On ôta la couronne à *Henri VI* , qui avait été déclaré roi de France & d'Angleterre au berceau , & qui avait régné à Londres trente-huit années ; sans qu'on eût pu jamais lui rien reprocher que sa faiblesse.

Marguerite
d'Anjou iné-
branlable.

SA femme , à cette nouvelle , rassembla dans le Nord d'Angleterre jusqu'à soixante mille combattans. C'était un grand effort. Elle ne hasarda cette fois ni la personne de son mari , ni celle de son fils , ni la sienne. *Warwick* conduisit son jeune roi à la tête de quarante mille

mille hommes contre l'armée de la reine. On se trouva en présence à Santon , & vers les bords de la rivière d'Aire , aux confins de la province d'Yorck. Ce fut-là que se donna la plus sanglante bataille qui ait dépeuplé l'Angleterre. Il y périt , disent les contemporains , plus de trente-six mille hommes. Il faut toujours faire attention que ces grandes batailles se donnaient par une populace effrénée , qui abandonnait , pendant quelques semaines , sa charrue & ses pâturages ; l'esprit de parti l'entraînait. On combattait alors de près , & l'acharnement produisait ces grands massacres , dont il y a peu d'exemples depuis que des troupes réglées combattent pour de l'argent , & que les peuples oisifs attendent à quel vainqueur leurs bleds appartien dront.

WARWICK fut pleinement victorieux , le jeune *Édouard IV* affermi , & *Marguerite d'Anjou* abandonnée. Elle s'enfuit dans l'Écosse avec son mari & son fils. Alors le roi *Édouard* fit ôter des murs d'Yorck la tête de son père , pour y mettre celles des Généraux ennemis. Chaque parti , dans le cours de ces guerres , exterminait tour-à-tour par la main des bourreaux les principaux

H. U. Tome IV.

R

CH. CXV.

1461.

CH. CXV.

prisonniers. L'Angleterre était un vaste théâtre de carnage, où les échaffauds étaient dressés de tous côtés sur les champs de bataille. La France avait été aussi malheureuse sous *Philippe de Valois*, sous *Jean*, sous *Charles VI*; mais elle le fut par les Anglais, qui, sous leur *Henri VI*, jusqu'à leur *Henri VII*, ne furent malheureux que par eux-mêmes.

CHAPITRE CXVI.

D'Édouard IV, de Marguerite d'Anjou, & de la mort de Henri VI.

CH. CXVI.
Marguerite
passe la mer,
& va cher-
cher des se-
cours.

L'INTRÉPIDE *Marguerite* ne perdit point courage. Mal secourue en Écosse, elle passe en France à travers des vaisseaux ennemis qui couvraient la mer. *Louis XI* commençait alors à régner. Elle sollicita du secours; &, quoique la fausse politique de *Louis* lui en refuse, elle ne se rebute point. Elle emprunte de l'argent, elle emprunte des vaisseaux; elle obtient enfin cinq-cents hommes; elle se rembarque; elle essuie

une tempête qui sépare son vaisseau de sa petite flotte : enfin elle regagne le bord de l'Angleterre : elle y assemble des forces : elle affronte encore le sort des batailles ; elle ne craint plus alors d'exposer sa personne , & son mari ; & son fils. Elle donne une nouvelle bataille vers Exham ; mais elle la perd encore. Toutes les ressources lui manquent après cette défaite. Le mari fuit d'un côté , la femme & le fils de l'autre , sans domestiques , sans secours , exposés à tous les accidens & à tous les affronts. *Henri* , dans sa fuite , tomba entre les mains de ses ennemis. On le conduisit à Londres avec ignominie , & on le renferma dans la Tour. *Marguerite* , moins malheureuse , se sauva avec son fils en France , chez *René d'Anjou* son père , qui ne pouvait que la plaindre.

Le jeune *Edouard IV* , mis sur le trône par les mains de *Warwick* , délivré par lui de tous ses ennemis , maître de la personne de *Henri* , régnait paisiblement. Mais dès qu'il fut tranquille , il fut ingrat. *Warwick* , qui lui servait de père , négociait en France le mariage de ce prince avec *Bonne de Savoie* , sœur de la femme de *Louis XI*. *Edouard* , pendant qu'on était prêt à

CH. CXVI.

1462.

Henri VI encore prisonnier.

Edouard IV roi.

CH. CXVI.

1465.

1470.
Révolutions
rapides.

conclure , voit *Elizabeth Woodville* ,
 veuve du chevalier *Gray* , en devient
 amoureux , l'épouse en secret , & enfin
 la déclare reine sans en faire part à
Warwick. L'ayant ainsi offensé , il le
 néglige ; il l'écarte des conseils ; il s'en
 fait un ennemi irréconciliable. *War-*
wick , dont l'artifice égalait l'audace ,
 employa bien-tôt l'un & l'autre à se
 venger. Il séduisit le duc de *Clarence* ,
 frère du roi ; il arma l'Angleterre ; &
 ce n'était point alors le parti de la *Rose*
rouge contre la *Rose blanche* : la guerre
 civile était entre le roi & son sujet irri-
 té. Les combats , les trêves , les négocia-
 tions , les trahisons , se succédèrent
 rapidement. *Warwick* chassa enfin d'An-
 gleterre le roi qu'il avait fait , & alla à
 la Tour de Londres tirer de prison ce
 même *Henri VI* qu'il avait détrôné , &
 le remplaça sur le trône. On le nommait
le faiseur de rois. Les parlemens n'étaient
 que les organes de la volonté du plus
 fort. *Warwick* en fit convoquer un ,
 qui rétablit bien-tôt *Henri VI* dans tous
 ses droits , & qui déclara usurpateur &
 traître ce même *Édouard IV* , auquel
 il avait , peu d'années auparavant , décer-
 né la couronne. Cette longue & san-
 glante tragédie n'était pas à son dénoue-

ment. *Édouard IV*, réfugié en Hollande, avait des partisans en Angleterre. Il y rentra après sept mois d'exil. Sa faction lui ouvrit les portes de Londres. *Henri*, le jouet de la fortune, rétabli à peine, fut encore remis dans la Tour. Sa femme, *Marguerite d'Anjou*, toujours prête à le venger, & toujours féconde en ressources, repassait dans ces temps-là même en Angleterre avec son fils le prince de Galles. Elle apprit en abordant son nouveau malheur. *Warwick*, qui l'avait tant persécutée, était son défenseur. Il marchait contre *Édouard*. C'était un reste d'espérance pour cette malheureuse reine. Mais à peine avait-elle appris la nouvelle prison de son mari, qu'un second courier lui apprend sur le rivage que *Warwick* vient d'être tué dans un combat, & qu'*Édouard IV* est vainqueur.

CH. CXVI.

1471.

ON est étonné qu'une femme, après cette foule de disgraces, ait osé encore tenter la fortune. L'excès de son courage lui fit trouver des ressources & des amis. Quiconque avait un parti en Angleterre était sûr, au bout de quelque temps, de trouver sa faction fortifiée par la haine contre la cour & contre le ministre. C'est en partie ce qui valut

core une armée à *Marguerite d'Anjou* ;
 n. CXVI. après tant de revers & de défaites. Il
 n'y avait guères de province en Angle-
 terre dans laquelle elle n'eût combattu.
 Les bords de la Saverne , & le parc de
 Teuksbury , furent le champ de sa der-
 nière bataille. Elle commandait ses trou-
 pes , menant de rang en rang le prince
 471. de *Galles*. Le combat fut opiniâtre ;
 mais enfin *Édouard IV* demeura victo-
 rieux.

LA reine , dans le désordre de sa dé-
 faite , ne voyant point son fils , & de-
 mandant en vain de ses nouvelles , per-
 dit tout sentiment & toute connaissance.
 Elle resta long-temps évanouie sur un
 charriot , & ne reprit ses sens que pour
 voir son fils prisonnier , & son vain-
 queur *Édouard IV* devant elle. On sé-
 para la mère & le fils. Elle fut conduite
 à Londres dans la Tour où était le roi
 son mari.

TANDIS qu'on enlevait ainsi la mère,
Édouard se tournant vers le prince de
Galles : *Qui vous a rendu assez hardi ,*
lui dit-il , pour entrer dans mes États ?
Je suis venu dans les États de mon père ,
 répondit le prince , *pour le venger ,*
 & *pour sauver de vos mains mon hérita-*
ge. *Édouard* , irrité , le frappa de son

gantelet au village; & les historiens disent que les propres frères d'Édouard, le duc de *Clarence*, rentré pour lors en grace, & le duc de *Glocester*, accompagnés de quelques seigneurs, se jetèrent alors comme des bêtes féroces sur le prince de Galles, & le percèrent de coups. Quand les premiers d'une nation ont de telles mœurs, quelles doivent être celles du peuple? On ne donna la vie à aucun prisonnier; & , enfin, on résolut la mort de *Henri VI*.

CH. CXVI.

Comble de la féroce.

Le respect que, dans ces temps féroces, on avait eü pendant plus de quarante années pour la vertu de ce monarque, avait toujours arrêté jusque-là les mains des assassins. Mais, après avoir ainsi massacré le prince de Galles, on respecta moins le roi. On prétend que ce même duc de *Glocester*, depuis *Richard III*, qui avait trempé ses mains dans le sang du fils, alla lui-même dans la Tour de Londres assassiner le père. Cette horreur peut être vraie, & n'est point du tout vraisemblable; à moins, comme le dit l'ingénieux M. *Walpole*, que ce duc de *Glocester* n'eût reçu d'Édouard IV, son frère, des patentes de bourreau en titre d'office. On laissa vivre *Marguerite*

1471.
Henri VI tu
on en fait
saint; c'est
un imbécü

 L. CXVI.

d'Anjou, parce qu'on espérait que les Français paieraient sa rançon. En effet, lorsque, quatre ans après, *Edouard*, paisible chez lui, vint à Calais pour faire la guerre à la France, & que *Louis XI* le renvoya en Angleterre à force d'argent par un traité honteux, *Louis*, dans cet accord, racheta cette héroïne pour cinquante mille écus. C'était beaucoup pour des Anglais appauvris par les guerres de France, & par leurs troubles domestiques. *Marguerite d'Anjou*, après avoir soutenu, dans douze batailles, les droits de son mari & de son fils, mourut en 1482, la reine, l'épouse, & la mère la plus malheureuse de l'Europe, & sans le meurtre de l'oncle de son mari, la plus vénérable.



CHAPITRE CXVII.

*Suite des troubles d'Angleterre sous
Édouard IV, sous le tyran Richard
III, & jusqu'à la fin du règne de
Henri VII.*

EDOUARD IV régna tranquille. Le triomphe de la *Rose blanche* était complet, & sa domination était cimentée du sang de presque tous les princes de la *Rose rouge*. Il n'y a personne qui, en considérant la conduite d'Édouard IV, ne se figure un barbare uniquement occupé de ses vengances. C'était cependant un homme livré au plaisir, plongé dans les intrigues des femmes autant que dans celles de l'État. Il n'avait pas besoin d'être roi pour plaire. La nature l'avait fait le plus bel homme de son temps, & le plus amoureux ; & , par un contraste étonnant, elle mit dans un cœur si sensible une barbarie qui fait horreur. Il fit condamner son frère *Clarence* sur les sujets les plus légers, & ne lui fit d'autre grâce que de lui laisser le choix de sa mort. *Clarence*

CH. CXVII

H. CXVII.
Barbarie.

demanda qu'on l'étouffât dans un tonneau de vin ; choix bizarre dont on ne voit pas la raison. Mais qu'il ait été noyé dans du vin , ou qu'il ait péri d'un genre de mort plus vraisemblable , il en résulte qu'*Edouard* était un monstre , & que les peuples n'avaient que ce qu'ils méritaient ; se laissant gouverner par de tels scélérats.

LE secret de plaire à sa nation , était de faire la guerre à la France. On a déjà vu dans l'article de *Louis XI* , comment cet *Edouard* passa la mer en 1475 , & par quelle politique , mêlée de honte , *Louis XI* acheta la retraite de ce roi , moins puissant que lui & mal affermi. Acheter la paix d'un ennemi , c'est lui donner de quoi faire la guerre. *Edouard* proposa donc à son parlement , en 1483 , une nouvelle invasion en France. Jamais offre ne fut acceptée avec une joie plus universelle. Mais lorsqu'il se préparait à cette grande entreprise , il mourut à l'âge de quarante-deux ans.

1483.

COMME il était d'une constitution très-robuste , on soupçonna son frère *Richard* , duc de *Glocester* , d'avoir avancé ses jours par le poison. Ce n'était pas juger témérairement du duc de *Glocester* ; ce prince était un autre

monstre né pour commettre de sang-froid tous les crimes.

CH. CXVI

Barbarie.

ÉDOUARD IV laissa deux enfans mâles, dont l'aîné, âgé de treize ans, porta le nom d'Édouard V. *Glocester* forma le dessein d'arracher les deux enfans à la reine leur mère, & de les faire mourir pour régner. Il s'était déjà rendu maître de la personne du roi, qui était alors vers la province de Galles. Il fallait avoir en sa puissance le duc d'*Yorck* son frère. Il prodigua les sermens & les artifices. La faible mère mit son second fils entre les mains du traître, croyant que deux parricides seraient plus difficiles à commettre qu'un seul. Il les fit garder dans la Tour. C'était, disait-il, pour leur sûreté. Mais quand il fallut en venir à ce double assassinat, il trouva un obstacle. Le lord *Hastings*, homme d'un caractère farouche, mais attaché au jeune roi, fut sondé par les émissaires de *Glocester*, & laissa entendre qu'il ne prêterait jamais son ministère à ce crime. *Glocester*, voyant un tel secret en des mains si dangereuses, n'hésita pas un moment sur ce qu'il devait faire. Le conseil d'État était assemblé dans la Tour : *Hastings* y assistait. *Glocester* entre avec des satellites : Je t'ar-

CH. CXVII.

1483.

l'assesse.

1483.

tête pour tes crimes, dit-il au lord *Hastings*. Qui ? moi, *mylord* ? répondit l'accusé. Oui, toi, *traître*, dit le duc de *Glocester* ; & dans l'instant il lui fit trancher la tête en présence du conseil.

DÉLIVRÉ ainsi de celui qui savait son secret, & méprisant les formes des loix avec lesquelles on colorait en Angleterre tous les attentats, il rassemble des malheureux de la lie du peuple, qui crient dans l'hôtel de ville, qu'ils veulent avoir *Richard de Glocester* pour monarque. Un maire de Londres va le lendemain, suivi de cette populace, lui offrir la couronne. Il l'accepte ; il se fait couronner sans assembler de parlement, sans prétexter la moindre raison, il se contente de semer le bruit que le roi *Édouard IV*, son frère, était né d'adultère, & ne fit point de scrupule de déshonorer sa mère qui était vivante. De telles raisons n'étaient inventées que pour la vile populace. Les intrigues, la séduction & la crainte, faisaient tout le reste auprès des seigneurs du royaume, non moins méprisables que le peuple.

A peine fut-il couronné, qu'un nommé *Tirrel* étrangla, dit-on, dans la Tour le jeune roi & son frère. La nation le sut, & ne fit que murmurer en secret ;

tant les hommes changent avec les temps. *Glocester*, sous le nom de *Richard III*, jouit deux ans & demi du fruit du plus grand des crimes que l'Angleterre eût encore vus, toute accoutumée qu'elle y était. *M. Walpole* révoque en doute ce double crime. Mais, sous le règne de *Charles II*, on retrouva les ossemens de ces deux enfans précisément au même endroit où l'on disait qu'ils avaient été enterrés. Peut-être, dans la foule des forfaits qu'on impute à ce tyran, il en est qu'il n'a pas commis. Mais, si l'on a fait de lui des jugemens téméraires, c'est lui qui en est coupable. Il est certain qu'il enferma ses neveux dans la Tour : ils ne parurent plus ; c'est à lui d'en répondre.

DANS cette courte jouissance du trône, il assembla un parlement, dans lequel il osa faire examiner son droit. Il y a des temps où les hommes sont lâches, à proportion que leurs maîtres sont cruels. Ce parlement déclara que la mère de *Richard III* avait été adultère ; que ni le feu roi *Édouard IV*, ni ses autres frères n'étaient légitimes ; que le seul qui le fût était *Richard* ; & qu'airc la couronne lui appartenait à l'exclⁿ des deux jeunes princes étraⁿ la Tour, mais sur la mort dⁿ

CH. CXVII

Barbarie
basilic.

CH. CXVII. ne s'expliquait pas. Les parlemens ont fait quelquefois des actions plus cruelles, mais jamais de si infâmes. Il faut des siècles entiers de vertu, pour réparer une telle lâcheté.

Vengeance. ENFIN, au bout de deux ans & demi, il parut un vengeur. Il restait, après tous les princes massacrés, un seul rejetton de la *Rose rouge*, caché dans la Bretagne. On l'appelait *Henri*, comte de *Richemont*. Il ne descendait point de *Henri VI*. Il rapportait, comme lui, son origine à *Jean de Gand*, duc de *Lancastre*, fils du grand *Édouard III*, mais par les femmes, & même par un mariage très-équivoque de ce *Jean de Gand*. Son droit au trône était plus que douteux; mais l'horreur des crimes de *Richard III* le fortifiait. Il était fort jeune, quand il conçut le dessein de venger le sang de tant de princes de la maison de *Lancastre*, de punir *Richard III*, & de conquérir l'Angleterre. Sa première tentative fut malheureuse; &, après avoir vu son parti défait, il fut obligé de retourner en Bretagne mendier un asyle. *Richard* négocia secrètement avec le ministre de *François II*, duc de Bretagne, père d'*Anne de Bretagne*, qui épousa *Charles VIII* & *Louis XII*. Ce duc n'était pas capable

d'une action lâche : mais son ministre *Landois* l'était. Il promit de livrer le comte de *Richemont* au tyran. Le jeune prince s'enfuit de Bretagne, déguisé, sur les terres d'Anjou, & n'y arriva qu'une heure avant les satellites qui le cherchaient.

 CH. CXVII

Il était de l'intérêt de *Charles VIII*, alors roi de France, de protéger *Richemont*. Le petit-fils de *Charles VII*, qui pouvait nuire aux Anglais, & qui les eût laissés en repos, eût manqué au premier devoir de la politique. Mais *Charles VIII* ne donna que deux mille hommes. C'en était assez, supposé que le parti de *Richemont* eût été considérable. Il le devint bientôt ; & *Richard* Tyran puni même, quand il fut que son rival ne débarquait qu'avec cette escorte, jugea que *Richemont* trouverait bientôt une armée. Tout le pays de Galles, dont ce jeune prince était originaire, s'arma en sa faveur. *Richard III* & *Richemont* combattirent à Bosworth, près de *Liechfields*. *Richard* avait la couronne en tête, croyant avertir par-là ses soldats, qu'ils combattaient pour leur roi contre un rebelle. Mais le lord *Stanley*, un de ses Généraux, qui voyait, depuis longtemps, avec horreur, cette couronne usurpée par tant d'assassinats, trahit

h. CXVII.
1485.

son indigne maître , & passa avec un corps de troupes du côté de *Richemont*. *Richard* avait de la valeur ; c'était sa seule vertu. Quand il vit la bataille désespérée , il se jeta en fureur au milieu de ses ennemis , & y reçut une mort plus glorieuse qu'il ne méritait. Son corps , nud & sanglant , trouvé dans la foule des morts , fut porté dans la ville de *Leycestre* sur un cheval , la tête pendante d'un côté & les pieds de l'autre. Il y resta deux jours exposé à la vue du peuple , qui , se rappelant tous ses crimes ; n'eut pour lui aucune pitié. *Stanley* , qui lui avait arraché la couronne de la tête lorsqu'il avait été tué , la porta à *Henri de Richemont*.

l'in des trou-
les.

Les victorieux chantèrent le *Te Deum* sur le champ de bataille , & après cette prière tous les soldats , inspirés d'un même mouvement , s'écrièrent : *Vive notre roi Henri*. Cette journée mit fin aux désolations dont la *Rose rouge* & la *Rose blanche* avaient rempli l'Angleterre. Le trône , toujours ensanglanté , & renversé , fut enfin ferme & tranquille. Les malheurs qui avaient persécuté la famille d'*Édouard III* , cessèrent. *Henri VII* , en épousant une fille d'*Édouard IV* , réunit les droits des *Lancastre* & des *Yorck* , en sa personne.

Ayant su vaincre, il fut gouverner. Son règne, qui fut de vingt-quatre ans, & presque toujours paisible, humanisa un peu les mœurs de la nation. Les parlemens qu'il assembla & qu'il ménagea, firent de sages loix ; la justice distributive rentra dans tous ses droits : le commerce, qui avait commencé à fleurir sous le grand *Édouard III*, ruiné pendant les guerres civiles, commença à se rétablir. L'Angleterre en avait besoin. On voit qu'elle était pauvre par la difficulté extrême que *Henri VII* eut à tirer de la ville de Londres un prêt de deux mille livres sterling, qui ne revenait pas à cinquante mille livres de notre monnoie d'aujourd'hui. Son goût & la nécessité le rendirent avare. Il eût été sage, s'il n'eût été qu'économe ; mais une lésine honteuse, & des rapines fiscales, ternirent sa gloire. Il tenait un registre secret de tout ce que lui valaient les confiscations. Jamais les grands rois n'ont descendu à ces bassesses. Ses coffres se trouvèrent remplis à sa mort de deux millions de livres sterling, somme immense, qui eût été plus utile en circulant dans le public, qu'en restant ensevelie dans le trésor du prince. Mais dans un pays où les peuples sont enclins à faire des révolutions,

CH. CXVII.

Imposteurs
fameux.

1487.

ner de l'argent à leurs rois , il était nécessaire que le roi eût un trésor.

SON règne fut plutôt inquiété que troublé par deux aventures étonnantes. Un garçon boulanger lui disputa la couronne : il se dit neveu d'*Edouard IV*. Instruit à jouer ce rôle par un prêtre , il fut couronné roi à Dublin en Irlande , & osa donner bataille au roi près de Nottingham. *Henri* , qui le fit prisonnier , crut humilier assez les factieux , en mettant ce roi dans sa cuisine , où il servit long-temps.

LES entreprises hardies, quoique malheureuses , font souvent des imitateurs. On est excité par un exemple brillant, & on espère de meilleurs succès. Témoins six faux *Démétrius* qu'on a vus de suite en Moscovie , & témoins tant d'autres imposteurs. Le garçon boulanger fut suivi par le fils d'un Juif courtier d'Anvers , qui joua un plus grand personnage.

CE jeune Juif , qu'on appelait *Perkins* , se dit fils du roi *Edouard IV*. Le roi de France , attentif à nourrir toutes les semences de divisions en Angleterre , le reçut à sa cour , le reconnut , l'encouragea ; mais bientôt , ménageant *Henri VII* , il abandonna cet imposteur à sa destinée.

LA vieille douairière de Bourgogne ,

sœur d'Édouard IV, & veuve de *Charles le téméraire*, laquelle faisait jouer ce ressort, reconnut le jeune Juif pour son neveu. Il jouit plus long-temps de sa fourberie que le jeune garçon boulanger. Sa taille majestueuse, sa politesse, sa valeur, semblaient le rendre digne du rang qu'il usurpait. Il épousa une princesse de la maison d'*York*, dont il fut encore aimé, même quand son imposture fut découverte. Il eut les armes à la main pendant cinq ans entiers. Il arma même l'Écosse, & eut des ressources dans ses défaites. Mais, enfin, abandonné & livré au roi, condamné seulement à la prison, & ayant voulu s'évader, il paya sa hardiesse de sa tête. Ce fut alors que l'esprit de faction fut anéanti, & que les Anglais, n'étant plus redoutables à leur monarque, commencèrent à le devenir à leurs voisins; sur-tout lorsque *Henri VIII*, en montant au trône, fut, par l'économie extrême de son père, possesseur d'un ample trésor; & par la sagesse de ce gouvernement, maître d'un peuple belliqueux, & pourtant soumis, autant que les Anglais peuvent l'être.

CH. CXVII

1493.

1498.

Fin du tome quatrième.

TABLE

Des Chapitres contenus dans
ce volume.

- CHAPITRE LXXVII.** *Du Prince noir, du roi de Castille Don Pédre le cruel, & du connétable du Guesclin.* pag. 1
- CHAP. LXXVIII.** *De la France & de l'Angleterre, du temps du roi Charles V. Comment ce prince habile dépouille les Anglais de leurs conquêtes. Son gouvernement. Le roi d'Angleterre Richard II, fils du Prince noir, détrôné.* 8
- CHAP. LXXIX.** *Du roi de France, Charles VI. De sa maladie. De la nouvelle invasion de France, par Henri V, roi d'Angleterre.* 17
- CHAP. LXXX.** *De la France du temps de Charles VII. De la Pucelle, & de Jacques Cœur.* 34
- CHAP. LXXXI.** *Mœurs, usages, commerce, richesses, vers les treizième & quatorzième siècles.* 47

DES CHAPITRES. 405

CHAP. LXXXII. <i>Sciences & beaux-arts aux treizième & quatorzième siècles.</i>	pag. 55
CHAP. LXXXIII. <i>Affranchissemens , privilèges des villes , États généraux.</i>	77
CHAP. LXXXIV. <i>Tailles & monnoies.</i>	83
CHAP. LXXXV. <i>Du parlement de Pa- ris jusqu'à Charles VII.</i>	90
CHAP. LXXXVI. <i>Du concile de Basle , tenu du temps de Charles VII , au quinzième siècle.</i>	103
CHAP. LXXXVII. <i>Décadence de l'Em- pire Grec , soi-disant Empire Romain. Sa faiblesse , sa superstition , &c.</i>	116
CHAP. LXXXVIII. <i>De Tamerlan.</i>	123
CHAP. LXXXIX. <i>Suite de l'histoire des Turcs & des Grecs jusqu'à la prise de Constantinople.</i>	135
CHAP. XC. <i>De Scanderbeg.</i>	141
CHAP. XCI. <i>De la prise de Constanti- nople par les Turcs.</i>	144
CHAP. XCII. <i>Entreprises de Mahomet II, & sa mort.</i>	161
CHAP. XCIII. <i>Etat de la Grèce sous le joug des Turcs. Leur gouvernement ; leurs mœurs.</i>	167
CHAP. XCIV. <i>Du roi de France Louis XI,</i>	182

CHAP. XCV. *De la Bourgogne , & des Suisses , ou Helvétiens , du temps de Louis XI , au quinzième siècle.*

pag. 202

CHAP. XCVI. *Du gouvernement féodal après Louis XI , au quinzième siècle.*

210

CHAP. XCVII. *De la chevalerie.*

218

CHAP. XCVIII. *De la Noblesse.*

226

CHAP. XCIX. *Des tournois.*

242

CHAP. C. *Des duels.*

251

CHAP. CI. *De Charles VIII , & de l'état de l'Europe , quand il entreprit la conquête de Naples.*

265

CHAP. CII. *État de l'Europe à la fin du quinzième siècle. De l'Allemagne , & principalement de l'Espagne. Du malheureux règne de Henri IV , surnommé l'impuissant. D'Isabelle & de Ferdinand. Prise de Grenade. Persécution contre les Juifs & contre les Maures.*

270

CHAP. CIII. *De l'état des Juifs en Europe.*

286

CHAP. CIV. *De ceux qu'on appelait Bohêmes , ou Égyptiens.*

293

CHAP. CV. *Suite de l'état de l'Europe au quinzième siècle. De l'Italie. De l'assassinat de Galéas Sforze , dans une église. De l'assassinat des Mé-*

DES CHAPITRES. 457

*dicis , dans une église ; de la part
que Sixte IV eut a cette conjuration.*

pag. 197

CHAP. CVL *De l'Élu du pape , de
Venise & de Naples , au quinzième
siècle.*

307

CHAP. CVII. *De la conquête de Na-
ples par Charles VIII , roi de Fran-
ce & empereur. De Zizim , frère de
Bajazet II. Du pape Alexandre VI ,
&c.*

311

CHAP. CVIII. *De Savonarole.*

322

CHAP. CIX. *De Pic de la Mirandole.*

326

CHAP. CX. *Du pape Alexandre VI &
du roi Louis XII. Crimes du pape &
de son fils. Malheurs du faible Louis
XII.*

331

CHAP. CXI. *Attentats de la famille
d'Alexandre VI & de César de Bor-
gia. Suite des affaires de Louis XII
avec Ferdinand le Catholique. Mort
du pape.*

341

CHAP. CXII. *Suites des affaires politi-
ques de Louis XII.*

350

CHAP. CXIII. *De la ligue de Cambrai ,
& quelle en fut la suite. Du pape Ju-
les II , &c.*

353

CHAP. CXIV. *Suite des affaires de
Louis XII. De Ferdinand le Catho-*

